

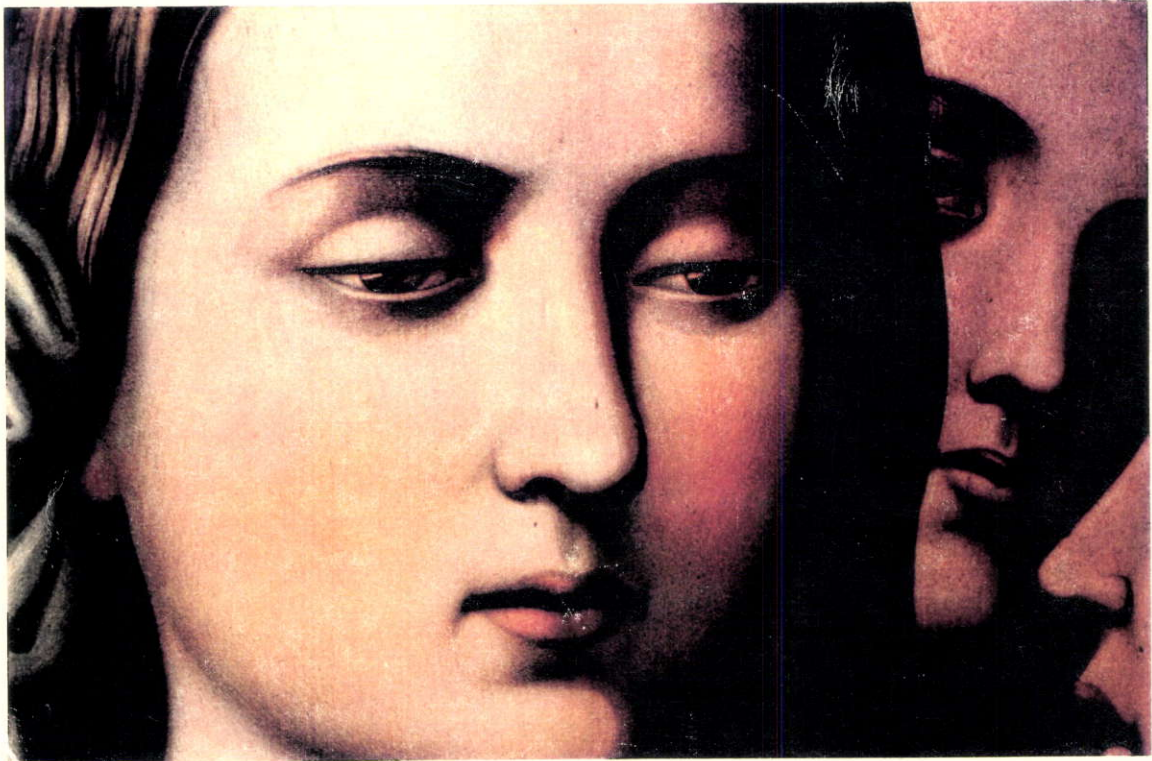
VAG.4°1079

1

LA FABRIQUE DE VITRAUX DU CARMEL DU MANS (1853-1903)

CHRONIQUE D'UNE GRANDE AVENTURE

Stéphane ARRONDEAU



B.U. LE MANS - LETTRES-DROIT



A065813

Université du Maine
Faculté des Lettres
et Sciences Humaines
Département d'Histoire
Année 1996-1997

Thèse de doctorat
Sous la direction de
Mme Michèle MENARD
Professeur
à l'Université du Maine

Bibliothèque Universitaire

A rendre le :

Tout retard dans le retour des ouvrages entraîne une suspension de prêt égale à la durée du retard		

LA FABRIQUE DE VITRAUX DU CARMEL DU MANS (1853-1903)

CHRONIQUE D'UNE GRANDE AVENTURE

Stéphane ARRONDEAU



Université du Maine
Faculté des Lettres
et Sciences Humaines
Département d'Histoire
Année 1996-1997

Thèse de doctorat
Sous la direction de
Mme Michèle MENARD
Professeur
à l'Université du Maine

« On pourra tenter toutes les analyses, techniques ou stylistiques, sur le vitrail, on ne rendra jamais assez compte de l'exceptionnel pouvoir de fascination que cet art monumental, en relation étroite avec l'architecture, exerce sur nous ».

ALLIOU (Didier) BRISAC (Catherine) *Regarder et comprendre un vitrail*. Coll. Jupilles, 1985.

à Catherine BRISAC

REMERCIEMENTS

D'un sujet d'étude pour une maîtrise est née une passion qui anime aujourd'hui mon existence. Je remercie M^{me} Michèle Ménard, mon directeur de recherche, d'avoir eu l'intuition de m'orienter vers l'art du vitrail et de la peinture sur verre. Je lui suis également reconnaissant d'avoir guidé mes recherches durant les quelques années qui me furent nécessaires pour achever ce travail. A Catherine Brisac, j'aurais aimé adresser des remerciements identiques, aussi naturels et chaleureux, mais elle nous a quittés prématurément. Je me suis efforcé de demeurer fidèle à son enseignement et ai suivi, aussi scrupuleusement que possible, les recommandations qu'elle m'avait amicalement adressées.

Didier Alliou est maître-verrier, il fut pour moi un maître d'apprentissage des techniques de création, de restauration et de conservation des vitraux. Qu'il soit remercié pour sa patience et pour sa collaboration toujours précieuse.

M. Parnell, professeur émérite de l'Université de Notre-Dame à South-Bend (U.S.A.) me fut également d'un grand secours pour mener à bien cette étude de l'exportation des vitraux au XIX^{ème} siècle. Je lui dois d'importantes découvertes historiques, mais aussi et surtout mes plus beaux souvenirs de recherche.

Je prie tous ceux qui m'ont aidé de leurs conseils de trouver ici l'expression de ma reconnaissance. Que soit tout spécialement remerciée M^{me} Chantal Bouchon, Conservateur à la Bibliothèque des Arts Décoratifs à Paris, qui m'a si souvent reçu dans son bureau et m'a apporté un soutien sans faille.

Je ne puis citer le nom de tous ceux qui m'ont apporté leur concours. Que soit cependant particulièrement remerciés M^{me} Gros et M^{me} Bourguin, descendantes d'Eugène Hucher, les religieuses du Carmel de Rouillon (Sarthe), la famille Kuchelbecker, descendante de Carl et Frédéric Kuchelbecker, M. et M^{me} Franchet, propriétaires de l'ancien atelier Fialeix à Mayet (Sarthe), l'abbé Bourg, curé de la paroisse de Laigné-en-Belin, qui le premier m'a mis en relation avec des chercheurs américains, le Révérend James T. Connely, Directeur de l'Indiana Province Archives Center, le Père Proust, Archiviste de la Congrégation de Sainte-Croix au Mans, le Père Grisé, Archiviste de la Congrégation de Sainte-Croix à Rome, Soeur Félicité, Secrétaire Générale de la Congrégation des Soeurs de la Providence, M^{me} Chaserant, Directeur des Musées du Mans. Que ne soient pas oubliés les Services des Archives, des bibliothèques, des musées qui m'ont aidé dans les recherches au Mans, à Paris et aux Etats-Unis.

Je remercie très vivement tous ceux qui ont suivi mes travaux et ont soutenu mes efforts qu'ils soient membres de ma famille, de mon entourage amical ou professionnel, ou bien encore « maîtres verriers en herbe ».

ABREVIATIONS

- A.B. Archives de la Famille Bourguin.
A.F.K. Archives de la famille Kuchelbecker.
A.N.D. S^t Brieuç. Archives de Notre-Dame d'Espérance à Saint-Brieuc.
A.C.R. Archives du Carmel de Rouillon
A.C.S.P. Archives de la Congrégation des Soeurs de la Providence.
A.M.M. Archives Municipales du Mans.
A.D.S. Archives Départementales de la Sarthe.
A.N. Archives Nationales.
A.C.S.C. Archives de la Congregazione Di Santa Croce Casa Generalizia
à Rome.
A.C.S.C.M. Archives de la Congrégation de Sainte-Croix à Montréal.
I.P.A.C. E^d Sorin Collection. Indiana Province Archives Center -
Edouard Sorin Collection.
U.N.D.A. University of Notre-Dame Archives.
S.M.A. Sainte Mary's College Archives.
A.C.T. Archives Catholiques du Texas.
B.M. Le Mans. Bibliothèque Municipale du Mans (Médiathèque).

INTRODUCTION

« Ses vitraux ne chatoyaient jamais tant que les jours où le soleil se montrait peu, de sorte que fit-il gris dehors, on était sûr qu'il ferait beau dans l'église [de Combray] ; l'un était rempli dans toute sa grandeur par un seul personnage pareil à un Roi de jeu de cartes, qui vivait là-haut, sous un dais architectural, entre ciel et terre [...] ; dans un autre une montagne de neige rose, au pied de laquelle se livrait un combat, semblait avoir givré à même la verrière qu'elle boursouflait de son trouble grésil comme une vitre à laquelle il serait resté des flocons, mais des flocons éclairés par quelque aurore [...] ; et tous étaient si anciens qu'on voyait çà et là leur vieillesse argentée étinceler de la poussière des siècles et montrer brillante et usée jusqu'à la corde la trame de leur douce tapisserie de verre » (1).

Marcel Proust qui publia en 1913 *Du Côté de chez Swann*, est l'héritier direct d'un siècle qui oeuvra sans relâche pour le vitrail. D'un art tombé en désuétude, les artistes, les archéologues, les peintres verriers et les ecclésiastiques, firent, au XIX^{ème} siècle, une activité prospère. Le vitrail pouvait enfin réinvestir les lieux de culte, les édifices publics et les demeures particulières.

Pour exprimer l'enchantement que procure la contemplation de ces oeuvres d'art, Marcel Proust s'inspira toutefois des verrières anciennes auxquelles on portait à nouveau attention (2). Les vitraux du XIX^{ème} siècle ne méritent-ils pas semblable description ? Les verrières des églises de Laigné-en-Belin ou de South-Bend en Indiana (USA), réalisées par la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans ne sont-elles pas, elles aussi, chatoyantes ? A toutes ces questions, Catherine Brisac, éminente spécialiste de l'histoire du vitrail, aurait répondu oui ! Un oui franc, sincère, enthousiaste. Un oui à son image. Durant une carrière entièrement vouée à la promotion et à la défense du vitrail, elle eut le constant souci de réhabiliter le XIX^{ème} siècle et ses oeuvres (3). Les motivations de son action étaient multiples : les principaux acteurs de cette période s'étaient attachés à redécouvrir les techniques de fabrication des vitraux, leurs interventions avaient sauvé d'une disparition

1 - Proust (Marcel) *Du côté de chez Swann*. Bernard Grasset, Paris, 1913.

2 - Les vitraux dont Marcel Proust s'inspira pour rédiger cette description seraient ceux d'Evreux, de la Sainte-Chapelle à Paris et de Pont-Audemer.

3 - Cf. Bouchon (Chantal) « Bibliographie des travaux de Catherine Brisac » dans *Les vitraux de Narbonne*. Ville de Narbonne, 1992. p. 15 - 18.

certaine un grand nombre de verrières anciennes, leurs productions reflétaient avec acuité les inquiétudes et les aspirations de leurs contemporains,...

De la pertinence de son propos et de l'efficacité de sa démarche, Catherine Brisac sut nous convaincre. A ses côtés, nous avons découvert les enjeux sous-jacents de cette vaste entreprise. Des enjeux évidents à percevoir aujourd'hui pour qui veut bien observer ces oeuvres épuisées par les assauts répétés des hommes et du temps. Catherine Brisac disparut alors même que nous nous décidions à entreprendre cette étude qui lui est humblement dédiée. Dans ce vaste écheveau que représente l'histoire de la peinture sur verre en France au XIX^{ème} siècle, il nous fallait choisir un sujet. Notre attachement à notre département orienta notre démarche. Par ailleurs, nous étions intrigués et fascinés par l'histoire du Carmel du Mans, cette communauté religieuse dont le nom apparaît, en guise de signature, sur un grand nombre de verrières, en Sarthe, mais aussi à travers toute la France. Plus étonnant encore, cette même signature orne les vitraux de l'église de l'Université de Notre-Dame à South-Bend en Indiana (U.S.A.) et ceux de nombreux autres édifices américains. Il nous parut intéressant, par conséquent, de reconstituer l'historique de cette Fabrique de vitraux du Carmel du Mans, de sa création en 1853 à sa disparition en 1903, d'en identifier les principaux acteurs, et de cerner au mieux leurs motivations. Avant d'entreprendre, dans un ouvrage à venir, l'étude iconographique de l'importante production de cette fabrique, nous nous sommes attachés à démonter tous les rouages de son fonctionnement, à analyser les mécanismes des prises de décision, et leur application dans les faits. Nous découvrons ainsi les mouvements culturels, religieux et artistiques qui firent la richesse du XIX^{ème} siècle. Nous plongeons aussi au coeur même d'intrigues passionnantes qui s'entrecroisent, s'enchevêtrent, et dont il est parfois difficile de suivre le cheminement tant cette histoire de la peinture sur verre en France au siècle dernier est faite de conflits d'intérêts, de franches rivalités et de folles querelles. Se pose alors le délicat problème de ces relations affectives avec le patrimoine artistique qui donnent naissance à des passions si intenses, si grandes qu'elles tranchent avec le quotidien de ces individus ordinaires.

Pour mener à bien cette étude de la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans et de son évolution au cours de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, Catherine Brisac nous fut à nouveau d'un grand secours. En effet, depuis 1983, elle assumait la direction de la section *Vitrail au XIX^{ème} siècle* au sein du G.R.I.M.C.O. (Groupe de Recherche en Iconographie Moderne et Contemporaine de l'Ouest) fondé à l'Université du Maine et dirigé par

Michèle Ménard, notre directeur de recherche. Les premières rencontres du G.R.I.M.C.O. organisées au Mans en 1983, 1984 et 1985 (4) permirent à Catherine Brisac, avec le concours avisé de Didier Alliou, maître verrier manceau, de révéler l'ampleur de cette réalité locale. Lorsqu'à l'invitation de Mme Ménard, à qui nous exprimons à nouveau toute notre reconnaissance pour son soutien, nous avons fait partie de cette équipe, Catherine Brisac porta à notre connaissance avec bienveillance et générosité un placard publicitaire de la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans datant de l'année 1885 et découvert par ses soins (5). A partir de ce précieux document nous avons effectué une prospection bibliographique, une étude des vitraux *in situ*, et un dépouillement systématique des archives relatives aux édifices mentionnés ; la découverte de fonds pour la basilique Notre-Dame d'Espérance à Saint-Brieuc (Côtes-d'Armor) et pour la chapelle conventuelle des Soeurs de la Providence à Ruillé-sur-Loir (Sarthe) a orienté nos travaux. L'étude des vitraux *in situ* a permis la réalisation d'une campagne photographique et l'élaboration d'une fiche descriptive normalisée pour chacune des oeuvres.

Les vitraux anciens mentionnés dans le placard publicitaire de 1885, ont été, eux aussi, inventoriés. Nos observations ont pu être renforcées par les informations que nous ont communiquées certains professionnels spécialistes des techniques de restauration et de conservation. Au premier rang d'entre eux figure Didier Alliou, maître-verrier manceau auquel je suis reconnaissant de m'avoir transmis sa passion pour ce métier d'art et de m'avoir permis, dans son atelier, de m'initier aux techniques du vitrail et de découvrir ainsi les réalités de la profession qu'exercèrent, avec tant d'abnégation, les Carmélites mancelles, au siècle dernier (6).

Les dépouillements susceptibles de nous informer sur l'organisation des ateliers, sur l'élaboration et l'exécution d'un vitrail, et sur le mécanisme

4 - En 1986, les rencontres du G.R.I.M.C.O. eurent lieu à Angers, puis à Paris en 1987, à Rouen en 1988, à Lyon en 1990, à Moulins en 1991 à l'initiative de l'abbé Moulinet qui se préoccupa également de la publication des actes de ces rencontres, à nouveau au Mans en 1992 pour le dixième anniversaire du G.R.I.M.C.O. et enfin à Amiens en 1994 à l'invitation de Mme Chaline qui dirigea la publication des actes de ces journées.

5 - Bibliothèque du Patrimoine, Ministère de la Culture, Rue de Valois. *Vitraux peints - la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans*. Monnoyer, Le Mans, 1885.

6 - Didier Alliou, maître-verrier, est le propriétaire et le directeur des Ateliers Avice Vitrail France installés au Mans. Plus qu'un maître d'apprentissage, il est pour moi un ami.

de la commande ont concerné en priorité les archives de la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans. Si elles ont presque entièrement disparu en 1922 à la suite d'un incendie, certains documents furent cependant conservés par les Carmélites de Rouillon, ainsi que par les descendants d'Eugène Hucher, l'un des principaux animateurs de la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans. Il s'agit de correspondances et de témoignages manuscrits, généralement postérieurs aux faits, et rédigés dans un cas par les Carmélites elles-mêmes et dans l'autre cas par Fernand Bourguin, dernier et éphémère directeur de la Fabrique. Figurent également dans ces archives quelques documents photographiques, seules représentations des locaux de l'entreprise de peinture sur verre.

Nous avons également dépouillé de façon systématique le fonds vitrail et différentes séries des Archives de l'Evêché, de la Bibliothèque diocésaine, des Archives départementales de la Sarthe, des Archives des Conseils de Fabrique demeurées dans les paroisses, des fonds privés comme le Fonds Franchet qui renferme tous les documents relatifs à l'atelier Fialeix, et enfin des Archives Nationales. Les correspondances entretenues par la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans et ses clients ont particulièrement retenu notre attention. D'autres documents tels que le catalogue sommaire des cartons dont disposait l'entreprise mancelle en 1876 ont été inventoriés mais ne seront étudiés que lors de travaux à venir.

Pour l'étude des oeuvres exportées notamment à destination des Etats-Unis, la démarche fut identique, mais sa réalisation aurait été bien aléatoire sans le généreux concours de M. Parnell, Professeur émérite de l'Université de Notre-Dame-du-Lac à South-Bend, en Indiana. Il fut pour nous un correspondant efficace, un photographe talentueux et un hôte exquis lors du séjour d'étude que nous avons effectué en octobre 1993 à l'Université de Notre-Dame-du-Lac. Par son intermédiaire, nous sommes parvenus à réaliser un premier inventaire des oeuvres de la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans conservées dans des édifices américains.

Nous connaissons les limites des résultats de notre étude. L'inventaire que nous présentons des verrières de la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans n'a pas la prétention d'être exhaustif. La production de ces grandes fabriques de peinture sur verre du XIX^{ème} siècle fut abondante et seule la prospection systématique d'une région nous permettrait de disposer d'un inventaire plus complet.

Nous présentons donc un état des travaux réalisés à partir d'un inventaire et d'une étude archivistique concernant 121 verrières en place dans

trois des onze édifices français inventoriés, 89 verrières en place dans des édifices américains, et 22 restaurations de verrières anciennes toujours existantes. Nous souhaitons poursuivre nos recherches sur la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans et assouvir ainsi notre passion pour la peinture sur verre.

De l'église de Laigné-en-Belin, en Sarthe, à la basilique du Sacré-Coeur de la prestigieuse Université de Notre-Dame à South-Bend, en Indiana, aux Etats-Unis, les Carmélites mancelles connurent plus de succès que ne pouvaient leur laisser espérer leur inexpérience initiale et les règles strictes de leur ordre. Notre interrogation fondamentale porte sur le rôle des membres de cette congrégation religieuse et de leur entourage proche, dans la confection de ces oeuvres d'art que furent les vitraux au XIX^{ème} siècle. Ce rôle apparaît dans les relations qui s'établissent entre le producteur et le destinataire de ces « images pieuses », dans les liens qui unissent les différents acteurs de la chaîne de production, cartonniers, peintres, coupeurs, monteurs en plomb, que met en évidence une abondante correspondance. La correspondance, inédite, a été au coeur de notre recherche, et nous a permis d'indiquer les développements successifs que connut la Fabrique du Carmel du Mans, le mode de fonctionnement de son ou de ses ateliers, le processus de création et les particularités techniques de sa production, mais aussi d'exposer la stratégie mise en place pour l'exportation de ses oeuvres. Nous sommes en mesure aujourd'hui de présenter les circonstances exactes qui incitèrent une communauté de Carmélites à se lancer, au milieu du XIX^{ème} siècle, dans l'aventure technique, artistique et spirituelle de la peinture sur verre et de comprendre les raisons de son formidable succès outre-atlantique.

VITRAUX PEINTS

FABRIQUE DE VITRAUX DU CARMEL

DU MANS (SARTHE)

Rue de la Mariette, 116, anc. 126

MM. E. HUCHER * * * PÈRE ET FILS. FONDATEUR DES ATELIERS EN 1853
ANCIEN DIRECTEUR, SUCESSEURS

FONDATION. — Vers 1853, une humble communauté de Carmélites entreprit d'élever à Dieu un modeste sanctuaire. Mais le gros œuvre à peine achevé, les ressources se trouvèrent épuisées. La nécessité inspira alors une pieuse hardiesse. — Sous la direction de M. Hucher, déjà connu par ses travaux archéologiques, les bonnes religieuses, dont plusieurs avaient quelques connaissances en peinture, entreprirent de peindre les vitraux qui devaient orner leur chapelle. Elles réussirent, et l'on admira ces productions, encore imparfaites sans doute, mais déjà méritantes. Elles se demandèrent alors si elles ne pourraient pas faire pour d'autres ce qu'elles avaient fait pour elles-mêmes, et fortes de l'autorisation de Mgr l'Evêque du Mans, de l'exemple des Saintes Moniales d'autrefois, elles mirent leur talent au service des églises, recueillant ainsi les fonds nécessaires au paiement des dettes qu'elles avaient dû contracter pour la fondation de leur chapelle et de leur couvent.

IMPORTANT. — Mais les demandes se multiplièrent, et bientôt il fallut fonder des fabriques extérieures au couvent, qui occupèrent en peu de temps un personnel de 35 à 40 artistes et ouvriers.

DIRECTION. — M. E. Hucher dirige, depuis la fondation, la fabrique du Carmel, au point de vue de l'art et de l'archéologie. Il s'occupe depuis quarante ans de peinture sur verre. C'est assez dire sa compétence. Il a publié, il y a quinze ans, un grand ouvrage sur les vitraux de la cathédrale du Mans. Ses connaissances en archéologie lui ont valu deux premières médailles d'or de l'Institut de France (concours de numismatique 1863; concours d'antiquités 1876). Il est chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1862, officier de l'Instruction publique, chevalier des ordres de Saint-Sylvestre, Léopold, etc.; toutes ces distinctions obtenues à titre artistique et archéologique.

Son fils, M. Ferdinand Hucher, le seconde dans toutes ses opérations.

PROGRÈS INDUSTRIELS. — Les collaborateurs de ces messieurs sont les mêmes que ceux qui, dès l'origine, ont prêté leur concours à l'entreprise. La maison ne se sépare pas de ses artistes; elle comble les vides que la mort peut faire dans leurs rangs en formant des ouvriers, qui, pris jeunes, sont initiés peu à peu à la technique et à la manière de leurs devanciers, tout en étant tenus au courant de tous les progrès de l'art.

La maison se livre avec succès à la restauration des vitraux anciens. Elle garantit l'impossibilité de distinguer, même à une faible distance, les parties refaites des parties anciennes.

Pour les vitraux modernes, la fabrique possède une énorme quantité de cartons qu'elle fait faire depuis 30 ans à grands frais par les artistes les plus célèbres de l'École d'Overbeek, de l'École Viennoise, de l'École Française, etc.

PRIX. — Les personnages en pied sur fond grisaille avec dais, de 100 fr. à 120 fr.; les mêmes sur fond d'architecture à 120 fr. Les médaillons sur fond grisaille de 90 fr. à 120 fr.; les mêmes, entourage mosaïque, de 160 fr. à 170 fr. Les grandes scènes sur fond d'architecture de 150 fr. à 180 fr.; les grisailles de 40 fr. à 50 fr. le mètre carré. Les restaurations de 150 fr. à 200 fr. le mètre carré de verre nouvellement peint, plus 20 fr. par mètre pour la remise en plomb du tect.

TRAVAUX. — Nous pouvons citer parmi nos principaux travaux ?

Vitraux modernes. — Toute l'église conventuelle de Raillé-sur-Loir. — Tout le chœur de l'église de pèlerinage de Pontmain. — Les églises complètes: des Pères Salvatoristes à Notre-Dame (La Flèche); de Saint-Jean à Caen; des Pères Jésuites au Mans (le chœur et les transepts sont seuls finis); de Notre-Dame-du-Pré, ancienne sépulture des évêques de Mans; de Notre-Dame-de-l'Espérance à Saint-Brieuc; de la Visitation à Thonon; de Kerdaniel d'Orléans; de la vierge et de l'Enfant; de Notre-Dame à Mayenne; de Mézangré (M. le comte de Crouy); de La Loupe; du Pavil. (Eure-et-Loir); de Pithiviers (Loiret); de Saint-Martin de Brest; de Diabennes, de Trégunc, de Pont-Aven, de Riez, de Châteaulin (Finistère); de Baud, chapelle de la Clarté, les chapelles complètes des Dames de Saint-Louis à Vannes, à Auray, les églises de Coatsmorn, de Mar (Côtes-du-Nord); de Notre-Dame de la Trinité à Cherbourg, de Saint-Pierre-Eglise, d'Orville (Manche); de Courville, d'Anthon-au-Perche, de Negonville-Rou, de Brechamps, de Flières (Eure-et-Loir); de Saint-Jean à Laigle, de Messis, de Exmes, de Montagne (Orne); de Montmiral; de Helliz-l'Évêque, de Saint-Lunier, de Viry-le-Brétil, de Charmont (Marne); de Gironcourt (Meuse); de Saucourt (Haute-Marne); de Moyenneville, de l'Hôpital de Saint-Diz, de Chaumont, de Saint-Amand (Vosges); de Zoufflès, de Villancien (Nord), etc., etc.; de nombreuses verrières dans les cathédrales de Saint-Claude, Luçon, Vannes, Tréguier, etc., et dans plus de 2,000 églises en France, en Amérique, au Japon, dans l'Inde, dont il serait impossible de faire la nomenclature.

Vitraux anciens restaurés. — Saint-Lô (xvi^e siècle); Evreux, près Paris (xvii^e siècle); Solre-le-Château (xvii^e siècle, Ecole Flamande); Essonon (xvii^e siècle); Vireux (xviii^e siècle); Lantic (xix^e siècle); Baillou (xv^e et xvii^e siècles), M^{me} la marquise de Courmarc; Picyben (xvii^e siècle); Le Frouet (xvii^e siècle); Pruhé-l'Éguillé (xvii^e siècle), etc. Le Vast, Saint-Pierre de Coutances (Manche); Hôpital de Virré, Rulan (Côtes-du-Nord); Chapelle-Saint-Herbot, Cléden-Pohel, Kergloff, Saint-Pol-de-Léon (Finistère); Lanvenégen, Le Croisy (Morbihan); La Ferté-Bernard, Cormes, La Chapelle-Saint-Remy, Courdemanche (Sarthe); Villiedieu-en-Deuxce, Montircau (Eure-et-Loir), etc.

PREMIERE PARTIE

**LES CARMELITES MANCELLES
ET LE VITRAIL :
DE L'INITIATION A LA VOCATION**

Le 31 août 1853, le monastère des Carmélites sur la Route de Paris (1) connut une affluence exceptionnelle. Toutes les personnalités civiles et religieuses de la ville du Mans et du département de la Sarthe étaient venues assister à la consécration de la chapelle. Les Carmélites pouvaient s'enorgueillir de leur réussite. Au terme d'une vingtaine d'années d'efforts elles étaient parvenues à s'intégrer au sein d'une communauté catholique locale particulièrement dynamique. Mais dans cette petite chapelle où se trouvaient réunis tous les invités, le plus grand motif de fierté des religieuses, ce n'était ni le lieu lui-même, ni l'assistance, mais ces vitraux que tout le monde admirait. Leur iconographie, entièrement consacrée à sainte Thérèse, était bien ordinaire, et leur exécution maladroite trahissait l'inexpérience de leurs auteurs, à l'heure même où la ville du Mans abritait certains des meilleurs praticiens français de cet art renaissant. Mais ces vitraux, de leur conception à leur exécution, du tracé des plombs à la coupe du verre, les Carmélites les avaient exécutés elles-mêmes, dans le silence de leur monastère. Le vitrail symbolisait ce dynamisme et cet esprit d'entreprise dont elles avaient su faire preuve et dont elles allaient avoir encore grand besoin.

1 - Cf. Plan de la ville du Mans en annexe p. 566.

A - L'INSTALLATION DU CARMEL DU MANS, L'IMPULSION DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE

La ville du Mans connut, durant les premières décennies du XIX^{ème} siècle, une croissance urbaine qui reflète les mutations enregistrées alors dans tous les domaines. En moins de vingt ans, de 1831 à 1846, la population mancelle augmente de 35 % (1831 : 19 800 habitants ; 1846 : 27 400 habitants) (2). Les changements sont décisifs : on délaisse la fabrication de l'étamine et de la cire au profit de l'artisanat des toiles de chanvre, le négoce des produits agricoles se renforce et Le Mans approvisionne toute la Normandie en fruits et en pommes de terre.

A Paris, on change de régime politique d'une révolution à une autre. La Monarchie de Juillet comme la Seconde République, la ville du Mans les accepte sans résistance et sans réelles réactions. On se préoccupe davantage du nouveau port en construction et on songe déjà à l'implantation d'une gare ferroviaire. De grandes compagnies comme la Mutuelle Immobilière Incendie fondée en 1828 par le maire de la ville Louis Basse, prospèrent tandis que des sociétés savantes telle que la *Société Royale d'Agriculture, Sciences et Arts du Mans* reprennent leurs activités. Le clergé sarthois ne reste pas en retrait de cette évolution générale. Il y prend part et s'en nourrit. Les communautés religieuses se multiplient elles aussi et les premières Carmélites ne tardent pas à arriver au Mans.

1 - La fondation du Carmel du Mans

Avec le Concordat signé le 16 juillet 1801, par les représentants du Pape Pie VII et de Bonaparte, la religion chrétienne redevenait officiellement la religion de la majorité des Français (3). Les églises retrouvèrent leur vocation initiale mais dans de nombreux diocèses, le personnel ecclésiastique n'était pas suffisamment important pour que

2 - Domic (François) ss la direction de, *Histoire du Mans et du pays mancel* Privat, Toulouse, 1976. p. 237.

3 - Leniaud (Jean-Michel) *l'Administration des Cultes pendant la période concordataire*. N.E.L. Paris, 1988. p. 10.

chaque paroisse disposât d'un desservant légal, selon les termes de l'organisation concordataire. Monseigneur Pidoll, évêque du Mans de 1801 à 1819, ne fut pas confronté à semblable situation. Dans les deux départements qui constituaient son diocèse, à savoir ceux de la Mayenne et de la Sarthe, il disposait, respectivement, de 417 et 465 prêtres à la signature du Concordat (4). L'évêque manceau n'était pas pour autant serein. L'avenir le préoccupait. Son clergé était certes nombreux, mais il était surtout âgé. Pour compenser les retraites et les décès, Monseigneur Pidoll envisageait l'ordination de quarante prêtres par an. Leur formation était également une priorité pour l'évêque. En 1806, il ouvrit un Petit Séminaire à Saint-Saturnin (Sarthe). Pour le Grand Séminaire, après de nombreuses hésitations et de nombreux refus, la décision fut prise de l'installer dans l'hôtel de la famille de Tessé dont Monseigneur Pidoll fit l'acquisition en 1810.

A la faveur de la Restauration, l'évêque du Mans obtint, en 1816, l'attribution de l'ancienne abbaye Saint-Vincent du Mans où s'installa immédiatement le Grand Séminaire. Le Petit Séminaire tira profit du travail mené par l'abbé Horeau, au Collège de Précigné (Sarthe), où il déménagea en 1817. A Jean-Baptiste Bouvier, futur évêque du diocèse, Monseigneur Pidoll confia la direction du Grand Séminaire Saint-Vincent. L'enseignement qui était dispensé souffrait encore de graves lacunes de l'aveu même de ce rigoureux directeur (5), mais le Grand Séminaire Saint-Vincent fit cependant office de « creuset ». Tous les grands personnages de l'histoire religieuse du diocèse du Mans s'y rencontrèrent. Naissèrent alors de fidèles amitiés et quelques féroces antagonismes.

- Les principaux acteurs de la fondation

Avant d'intégrer le Grand Séminaire de Saint-Vincent du Mans, Julien Gautier, un jeune mayennais né à Gemmes-Le-Robert le 8 novembre 1794, avait suivi l'enseignement de son oncle René Gautier, curé de Trans (Mayenne). De ses premières leçons de catéchisme était née sa vocation ; de son passage au Mans, il conserva un très sincère et très profond attachement aux oeuvres de sainte Thérèse (6).

4 - Oury (Guy-Marie) ss la direction de, *Histoire religieuse du Maine*. Tours, 1978. p. 209.

5 - Sebaux (Alexandre) *Vie de Monseigneur Bouvier évêque du Mans*. Roussand, Angoulême, 1886.

6 - A.C.R. Chroniques T. II, Gautier (Julien) *Origines et fondation des Carmélites du Mans*.

Ordonné prêtre le 10 août 1819, Julien Gautier regagna la Mayenne et la paroisse de son oncle. Accaparé par ses activités quotidiennes, il commença toutefois à réfléchir dès 1820 à un projet ambitieux mais en parfait accord avec ses aspirations personnelles : fonder un Carmel dans le diocèse du Mans. Monseigneur de la Myre-Mory, évêque du Mans de 1820 à 1829 et successeur de Monseigneur Pidoll, fut l'interlocuteur de Julien Gautier. Sans être hostile au projet, l'évêque du Mans s'estimait déjà, en 1826, trop âgé pour entreprendre les démarches nécessaires. Julien Gautier devait patienter.

Les circonstances ne tardèrent pas à devenir plus favorables. Jean-Baptiste Bouvier qui assumait les responsabilités de directeur du Grand Séminaire Saint-Vincent du Mans lorsque l'abbé Gautier y séjourna, était devenu un personnage influent. Vicaire Général, il apporta son soutien et son concours au projet de création d'un Carmel dans le diocèse du Mans. A son initiative, Julien Gautier effectua un séjour à Ruillé-sur-Loir, en 1826, aux côtés de l'abbé Dujarié, le fondateur des Frères de Saint-Joseph en 1818. L'objectif était clair : faire bénéficier le jeune ecclésiastique de l'expérience de l'un des hommes de confiance de l'ancien évêque du diocèse du Mans, Monseigneur Pidoll (7). On envisagea un temps, avec le concours du Carmel de Tours, la création à Ruillé-sur-Loir du Carmel Sarthois que Julien Gautier appelait de ses vœux. Il n'en fut rien.

L'échec que l'abbé Gautier essuya à Ruillé-sur-Loir n'était pas de nature à ébranler ses certitudes. De son côté, le Vicaire Général Bouvier ne cessait de voir son influence s'accroître dans les sphères épiscopales. L'aggravation des problèmes de santé de l'évêque Monseigneur de la Myre-Mory faisait de lui un acteur majeur de la conduite des affaires du diocèse. Dans ces circonstances, une nouvelle rencontre entre Jean-Baptiste Bouvier et Julien Gautier au château de Préaux, en Mayenne, pouvait s'avérer déterminante :

« Je n'oublierai jamais que ce fut ce soir après
le repas que M. Bouvier me conduisit dans le jardin et

7 - L'abbé Dujarié (1767-1838) fut l'un des rares prêtres sarthois ordonné, en secret, à Paris en 1795. Devenu curé de Ruillé-sur-Loir en Sarthe, à la suite de la signature du Concordat, il multiplia les initiatives dont l'objectif était la fondation de nouvelles communautés religieuses. Monseigneur Pidoll, évêque du Mans de 1801 à 1819, conscient du dévouement et des compétences de l'abbé Dujarié lui confia la mission en 1818 de créer un Institut de Frères enseignants. Saint Joseph fut choisi comme patron de l'oeuvre.

c'est là que je lui parlai [sic] des Carmélites et lui montrai [sic] la lettre que je lui écrivais ; il me répondit que si j'eusse été à Ruillé, il m'eût permis de commencer en ce lieu l'oeuvre du Carmel, et qu'il ne s'opposerait pas à ce que cette fondation eût lieu dans un autre endroit pourvu qu'on pût trouver les moyens de l'établir. Après un court entretien, il me conduisit à l'Eglise [sic], dans la chapelle qui touche au château, et après avoir prié quelques temps ensemble il se leva et me dit : mettez-vous à genoux, je vais vous donner une bénédiction afin que vous puissiez établir une communauté de Carmélites dans le diocèse, il était à ce moment placé près de l'autel, et moi vis-à-vis d'un tableau du grand archange saint Michel, j'étais persuadé qu'il m'était favorable et que la fondation aurait lieu » (8).

Cet entretien décisif eut lieu à l'automne 1828. L'abbé Gautier en donna sa propre version dans un long récit des *Origines de la fondation des Carmélites du Mans*, document conservé aujourd'hui dans les Chroniques de la Communauté, et qu'il rédigea en 1855 afin de livrer faits et circonstances connus de lui seul :

« Je ne me suis décidé à écrire les commencements de cette fondation que parce que je puis raconter beaucoup de choses dont seul j'ai la connaissance et puis parce que la prieure actuelle de la Communauté, la mère du Coeur de Jésus l'a désiré » (9).

Peu de temps après cette rencontre entre Bouvier et Gautier, Monseigneur de la Myre-Mory décida de se retirer. Son successeur, l'ancien Vicaire Capitulaire du diocèse de Nevers ne put rejoindre la ville épiscopale qu'au mois de novembre 1829. Loin de contrarier le projet de fondation d'un Carmel dans le diocèse du Mans, l'arrivée de

8 - A.C.R. Chroniques T. II, Gautier (Julien) *Origines et fondation des Carmélites du Mans*.

9 - *Ibid.*.

Monseigneur Carron, évêque du Mans de 1829 à 1834, renforça la détermination de l'abbé Gautier. Fort désormais d'un réel soutien épiscopal et toujours encouragé par Jean-Baptiste Bouvier, il pouvait poursuivre ses démarches en toute sérénité.

Dans l'équation à résoudre pour parvenir à la fondation d'un nouveau Carmel, demeuraient encore deux inconnues : quel Carmel français pourrait déléguer des religieuses et où pourrait-on implanter dans le diocèse sarthois, cette nouvelle communauté ?

L'abbé Gautier s'était adressé, lors d'une première tentative avortée à Ruillé-sur-Loir, au Carmel de Tours (10). Mais la Mère Prieure du cinquième Carmel de France ne fut pas en mesure de déléguer les fondatrices demandées. Son décès, survenu entre temps, semblait condamner définitivement cette hypothèse. Sollicitée à son tour, la maison de Vaugirard à Paris, avoua son incapacité à venir en aide à l'abbé Gautier. Monseigneur Carron s'impliqua alors personnellement dans le projet de création du Carmel Sarthois. De son séjour à Nevers, il gardait le souvenir de l'essor d'un Carmel dans le diocèse voisin d'Orléans. L'évêque du Mans s'adressa à son homologue orléanais. Monseigneur de Beauregard donna son accord et sollicita pour cette mission en terre sarthoise la Prieure du Carmel de son diocèse. Mère Aimée de Jésus accepta avec d'autant plus d'enthousiasme qu'elle avait déjà acquis dans ce domaine une réelle expérience. Quelques années auparavant on lui avait confié la responsabilité de restaurer le Carmel de Nantes.

La cité nantaise fut la première destination du petit cortège qui quitta Orléans le 25 avril 1830 (11). Mère Aimée de Jésus, accompagnée de trois autres religieuses, souhaitait impérativement s'assurer le concours de deux autres Carmélites, et en particulier celui de Soeur du Saint Sacrement (12). Après ce détour en terre nantaise, le cortège que formaient les religieuses reprit sa route pour se rendre enfin dans le diocèse du Mans.

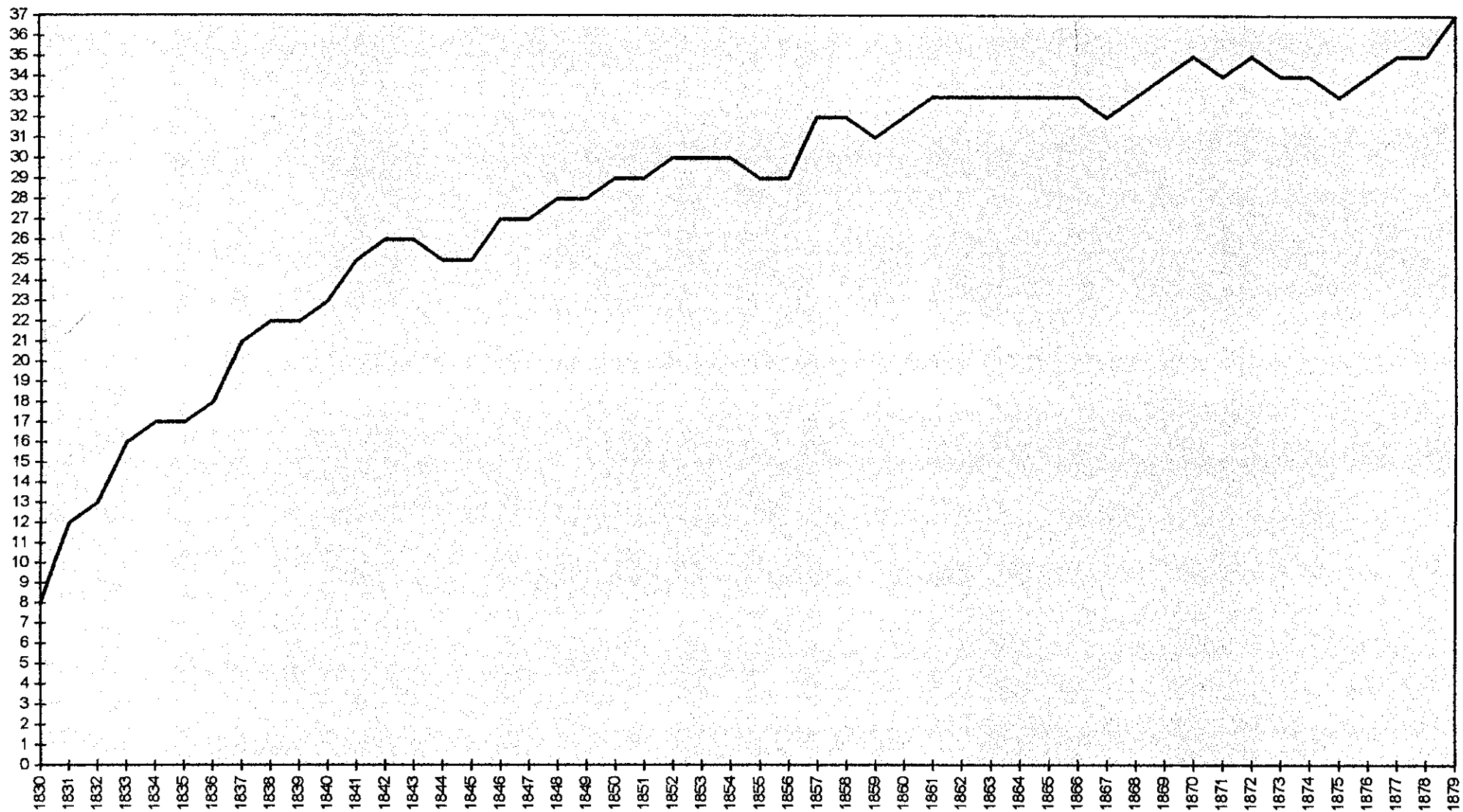
10 - Bouvet (Jean) « Le Carmel du Mans » dans *Eglise du Mans*. 1982. p. 276 - 281.

11 - *Id. Ibid.*

12 - Cf. graphique des effectifs du Carmel du Mans p. 19.

EFFECTIF DU CARMEL DU MANS DE SA FONDATION A 1879
(Source : A.C.R. Lettres Circulaires des Carmélites)

Effectifs



- Un lieu pour accueillir les premières Carmélites

Trouver un lieu propice à l'installation d'un Carmel ne fut pas chose aisée. La petite commune sarthoise de Ruillé-Sur-Loir située au sud du diocèse du Mans avait été pressentie, mais le projet ne put aboutir. Ce choix avait d'ailleurs été jugé inopportun à l'époque par un grand nombre d'ecclésiastiques. La commune était en effet modeste et elle accueillait déjà les Frères de Saint-Joseph.

Dans l'euphorie de sa rencontre avec le Vicaire Général Bouvier, en 1828, l'abbé Gautier avait proposé au châtelain de Préaux, témoin privilégié de cet entretien capital, d'accueillir sur ses terres les Carmélites. Le refus de Monsieur Dubois-Beauregard fut net et catégorique :

« Alors je compris qu'il fallait s'adresser à Dieu et à Dieu seulement... et résolu de n'en parler qu'à lui » (13).

Un ami, que l'abbé Gautier avait rencontré au Grand Séminaire Saint-Vincent du Mans, lui annonça que sa soeur, divine providence, était disposée à faire don de la propriété familiale à condition que ladite demeure accueille une communauté religieuse. L'abbé Gautier s'empressa de faire la connaissance de Mademoiselle Du Bignon dont la propriété du Châtelier, sur la commune de Saint-Berthevin-Lès-Laval, allait devenir, le 27 avril 1830, la destination finale des six carmélites, transformées depuis leur départ d'Orléans en infatigables pèlerins.

L'évêque du Mans, les soeurs de Saint-Joseph de Laval, et Mademoiselle Du Bignon constituèrent un comité d'accueil, au premier rang duquel figurait l'abbé Gautier, impatient de voir arriver le petit cortège. Monseigneur Carron célébra à cette occasion une première messe. Le lendemain, l'abbé Gautier officia à son tour dans l'oratoire du Châtelier lorsque les six Carmélites renouvelèrent leur consécration aux Coeurs de Jésus et de Marie, acte qui devait officialiser la constitution du nouveau monastère.

A l'euphorie des premiers jours, succéda l'amertume des lendemains. Les Carmélites, qui n'avaient pas encore découvert les lieux

13 - A.C.R. Chroniques T. II, Gautier (Julien) *Origines et fondation des Carmélites du Mans.*

de leur nouvelle résidence, ne purent que constater avec désarroi l'inadéquation d'un cadre, où tout n'était que charme et artifices, avec l'austérité propre à leur règle de vie :

« La Mère Aimée n'avait pas l'air enchantée de toutes ces merveilles. Elle me prit [l'abbé Gautier] en particulier et me dit : j'ai peine à croire que le Bon Dieu nous destine à rester ici, enfin nous essaierons, sa volonté se fasse » (14).

La propriété du Châtelier sur la commune de Saint-Berthevin-Lès-Laval ne pouvait accueillir le Carmel du diocèse du Mans. Face à l'urgence de cette situation, Monseigneur Carron appela les Carmélites auprès de lui. Aussitôt les six religieuses se mirent en route. Le voyage fut, sous certains aspects, des plus épiques et la volonté tout comme l'orgueil des religieuses, furent mis à rude épreuve :

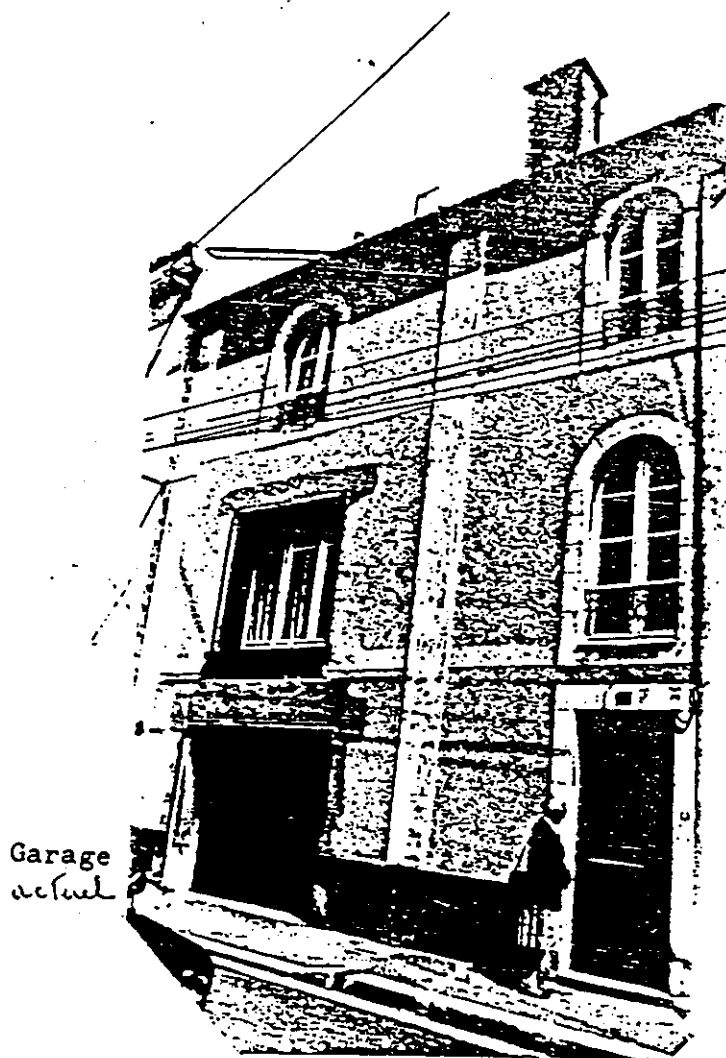
« Au bout de six semaines, les fondatrices sur l'appel de Monseigneur Carron, prirent le chemin de la ville épiscopale, entassées dans un « coucou » trop petit pour six personnes dont le cheval divaguait à son gré, au grand effroi de la jeune postulante assise à côté du conducteur endormi. On fit étape à Saint-Denis-d'Orque, hôtel du Croissant. L'habillement insolite des voyageuses (robes d'emprunt, petits châles de toutes nuances, énormes bonnets à tuyaux appelés bonnets à girafe) les fit prendre d'abord pour des bohémiennes » (15).

Triomphant de toutes ces péripéties, les Carmélites arrivèrent au Mans et reçurent à nouveau un accueil chaleureux. Monseigneur Carron, l'abbé Lottin, son secrétaire, et les Dames du Sacré-Coeur avaient aménagé à la hâte, une petite maison au numéro 33 de la rue d'Iéna (16). Les Carmélites ne pouvaient espérer cadre plus austère. L'inconfort avait remplacé le charme. Au lendemain de la messe que vint célébrer le 11 juin

14 - *Ibid.*

15 - Bouvet (Jean) « Le Carmel du Mans » dans *Eglise du Mans*. 1982, p. 276 - 281.

16 - Cf. plan de la ville du Mans en annexe p. 566.



Première adresse des Carmélites au Mans : 33 rue d'Iéna
(Source : A.C.R. Chroniques)

1830 Monseigneur Carron, les religieuses s'empressèrent de refermer les portes du 72^{ème} Carmel de France. Elles souhaitaient retrouver la sérénité et le calme ; un calme qui contrastait avec les tumultes du monde extérieur. En effet, la France allait connaître en juillet 1830 une nouvelle révolution avec l'arrivée au pouvoir de Charles X et la mise en place de la Monarchie de Juillet.

Onze ans après sa sortie du Grand Séminaire et au terme de quatre années d'efforts, l'abbé Gautier était parvenu à réaliser son vœu le plus cher : le diocèse du Mans disposait enfin d'un Carmel. Cette entreprise longue et délicate avait réclamé le concours du Vicaire Général Bouvier et le soutien actif de l'évêque, Monseigneur Carron. Pour répondre à leur attente, six religieuses des Carmels de Poitiers et de Nantes vinrent intégrer et renforcer une communauté chrétienne sarthoise alors en plein épanouissement.

2 - Le renouveau archéologique

A leur arrivée au Mans, les Carmélites n'eurent guère le loisir de découvrir la ville et ses richesses. Elles gagnèrent directement leur logis du numéro 33 de la rue d'Iéna et ne devaient pas en ressortir, conformément à leur règle de vie . Elles purent cependant recueillir en toute sérénité, les confidences de l'abbé Lottin qui leur témoignait la plus grande affection ; le secrétaire de l'évêque devint ainsi le rapporteur des actes de ses contemporains en matière d'archéologie (17).

- La vie culturelle de la cité mancelle

Inspecteur des Monuments Historiques depuis 1834, Prosper Mérimée, le célèbre écrivain français, effectua de nombreux voyages en province, à la découverte des monuments. Durant l'été 1835, l'un de ses périples le conduisit dans l'ouest de la France. La visite de la ville du Mans figurait à son programme. Dans la préfecture sarthoise, des édifices tels que les églises Notre-Dame-du-Pré et Notre-Dame-de-la-Couture retinrent son attention. De la cathédrale Saint-Julien, Prosper Mérimée

17 - B.M. Le Mans *Chroniques de l'Ouest*. Article du 29 janvier 1868.

conserva avant tout le souvenir de ses vitraux. Il ne put lui non plus résister à la fascination qui émane de cette « constellation » d'oeuvres d'art :

« On doit louer sans réserve les vitraux du chœur de Saint-Julien. Moins bien conservés que ceux de Chartres, ils ne leur cèdent en rien pour la vivacité des couleurs et l'harmonieuse combinaison de leurs teintes variées » (18).

Il en livra une description rapide mais raisonnée :

« J'étais d'abord tenté de regarder les verrières des bas-côtés du chœur comme plus anciennes que celui-ci. Je supposais qu'elles provenaient du chœur roman car j'observais un système de coloration et d'exécution bien différent de celui que je remarquais dans les fenêtres élevées. Les premières, en effet moins éclatantes de ton ont pour couleurs dominantes le bleu ou le pourpre foncé, tandis que le rouge clair et le jaune éblouissent les yeux lorsqu'on les lève vers la haute voûte du chœur. Enfin, dans les fenêtres basses les morceaux de verre sont plus petits, les joints par conséquent plus multipliés que dans les fenêtres hautes.

En examinant les verrières avec plus d'attention je ne tardais pas à abandonner ma première opinion, le même fait se reproduisant dans toutes nos églises il est impossible qu'il ne se rattache pas à un système complet et raisonné. Son but n'est pas douteux. En tenant les bas côtés dans la demi-teinte, on a voulu faire valoir la vive lumière qui se projette par les fenêtres du chœur sur la partie la plus sainte du Temple. On y attire l'oeil forcément, on l'oblige à se diriger vers le ciel. Cette idée n'est-elle pas celle qui a présidé à toute la fabrique gothique ? et ces longues lignes verticales,

18 - Mérimée (Prosper) *Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France*. Fournier, Paris, 1836.



Verrière du XIII^{ème} siècle de la cathédrale du Mans
baie n°105 (détail)
(Cliché : Didier Alliou)

caractère constant de cette architecture, multipliées surtout dans les chœurs, n'ont-elles pas une destination semblable ?

A une époque où la première des sciences était la religion on ne doit pas s'étonner de ces allégories mystiques dont le plan de nos églises offrent d'ailleurs tant d'exemples » (19).

Enthousiasmé par les édifices de la ville du Mans, Prosper Mérimée fut déçu par ses habitants. C'est une condamnation sans appel qu'il prononça à leur égard :

« Malheureusement le goût des arts n'est point commun au Mans, et l'indifférence des habitants de cette ville pour les belles choses qu'ils possèdent est telle que si l'administration ne prend quelques mesures pour les conserver, il est à craindre qu'elles ne se détruisent peu à peu » (20).

Nombreux étaient les faits qui donnaient raison à Prosper Mérimée. On ne pouvait nier l'évidence et l'abbé Pichon rendit compte, sans concession, des interventions entreprises à cette époque, dans son ouvrage *Essai sur les travaux faits à la cathédrale du Mans pendant le XIX^{ème} siècle*, publié en 1876.

« C'était, en effet, l'ingénieur en chef du département de la Sarthe qui, depuis le rétablissement du culte, dirigeait les travaux exécutés à la Cathédrale ; et, nous devons l'avouer, il le faisait avec aussi peu de connaissances archéologiques que de goût véritable. Nous nous contenterons, à l'appui de notre jugement, de raconter les faits suivants. En 1809 ou 1810, les galeries et les beaux clochetons qui ornaient le porche cavalier, en face de la Grande-Rue, se trouvaient en

19 - *Id. Ibid.*

20 - *Id. Ibid.*

mauvais état et menaçaient ruine. L'ingénieur ne trouva rien de mieux à faire que de les raser complètement et de remplacer la toiture par une terrasse plate couverte en bitume » (21).

Les vitraux de la cathédrale Saint-Julien n'avaient pas été épargnés par ces interventions expéditives :

« Un peu plus tard, en 1811, un ouragan détruisit complètement les verrières du chœur au-dessus et du côté de la sacristie. On eut probablement très volontiers, à cette époque, remplacé ces verrières par du verre blanc ; mais une lumière trop abondante faisait perdre leur éclat à toutes les autres verrières du chœur. L'architecte chargé de réparer le dommage ordonna de prendre ce qui restait d'anciennes verrières dans la nef de la Cathédrale, et de les placer dans les fenêtres du chœur, sans ordre et sans choix, et en sacrifiant sans regret les parties qui ne se prêtaient pas aux dispositions des lancettes des fenêtres. Il semblait que l'imagination du verrier s'était donné libre carrière pour mêler volontairement tous les sujets » (22).

A ce contexte général peu favorable, venait s'ajouter dans ce domaine particulier de la peinture sur verre l'oubli des techniques essentielles que seuls quelques érudits et chimistes tentaient alors de redécouvrir (23).

Au cours de son bref séjour, l'Inspecteur des Monuments Historiques n'eut pas le temps de percevoir les prémices d'une évolution des mentalités. En effet, depuis quelques années déjà, l'attitude observée par les Sarthois et par les Mançeaux à l'égard de leurs édifices témoignait

21 - Pichon *Essai sur les travaux faits à la cathédrale du Mans pendant le XIX^{ème} siècle.* Leguicheux Gallienne, Le Mans, 1876.

22 - *Id. Ibid.*

23 - Bouchon (Chantal) Brisac (Catherine) « Le vitrail » dans Bouchon (Chantal) Brisac (Catherine) Chaline (Nadine-Josette) Leniaud (Jean-Michel) *Ces églises du XIX^{ème} siècle.* Ed. Encrege/Le Courrier Picard, Amiens, 1993. p. 215.

d'un réel regain d'intérêt pour l'Histoire en général et l'art en particulier. Ainsi, depuis 1827, le département de la Sarthe s'était attaché les services d'un véritable architecte : Pierre Félix Delarue. Né à Thiers (Seine) le 13 janvier 1795, il aurait séjourné à Alençon avant de venir s'installer au Mans pour y assumer la double responsabilité d'architecte diocésain et d'architecte départemental (24). L'entretien de la cathédrale Saint-Julien constitua dès son arrivée, l'une de ses priorités.

En 1833 la *Société Royale d'Agriculture, Sciences et Arts du Mans*, héritière de l'ancestral bureau manceau d'une *Société d'Agriculture* fondée en 1761, reprit ses activités. Riche d'une longue histoire qui lui avait permis de voir s'étoffer ses attributions, elle tenait à nouveau des séances publiques et ambitionnait de publier un bulletin trimestriel :

« La publication d'un BULLETIN [sic] des travaux de la Société ajoutera, nous en avons l'espoir, quelque chose encore à ce qu'elle a pu faire d'utile jusqu'à ce jour. Heureux seront ses membres si, par leurs efforts, ils peuvent mériter les suffrages de leurs concitoyens, et réveiller dans le département le goût des études sérieuses et positives, qui seules peuvent amener de véritables améliorations sociales » (25).

Le 22 novembre de cette même année 1833, Jean-Baptiste Bouvier fut nommé évêque du diocèse du Mans, en remplacement de Monseigneur Carron. Fidèle aux principes qui lui dictèrent sa conduite lorsqu'il n'était encore que le Supérieur du Grand Séminaire Saint-Vincent du Mans, Monseigneur Bouvier donna l'exemple aux membres de son clergé, en assistant lui-même aux séances publiques des Sociétés Savantes. Monseigneur Bouvier apporta également son soutien à Arcisse de Caumont dont il partageait les convictions. Depuis son fief de Caen,

24 - A.D.S. N. Sup. 117. Arrêté provenant du ministre secrétaire d'Etat au département de l'Intérieur faisant savoir que M. Delarue était nommé architecte départemental de la Sarthe à partir du 1^{er} janvier 1827.

25 - « Notice sur la Société » dans *Bulletin de la Société Royale d'Agriculture, Sciences et Arts du Mans*. 1833, p. 5 - 6.

cet érudit encore peu connu tentait de créer un mouvement archéologique d'ampleur nationale ayant pour objectif la sauvegarde des monuments historiques :

« La Société pour la conservation des monuments, organisée de 1830 à 1833 et définitivement constituée en juillet 1834 se propose de faire le dénombrement complet des monuments français, de les classer dans un ordre chronologique et de publier des statistiques monumentales de chaque département dans un bulletin périodique. Elle fait tous ses efforts pour empêcher la destruction des anciens édifices et les dégradations qui résultent de ces restaurations mal entendues » (26).

Monseigneur Bouvier ne fut pas le seul manceau à adhérer aux idées d'Arcisse de Caumont. Rapidement l'ensemble des érudits sarthois tentèrent de mettre en oeuvre les préceptes de leur confrère normand. Julien Rémy Pesche, un sarthois en manque de réussite dans le domaine politique, se plongea dans l'érudition et rédigea notamment un volumineux *Dictionnaire statistique, topographique et historique de la Sarthe* (27). En novembre 1833 il se chargea bénévolement d'un cours public d'archéologie qu'il ouvrit au Mans (28) :

« Ce qu'un jeune homme sait le moins chez nous en quittant les bancs de l'école c'est l'histoire de sa patrie... ce qu'il connaît assurément beaucoup moins que l'histoire générale de la France, c'est l'histoire de sa province, de son département moins encore, celle du petit territoire communal sur lequel sa naissance l'a implanté » (29).

26 - *Bulletin Monumental*. 1843.

27 - Pesche (Julien-Rémy) *Dictionnaire statistique, topographique et historique de la Sarthe*. Monnoyer, Le Mans, 1834.

28 - Bouton (André) « Julien-Rémy Pesche (1780-1877) et son oeuvre » dans Pesche (Julien-Rémy) *Dictionnaire statistique, topographique et historique de la Sarthe*. Ed. du Palais Royal, Paris, 1975.

29 - Pesche (Julien-Rémy) *Des avantages qu'offre l'étude simultanée de l'histoire et des Antiquités*. Monnoyer, Le Mans, 1835.

Si la démarche était louable, le résultat fut jugé décevant. L'enseignement dispensé par Pesche était trop imprécis au goût de ses successeurs :

« Pesche lui-même, qui s'improvise professeur d'Antiquités en 1835 et prétend vulgariser le cours de Monsieur de Caumont, n'y comprend pas grand chose, car il commet les erreurs les plus grossières dans son dictionnaire » (30).

L'engouement des érudits manceaux pour l'oeuvre d'Arcisse de Caumont fut tel qu'en janvier 1836, l'année où fut organisée au Mans la première exposition comprenant une section des Beaux-Arts, sept d'entre eux étaient déjà membres de la *Société Française pour la Conservation des Monuments Historiques*. Parmi eux figuraient Monseigneur Bouvier, les abbés Chevreau et Tournesac, futurs enseignants d'archéologie, et l'abbé Lottin, le bienveillant protecteur des religieuses d'un Carmel qui poursuivait son expansion.

Afin d'insuffler un nouvel élan aux différents projets en gestation, dans cette ville, la *Société Française pour la Conservation des Monuments Historiques* organisa au Mans, en 1837, l'un de ses premiers *Congrès Archéologiques*. Cette manifestation marqua la naissance au grand jour d'un véritable mouvement archéologique manceau. En effet, devant le succès rencontré par ce *Congrès Archéologique*, la décision fut prise de créer pour le département de la Sarthe, une subdivision organisant ses propres séances trimestrielles.

Peu de temps après, le Préfet de la Sarthe, créa, à son tour, une *Commission départementale des monuments historiques*, dont la présidence lui incombait. Les membres de cette commission qui se réunit pour la première fois le 25 août 1838, étaient les mêmes que ceux de la subdivision mancelle de la *Société Française d'Archéologie*. La démarche et l'objectif prioritaire étaient, eux aussi, similaires. L'inventaire descriptif des monuments et de leur état de conservation

30 - Triger (Robert) *Esquisse du mouvement scientifique, historique et artistique dans le département de la Sarthe au XIX^{ème} siècle*. Monnoyer, Le Mans, 1894.

devait permettre d'établir des priorités à respecter lors d'éventuelles restaurations :

« Proposons un autre moyen, celui de réparer seulement une partie d'église telle qu'une porte, une fenêtre romane, une étendue quelconque d'appareil régulier, un arc doubleau, une voûte en moellon, comme autant d'échantillons à offrir, comme autant de modèles à imiter » (31).

Au sein de ces structures locales, l'abbé Tournesac, un jeune ecclésiastique, qui avait en charge la paroisse de Notre-Dame-de-la-Couture au Mans, démontrait, jour après jour, une motivation sans faille. Il multiplia à ce point les initiatives et les communications publiques qu'il devint le correspondant du *Comité Historique* installé à Paris.

L'année 1839 fut décisive : la ville du Mans et ses élites intellectuelles allaient assister à la reconnaissance officielle de leurs valeurs.

Le Congrès Scientifique de France tint sa septième session dans la cité mancelle et contribua par son programme à une meilleure connaissance des spécificités architecturales locales. Les treizième et quatorzième questions de la quatrième section concernaient l'apparition de « l'ogive dans les monuments du Maine et de l'Anjou » et « les caractères architectoniques distinguant aux XI^{ème} et XII^{ème} siècles les monuments du Maine et de l'Anjou ». Les réponses que s'empessa d'apporter à ces questions l'abbé Tournesac lui permirent de faire état de ses compétences en matière d'architecture et de démontrer son excellente connaissance des édifices de la région parmi lesquels il puisa les quelques exemples pour étayer sa démonstration (32).

La plus importante décision prise lors de ce congrès fut la création d'une nouvelle structure archéologique d'ampleur nationale : *l'Institut des Provinces de France*. En signe de reconnaissance à leur insatiable soif de

31 - A.N. F. 17 2810 Copies du procès-verbal de l'assemblée générale du 25 août 1838 de la *Commission départementale des Monuments Historiques*.

32 - Tournesac « Réponses aux 13^{ème} et 14^{ème} questions du programme (4^{ème} section) » dans *Congrès Scientifique de France*. 1839. p. 1 - 8.

progrès, les archéologues manceaux, et plus précisément le premier d'entre eux à être devenu membre de la *Société Française pour la Conservation des Monuments Historiques*, Thomas Cauvin, hérita de la présidence de ce nouvel institut. Originaire de Caen comme son prestigieux confrère, Arcisse de Caumont, le fondateur de la *Société Française d'Archéologie*, cet érudit avait découvert la ville du Mans au hasard de l'une des mutations qui jalonnèrent sa carrière d'enseignant. En 1818, arrivé à l'âge de la retraite, il y revint pour se consacrer aux études historiques (33). Lorsqu'il décéda le 7 janvier 1846, il occupait toujours les fonctions de Président de l'*Institut des Provinces de France* où il cotoyait deux autres manceaux : Richelet, le secrétaire de l'Institut et l'abbé Lottin qui, sans délaisser les Carmélites, s'investissait sans cesse davantage dans le mouvement archéologique et assumait, pour l'heure, la charge de Trésorier de l'*Institut des Provinces de France*.

Simultanément au *Congrès Scientifique de France* organisé au Mans en 1839, se déroula une séance générale de la *Société Française pour la Conservation des Monuments Historiques* qui devait marquer, elle aussi, la reconnaissance du travail réalisé à l'échelon local :

« M. Tournesac prend la parole et commence par faire remarquer combien les restaurations sont mieux faites qu'autrefois. Il y a une dizaine d'années encore, on procédait à des restaurations sans avoir égard aux caractères de l'architecture : il cite à cet égard les badigeons qui déshonorent la Cathédrale Saint-Julien et l'église de la Couture » (34).

33 - Thomas Cauvin contribua, en tant que donateur, à l'essor du vitrail en Sarthe au XIX^{ème} siècle. En effet, il finança pour la nef de l'église de la Congrégation de Sainte-Croix des verrières que les Pères et les Frères confectionnèrent eux-mêmes.

Par ailleurs, Thomas Cauvin prit à sa charge la restauration de la verrière de la baie n° 12 de l'Eglise Notre-Dame-des-Marais de la Ferté-Bernard, fief d'un autre archéologue fêru de peinture sur verre, Léopold Charles.

34 - « Procès-verbal de la séance générale tenue au Mans le 14 septembre 1839 » dans *Bulletin Monumental*. 1839.

Dans le département de la Sarthe, tous, y compris le Conseil Général, participait à l'application, dans les faits, des préceptes d'Arcisse de Caumont :

«A ce sujet le Conseil Général de la Sarthe a voté dans sa dernière session 3000 F., exclusivement destinés aux édifices religieux » (35).

Thomas Cauvin tint également à souligner l'importance des cours d'archéologie inaugurés par Pesche et que dispensaient désormais deux ecclésiastiques, plus compétents en la matière :

« Cauvin fait remarquer que Le Mans n'est pas resté en arrière et que depuis plusieurs années MM. Chevreau et Tournesac ont fait des cours d'Archéologie pour les ecclésiastiques et pour les gens du monde. M. le président remet à l'abbé Tournesac une médaille qui lui est décernée par la *Société Française pour la Conservation des monuments*, comme récompense du zèle et du dévouement avec lequel il a surveillé et dirigé les restaurations faites dans la division du Mans. M. l'abbé Tournesac remercie la Société de ce témoignage de bienveillance et témoigne aussi sa reconnaissance à M. Cauvin et M. de Caumont dont les savants travaux l'ont initié à l'étude de l'archéologie » (36).

L'abbé Tournesac, prêtre sacristain à Notre-Dame-de-la-Couture, l'une des plus importantes paroisses de la ville du Mans, avait témoigné, depuis quelque temps déjà d'un intérêt soutenu pour les monuments historiques et leur étude. Dès le séminaire, ce jeune sarthois, né à Saint-Mars d'Outillé et fils d'un cordonnier, démontra de réelles aptitudes dans le domaine de l'architecture. Il n'eut de cesse tout au long de sa carrière ecclésiastique d'y consacrer plus de temps et d'énergie, efforts couronnés par sa nomination au titre de correspondant du Ministère de l'intérieur (37). Son collègue Hyppolyte Chevreau, était né à Saint-Gervais-en-Belin

35 - A. N. F 17 2810 Lettre du Préfet au Ministre 29 mars 1839.

36 - « Procès-verbal de la séance générale tenue au Mans le 14 septembre 1839 » dans *Bulletin Monumental*. 1839.

37 - Lemoigne (Paul) « Le R.P. Tournesac » dans *Revue de la S.H.A.M.* 1982, p. 79 - 91.

(Sarthe) en 1806 et fut ordonné prêtre à Paris en 1828. Il consacra sa carrière à l'enseignement. Professeur au Petit Séminaire, il intégra rapidement le Grand Séminaire Saint-Vincent au Mans, établissement dont il eut la charge, quelques années plus tard. Il acheva sa carrière avec le titre prestigieux de Vicaire Général Honoraire.

Par leur enseignement les abbés Tournesac et Chevreau, et avant eux Julien Rémy Pesche, contribuèrent à sensibiliser une nouvelle génération d'ecclésiastiques et d'érudits sarthois aux questions que soulevait la conservation des monuments historiques. De concert avec les nouvelles structures archéologiques, leur action participa à la diffusion la plus large possible de nouvelles idées et à l'établissement d'un rapport différent aux monuments historiques.

- Les investigations des archéologues

La diversité des communications auxquelles on pouvait assister lors des séances publiques des structures archéologiques nationales ou régionales qui se déroulèrent au Mans illustre, d'une part, l'ampleur du travail à accomplir, et d'autre part, l'enthousiasme des principaux intéressés. Toutes ces initiatives relevaient d'un même projet : répertorier et étudier les monuments historiques afin de préparer leur restauration.

Il est indéniable qu'il y eut à cette époque de véritables corrélations entre cet élan archéologique né à la suite de l'impulsion donnée par Arcisse de Caumont, et la révision de la politique menée en matière de restauration des monuments sur le plan local. L'art du vitrail ne fut pas absent des débats manceaux. Il y eut concordance entre la nécessité de restaurer et de créer, qui s'imposait avec force à un nombre encore restreint d'initiés, et l'apport méthodologique des études que les instances archéologiques souhaitaient voir se multiplier.

Lors d'une séance extraordinaire de la *Société Française d'Archéologie* organisée au Mans en septembre 1836, les érudits sarthois se firent l'écho d'une initiative avortée du Préfet de leur département. Constatant la destruction des remarquables verrières du XVI^{ème} siècle conservées dans une chapelle privée à Saint-Marceau, petite commune du nord de la Sarthe, le Préfet proposa de s'en porter acquéreur à la seule fin de les réemployer dans la cathédrale du Mans. Devant le refus des propriétaires, ces chefs-d'oeuvres de la peinture sur verre restèrent,

quelques temps encore, les cibles privilégiées des jets de pierre des jeunes enfants de la commune (38).

Au cours de son bref passage dans la cité mancelle en 1836, Arcisse de Caumont, le Président fondateur de la *S.F.A.* eut l'occasion de constater *de visu* la volonté de certains archéologues sarthois de redécouvrir la technique de fabrication des vitraux, savoir qui était alors l'apanage d'un petit nombre de praticiens et de savants :

« [...] mais ce qui l'a frappé, ce sont les peintures sur verre, faites par un des ecclésiastiques attachés à cette église, M. l'abbé Tournesac, qui est parvenu à imiter la vigueur du coloris des anciens vitraux » (39).

En 1838, Pierre Félix Delarue, architecte départemental et diocésain, après avoir réalisé les travaux les plus urgents de dégagement du sanctuaire, se préoccupa de l'état de la vitrerie de la cathédrale du Mans. Il soumit un plan global de restauration à son ministre de tutelle. Ne disposant pas au Mans d'une main d'oeuvre suffisamment qualifiée pour réaliser les interventions prévues, Delarue eut recours aux services de la Fabrique de Choisy-Le-Roi, un établissement qui ambitionnait de jouer les premiers rôles dans le renouveau du vitrail en France :

« M. Tournesac termine en disant que M. Delarue s'occupe de rétablir une fenêtre de la cathédrale Saint-Julien dont les vitraux avaient été détruits il y a une vingtaine d'années. Il a envoyé comme modèle, des verrières d'autres fenêtres à Choisy-Le-Roi, où s'exécutent ces nouveaux vitraux » (40).

38 - « Procès-verbal de la séance extraordinaire tenue au Mans le 7 septembre 1836 » dans *Bulletin Monumental* 1836.

39 - *Ibid.*

40 - « Procès-verbal de la séance tenue au Mans le 14 septembre 1839 » dans *Bulletin Monumental*. 1839.

Les premiers actes concrets des archéologues sarthois en faveur de leurs monuments et de leurs vitraux ne font que refléter l'état des préoccupations dont les structures archéologiques se faisaient l'écho. La peinture sur verre fut l'un des sujets les plus souvent évoqués notamment lors des grandes réunions mancelles de l'année 1839.

Au cours du *Congrès Scientifique de France* organisé au Mans en 1839, ce fut d'abord l'abbé Manceau, Chanoine honoraire de Tours qui présenta la légende de saint Eustache à travers « l'étude des verrières du choeur de l'église métropolitaine de Tours » (41). Dans le même temps, lors d'une séance générale de la *Société Française pour la Conservation des Monuments Historiques*, Lambron de Lignim fit état de ses travaux sur les vitraux de Saint-Gatien de Tours, étude qui se doublait de la réalisation de reproductions des vitraux :

« ... dépose des magnifiques dessins qui les représentent » (42).

L'abbé Morancé livra à son tour une description complète des vitraux de Notre-Dame des Marais à la Ferté-Bernard, édifice riche d'une remarquable collection de vitraux du XV^{ème} siècle et du XVI^{ème} siècle (43).

En plus de ces démonstrations, Doublet de Boisthibault se fit le porte parole d'un nombre sans cesse croissant d'archéologues, d'érudits et d'ecclésiastiques français, conscients de la richesse tant archéologique que spirituelle et historique des vitraux anciens, et, par conséquent, de l'enjeu de leur étude, et de leur restauration :

« M. Doublet de Boisthibault signale toute l'importance de l'étude des vitraux, surtout quand on les étudie comme M. Morancé, qui a recherché l'origine de ces vitraux et découvert les noms des habitants qui les ont donnés, au moyen des registres de la commune. Il a préparé un travail semblable sur les vitraux de la

41 - Manceau « Verrières du choeur de la sainte église métropolitaine de Tours - légende de saint Eustache » dans *Congrès Scientifique de France*. 1839. p. 336 - 360.

42 - *Op. Cit.*

43 - *Op. Cit.*

Cathédrale de Chartres, où l'on retrouve quelques fois les traits même des donateurs. Il voudrait qu'un travail aussi utile fût entrepris dans toutes les localités, et témoigne le désir de voir la *Société Française pour la Conservation des monuments*, émettre un voeu à cet égard » (44).

L'engouement des sarthois pour les considérations archéologiques et leurs mises en application n'était pas soudain. Il s'enracinait dans les aspirations d'une époque incarnées par quelques illustres personnalités. En Sarthe, l'enthousiasme du plus grand nombre s'accommodait encore de quelques approximations. L'abbé Morancé que l'on félicitait, en 1839, pour le sérieux de son étude des vitraux de l'église de la Ferté-Bernard avait, deux ans plus tôt, fait preuve de moins de rigueur lors du réaménagement du sanctuaire fertois :

« A cette période de regrettables mutilations succède une ère relativement réparatrice. La fabrique de la Ferté-Bernard, tenant à coeur de faire oublier son indifférence passée, se préoccupe de l'entretien des vitraux encore subsistant et sous l'inspiration de M. Léopold Charles en fait restaurer plusieurs. Parmi les vitraux qui n'avaient pas été l'objet d'un intérêt bien éclairé de la part de l'administration fabricienne, il faut compter le vitrail de la Compassion de la Vierge. Il occupait jadis une fenêtre à trois lancettes située entre la sacristie et l'angle de la façade occidentale de l'édifice, dans le bas-côté méridional de la nef. Il fut enlevé en 1837, et rapporté dans la chapelle du Chevet, dite aussi du Rosaire, où il occupait, jusqu'à ces jours derniers la fenêtre du fond, au-dessus de l'autel. Comme la fenêtre du Rosaire était plus étroite que la première, on ne craignit pas pour faire entrer le vitrail d'en rogner les panneaux ; c'était ainsi que l'on comprenait les restaurations à cette époque ! Le promoteur de l'opération était un jeune vicaire de la

Ferté, très zélé alors pour la cause artistique, qu'il entendait à sa manière. Pour le disculper, il nous suffira de dire que cette barbare mutilation préserva du moins le vitrail d'une destruction complète » (45).

Lorsqu'elles arrivèrent au Mans, les premières Carmélites purent découvrir, par l'intermédiaire de l'abbé Lottin, une ville en pleine effervescence intellectuelle. Certains archéologues adhérèrent avec enthousiasme aux théories d'Arcisse de Caumont, le fondateur de la *Société Française pour la Conservation des Monuments Historiques*. Figuraient notamment parmi eux l'aumônier bénévole du Carmel, l'abbé Lottin, l'architecte Delarue, l'érudit Cauvin et l'abbé Tournesac. A cette impulsion initiale, répondirent rapidement de nombreuses études et quelques premières réalisations. Toutes privilégiaient la peinture sur verre. Le phénomène engendra également son lot de paradoxes. Ainsi en 1839, l'année même où cette conjonction des aspirations d'un mouvement national et des ambitions de quelques personnalités locales, trouva dans l'art du vitrail un formidable moyen d'expression, la petite commune de Chenu, située dans le sud du département de la Sarthe, finança les travaux de restauration de son église paroissiale, par la vente à un recteur anglais de panneaux de verrières datant du XII^{ème} siècle ! (46).

B - CARMELITES ET ARCHEOLOGUES : UN DESTIN SIMILAIRE

La tâche qui fut assignée aux six religieuses qui arrivèrent au Mans, au mois de juin 1830, pour y fonder le Carmel tant désiré par l'abbé Gautier, n'était pas des plus faciles. Il fallait en priorité assurer la pérennité de l'entreprise. Il était souhaitable également que, sans enfreindre les règles de leur ordre, les Carmélites puissent nouer quelques

45 - Charles (Robert) *Le vitrail de la Compassion de l'église de la Ferté-Bernard*. Fleury Dangier, Mamers, 1886.

46 - Grodecki (Louis) *Le vitrail roman*. Fribourg, 1977. p. 281.



Eglise de la Ferté-Bernard
Vitrail de la Compassion de la Vierge
[Détail : tête de saint Jean]

(Source : Charles (Robert) *Le vitrail de la Compassion de la Vierge*.
Fleury Dangier, Mamers, 1886).

liens avec les autres congrégations religieuses du diocèse, dont certaines, à l'image des bénédictins de Solesmes avait connu un succès qui avait force d'exemple.

1) Le développement du Carmel

Si l'accueil qui fut réservé aux Carmélites, à leur arrivée au Mans, fut des plus chaleureux, il ne pouvait suffire à estomper la dureté du quotidien. Dans un lieu tout à fait inadapté que l'évêque, Monseigneur Carron et que son secrétaire, l'abbé Lottin, leur avait choisi à la hâte, les premières Carmélites devaient organiser une vie monacale stricte et respectueuse des règles édictées par sainte Thérèse.

- La vie de la Communauté

Les Carmélites mancelles ne tardèrent pas à se mettre au travail. Leur dénuement matériel était complet mais les préoccupait moins encore que l'absence d'aumônier attiré. L'abbé Lottin qui avait spontanément manifesté de l'intérêt et de la sollicitude à leur égard, proposa ses services. Il était à cette époque disponible pour assumer une telle charge (47).

René Jean François Lottin intégra l'équipe enseignante du Grand Séminaire Saint-Vincent du Mans, en tant que professeur d'Écritures Saintes au mois de septembre 1818 (48). Consciencieux, il forma de nombreux ecclésiastiques et noua avec certains d'entre eux de véritables relations amicales.

En 1830, l'abbé Lottin fut nommé secrétaire de l'évêché. Il quitta le Grand Séminaire Saint-Vincent pour entrer au service de Monseigneur Carron.

Monseigneur Bouvier, consacré évêque du diocèse du Mans le 21 mars 1834, conserva à ses côtés l'abbé Lottin qui avait professé au Grand Séminaire Saint-Vincent sous sa direction (49). Après une période de

47 - B.M. *La Chronique de l'Ouest*. Article du 29 janvier 1868.

48 - L'abbé Lottin (1793-1868) fut ordonné prêtre en août 1816. Il fut curé de Luceau (Sarthe) avant d'intégrer le Grand Séminaire Saint-Vincent du Mans.

49 - Sebaux (Alexandre) *Vie de Monseigneur Bouvier, évêque du Mans*, Roussaud, Angoulême, 1886.

franche et étroite collaboration, un différend relatif à la promulgation d'un nouveau règlement pour le chapitre opposa les deux hommes. L'affaire fut déferée à Rome et le texte, contraire aux lois canoniques fut retiré (50). Mais l'abbé Lottin, fidèle à ses principes, avait déjà quitté le secrétariat de l'évêché et rendu ses pouvoirs de Vicaire Général. Il était désormais disponible et pouvait consacrer son temps et son énergie aux deux dernières causes qui l'intéressaient encore : devenir l'aumônier du Carmel du Mans et se montrer plus actif encore dans les milieux archéologiques.

Fortes du soutien moral et spirituel que leur apporta l'abbé Lottin, les Carmélites purent se consacrer entièrement à leur vie monacale. Une vie à l'écart du monde extérieur comme en témoigna lui-même leur nouvel aumônier :

« Ecoutez : à l'heure où, par une nuit d'hiver, obscure, humide, glaciale, ces saintes Religieuses vont s'agenouiller sur les dalles du choeur, pour prier ; à cette heure, la femme mondaine se rend au bal, où les enivrements de l'amour-propre, l'éclat des lumières, les regards, les hommes, le tumulte soulèvent tout ce qu'il y a de passions dans le coeur. Lorsqu'elle en reviendra, fatiguée, incapable de réflexions sérieuses, retrouvera-t-elle facilement le repos et la paix de l'âme ? Le besoin de l'agitation, le dégoût de tout ce qui est devoir, ne se fera-t-il point trop sentir en elle ? Dans ce matin de la femme du monde, qui commence vers le milieu du jour, y aura-t-il du temps pour régler sagement l'ordre de sa maison ? Voyez au contraire la pauvre Carmélite : après avoir goûté sur sa paille quelques heures de sommeil, elle a entendu la cloche qui l'appelle de nouveau à la prière. Elle se lève avec une sérénité qui paraît sur son front, et qui rappelle celle des esprits célestes. Le coeur qui se développe sous l'influence perpétuelle du dévouement, ne s'use jamais. Considérez-la donc, cette âme forte et généreuse, se préparant chaque matin à sa vie d'expiation. Le Sacrifice du Calvaire, qui se renouvelle en sa présence, rappelle à sa mémoire tout ce

que le Christ a souffert pour sauver les hommes, et lui met sans cesse devant les yeux la nécessité de s'immoler elle-même pour entrer dans ses vues » (51).

L'exigence de renoncement et de sacrifice qui caractérisait leur engagement, les Carmélites puisaient la force et l'énergie de l'assumer dans le modèle que leur offrait sainte Thérèse, la fondatrice de leur ordre :

« C'est là que l'on voit des miracles de renoncement à soi, d'abnégation et de souffrances volontaires. Là, des jeunes filles, souvent élevées dans toutes les délicatesses de l'opulence, embrassent la pauvreté avec toutes ses privations, la pénitence avec toutes ses rigueurs. Elles viennent mourir à elles-mêmes, et s'ensevelir comme dans un tombeau, en se dépouillant de leur propre volonté. Thérèse leur en a donné l'exemple et le précepte » (52).

A cette austérité librement acceptée par les Carmélites, venait s'ajouter l'inconfort d'une demeure en tous points inadaptée aux besoins de leur mode de vie. Les lieux étaient exiguës et l'hiver, rien ne semblait pouvoir endiguer le froid : la maison était dépourvue de volets et le bois pour se chauffer faisait souvent défaut (53).

Les conditions de vie rudes et exigeantes n'altérèrent en rien le pouvoir attractif de la jeune communauté, dont l'effectif ne cessait de croître. Cette importance nouvelle représentait un succès méritoire mais accentuait également les difficultés rencontrées au quotidien. Il était indispensable pour la jeune communauté de quitter au plus vite le 33 de la rue d'Iéna et de trouver ailleurs un cadre plus propice à leur épanouissement. Un tel déménagement était cependant conditionné par les moyens financiers dont disposait le Carmel du Mans et ces moyens étaient fort limités. Outre la générosité des « personnes dévouées » et des « communautés religieuses » auxquelles elles ne se privèrent pas de faire

51 - Lottin (Jean-François) *Les Carmélites du Mans. Simple coup d'oeil sur l'Ordre des Filles de sainte Thérèse*. Le Mans, Julien Lanier et C^{ie} 1859.

52 - *Id. Ibid.*

53 - Bouvet (Jean) « Le Carmel du Mans » dans *Eglise du Mans*. 1982. p. 276 - 281.

appel, les Carmélites n'avaient pour seules ressources que le produit du travail de leurs mains :

« Il n'est point à craindre qu'ici le temps se consume en jouissances humaines, en dissipations frivoles, en conversations oiseuses ou médisantes. Pour délasser de la discipline et des exercices de la Religion, les Carmélites ont le travail des mains, dont la vieillesse et les infirmités peuvent seules les dispenser » (54).

L'abbé Bignon, prêtre sacristain de la cathédrale du Mans fournit aux Carmélites leur première activité rémunérée. Il s'agissait de remettre en état les ornements et le linge d'autel de la cathédrale Saint-Julien (55). Ce travail achevé, les Carmélites réorientèrent, en 1833, leur action : elles confectionneraient désormais des « pains d'autel » et des bannières. Sans être négligeables, ces ressources financières demeuraient bien modestes.

L'abbé Lottin se mit en quête, dès 1831, de nouveaux bâtiments. Ses démarches furent couronnées de succès. Le désintéressement financier de trois soeurs, propriétaires d'une belle demeure située route de Paris, permit la réalisation d'une intéressante transaction. Mais les locaux réclamaient d'importants travaux d'aménagement. Le bâtiment principal devait être relié aux deux autres petits logis pour que l'ensemble prenne les apparences d'un véritable couvent.

Dès que les locaux furent rendus fonctionnels, les seize Carmélites quittèrent la rue d'Iéna. Le 1er mai 1833, Monseigneur Carron, évêque du Mans, accompagné de plusieurs prêtres, vint célébrer une messe et bénir la « maison » ainsi que la cloche offerte par le dévoué et généreux abbé Lottin (56). Les nouvelles conditions dans lesquelles étaient appelées à évoluer les Carmélites devaient leur permettre d'envisager plus sereinement l'avenir. Elles pouvaient désormais se consacrer aux prières « pour les péchés de tous », prières qu'elles allaient s'efforcer de partager avec les autres communautés religieuses du diocèse.

54 - *Op. Cit.*

55 - A.C.R. Chroniques T. 2

56 - A.C.R. Chroniques T. 4

- Le Carmel du Mans et le monde extérieur

Si Monseigneur Pidoll, évêque du Mans de 1801 à 1819, se préoccupa essentiellement, au lendemain de la signature du Concordat, de réorganiser le clergé et de veiller à sa formation, Monseigneur Bouvier, devenu évêque du Mans en 1834 après avoir longtemps dirigé une institution, le Grand Séminaire Saint-Vincent du Mans, fondé par son illustre prédécesseur, se chargea de donner aux congrégations du diocèse un statut stable. Celles-ci, à l'image de la fondation du Carmel du Mans en 1830, étaient devenues fort nombreuses : les Soeurs de la Providence, installées à Ruillé-sur-Loir (Sarthe), les Soeurs de la Charité d'Evron (Mayenne), les Soeurs de la Miséricorde à Laval (Mayenne), les Dames du Sacré-Coeur au Mans (Sarthe), la Maison des Jésuites à Laval (Mayenne), celle de la Congrégation de Sainte-Croix au Mans (Sarthe). Mais la plus prestigieuse de toutes, celle dont le rayonnement fut sans conteste le plus important, demeure l'abbaye de Solesmes relevée de ses ruines par Dom Guéranger. Avec lui, comme avec les autres personnages importants du diocèse, les Carmélites du Mans tentèrent de rentrer en contact.

Prosper Guéranger était né le 4 avril 1805 à Sablé-sur-Sarthe, commune toute proche de Solesmes. Pour l'enfant qu'il fut, les ruines du monastère et de son église constituèrent un terrain de jeu à l'exceptionnel pouvoir de fascination. Comme tous les autres membres de sa génération attirés par la prêtrise, Prosper Guéranger fréquenta avec assiduité et brio le Grand Séminaire Saint-Vincent, au Mans. Ordonné prêtre en 1827, il poursuivit durant quelques années ses travaux à Paris avant de revenir au Mans. Alerté de l'imminente démolition de Solesmes, il décida en 1831 de s'en porter acquéreur dans le but avoué de rétablir la vie bénédictine. Fort du soutien de quelques amis et des encouragements de son évêque, Monseigneur Carron, Dom Guéranger s'installa à Solesmes avec trois compagnons, le 11 juillet 1833 (57).

Enthousiasmées par ce projet, les Carmélites se mirent aussitôt en rapport avec son initiateur. Le 6 août 1833, Mère Aimée de Jésus, la mère fondatrice du Carmel du Mans, adressa un premier courrier à Dom

Guéranger, demeuré depuis son passage au Grand Séminaire Saint-Vincent du Mans, l'ami personnel de l'abbé Lottin. Cette lettre en appelait de nouvelles et ce furent ainsi soixante-huit envois qui quittèrent le Carmel du Mans à destination de l'abbaye de Solesmes jusqu'en 1874 (58). Au gré de cette correspondance riche et aujourd'hui encore précieusement conservée dans les archives de la prestigieuse abbaye (59), les deux communautés renforcèrent leurs liens. « L'union de Prière » évoquée par la Mère Aimée de Jésus devint rapidement une réalité (60). Les Carmélites ne purent que s'en réjouir. Solesmes était appelée à connaître un brillant avenir tandis que Dom Guéranger bénéficiait déjà de l'estime et de la confiance du Pape Pie IX qui lui confia d'ailleurs, en 1851, un travail secret en vue de la définition du Dogme de l'Immaculée Conception de la Vierge.

Des rapports similaires s'établirent entre le Carmel du Mans et une autre Congrégation masculine, celle de Sainte-Croix. L'abbé Gautier fut l'artisan de ce rapprochement. Véritable instigateur de la création d'un Carmel dans le diocèse du Mans, il fut aussi l'un des premiers ecclésiastiques à intégrer la jeune communauté tripartite de Sainte-Croix, fondée par Basile-Antoine Moreau. A la faveur de ce lien privilégié, les Carmélites eurent l'honneur de recevoir la visite de leur prestigieux voisin (61) :

« Je ne serais que le centième écho, si je vous disais comme le Révérend Père Moreau est admirable. Nous avons été embaumées [sic] en l'entendant à l'occasion de l'érection de notre chemin de croix qu'il entra placer dans notre chapitre ; il fut ensuite si

58 - Cf. graphiques p. 46 - 47.

59 - En 1990, l'Abbaye Saint-Pierre de Solesmes a fait don des copies des lettres du Carmel du Mans aux religieuses du Carmel de Rouillon.

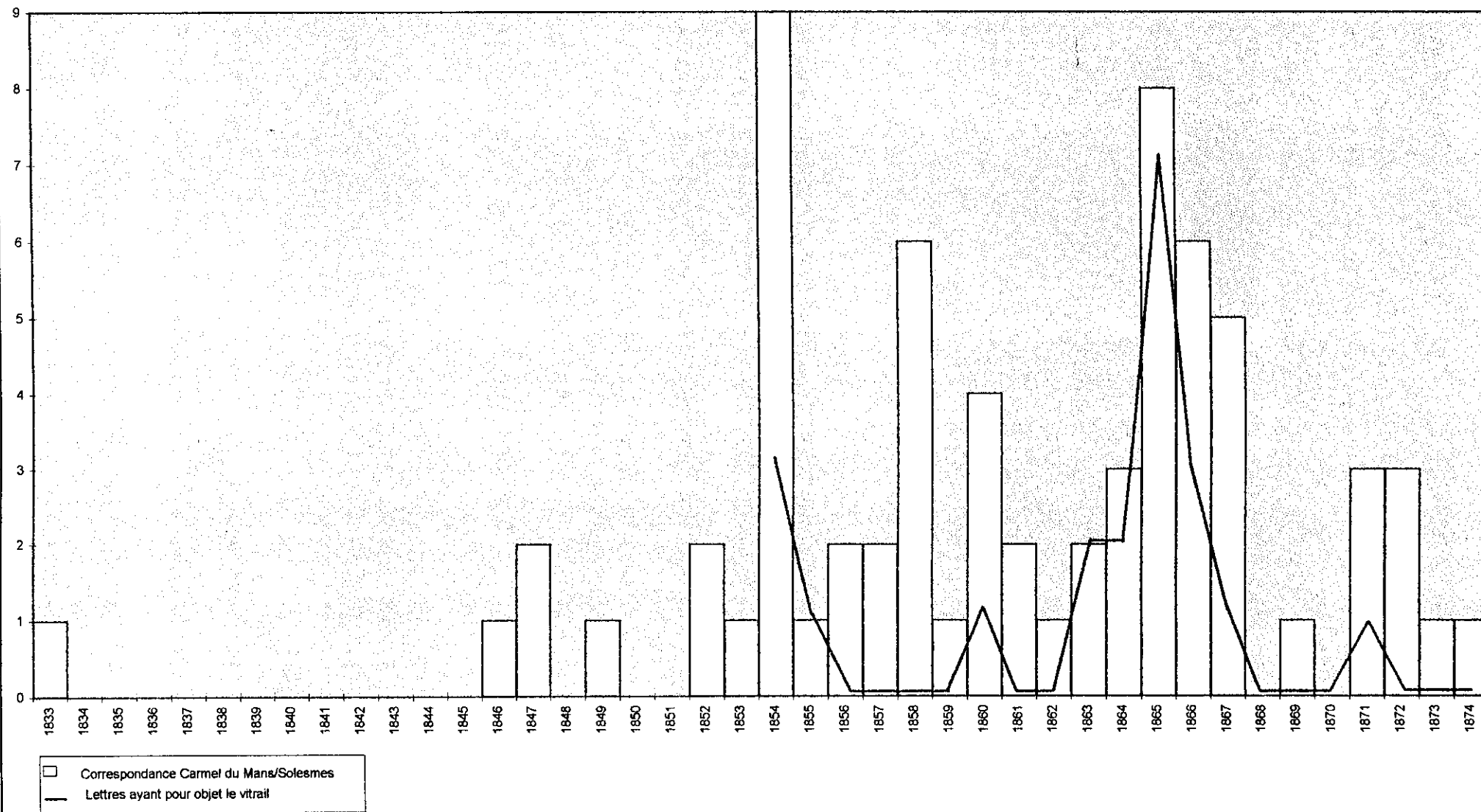
60 - A.C.R. Correspondance avec Solesmes. Lettre de Mère Aimée de Jésus à Dom Guéranger. Le Mans, le 6 août 1833 [copie].

61 - La Congrégation de Sainte-Croix était installée rue Notre-Dame, au Mans, et le Carmel rue de la Mariette (Cf. plan de la ville du Mans en annexe p. 566).

Les deux communautés échangèrent cependant quelques lettres dont des transcriptions dactylographiques sont aujourd'hui conservées dans les Archives Générales de la Congrégation de Sainte-Croix à Rome.

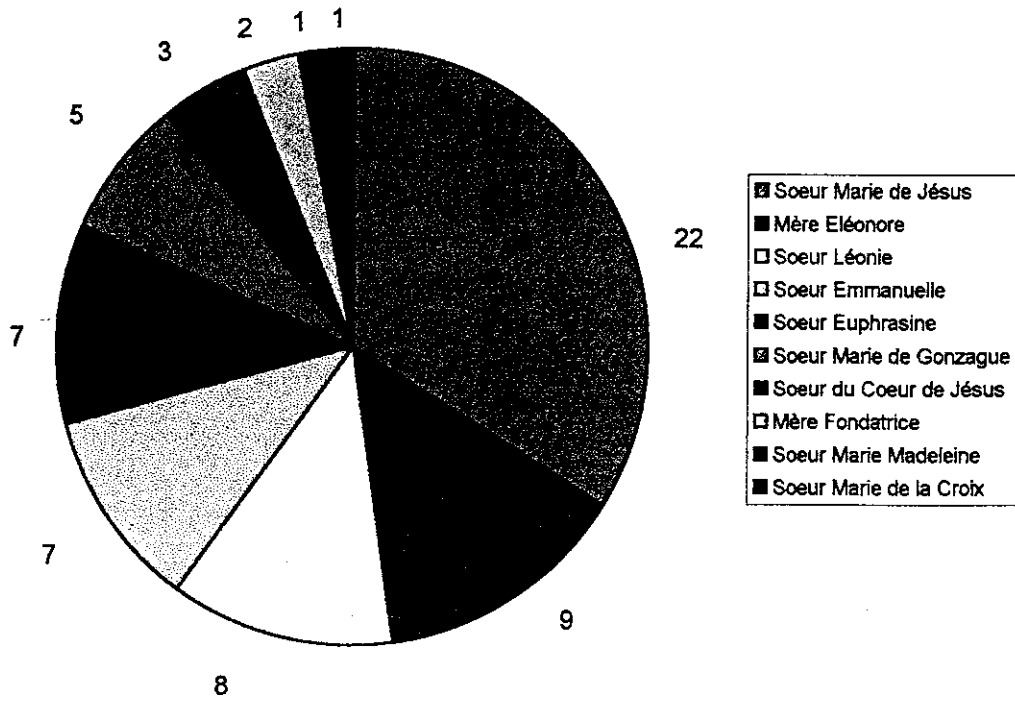
CORRESPONDANCE CARMEL DU MANS/SOLESMES (1833-1874)

(Source : A.C.R. Lettres des Carmélites du Mans à Dom Gueranger [copies])



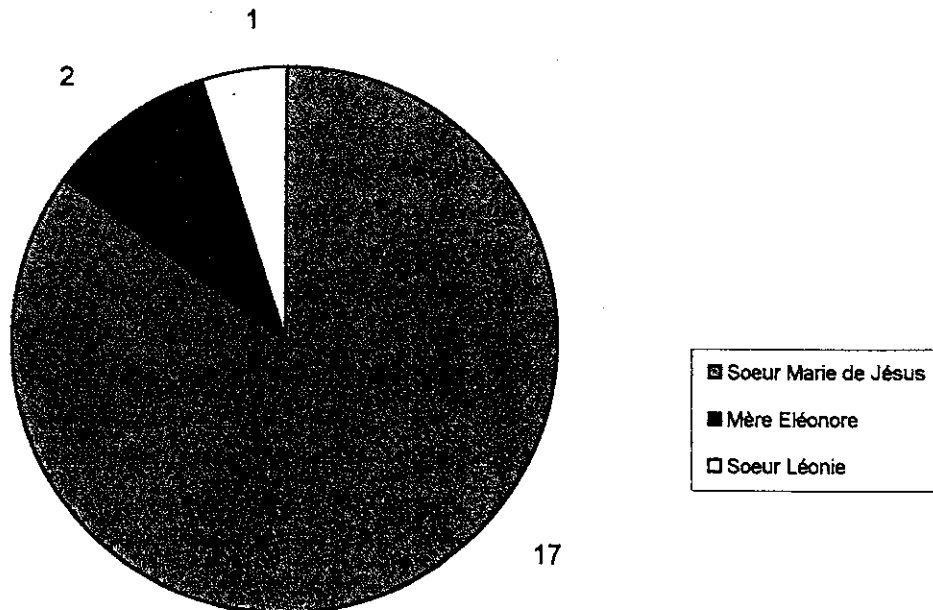
AUTEURS DES LETTRES DU CARMEL DU MANS A DOM GUERANGER (1800-1874)

(Sources : A.C.R. Lettre du Carmel du Mans à Dom Guéranger [copie])



AUTEURS DES LETTRES DU CARMEL DU MANS A DOM GUERANGER (1854-1879) AYANT POUR OBJET L'OFFICE DE VITRAUX PEINTS

(Sources : A.C.R. Lettres du Carmel du Mans à Dom Guéranger [copies])



aimable avec notre Révérende Mère et toute la Communauté que chacune en fut ravie » (62).

Lorsqu'en 1847, l'abbé Gautier intègra l'équipe enseignante du Grand Séminaire Saint-Vincent du Mans, et ne put, de ce fait, manifester la même assiduité auprès de ses Carmélites, celles-ci s'adressèrent spontanément au Révérend Père Moreau pour lui trouver un successeur :

« Dans cette nouvelle situation des choses, je viens aujourd'hui vous demander, Monsieur le Supérieur, si vous voudrez bien nous faire toujours ressentir les effets de cette bonté en permettant que ces messieurs de Sainte-Croix continuassent à nous dire la messe chaque jour et à nous donner les saluts du Saint Sacrement dans tous les temps où M. Gautier ne se trouvera point au Mans » (63).

Après avoir consulté l'Evêque, le Révérend Père Moreau rendit aux Carmélites une réponse positive :

« Puisque Monseigneur ne trouve pas mauvais que Sainte-Croix vous continue ses petits services, je suis heureux de pouvoir vous en associer la continuation dans les absences de M. Gautier, à la seule condition que nous serons avertis régulièrement de son départ, et que l'heure qui nous aura été assignée pour la messe et les saluts ne sera donnée à aucun étranger pour ne pas exposer nos prêtres à aucun dérangement » (64).

Reconnaissantes, les Carmélites offrirent au Supérieur de la Congrégation de Sainte-Croix, un gage tangible de l'estime qu'elles lui vouaient déjà. Elles réalisèrent à son intention un portrait du « Divin

62 - A.C.S.C. Lettre de soeur Eléonore de saint Pierre au Père Sorin. Le Mans, le 27 mai 1843 [copie].

63 - A.C.S.C. Lettre de soeur Emmanuel, Prieure, au Révérend Père Moreau. Le Mans, le 19 novembre 1847 [copie].

64 - A.C.S.C. Lettre du Révérend Père Moreau à la Prieure du Carmel du Mans. Le Mans, le 21 novembre 1847 [copie].

Maître » d'après la vision de sainte Thérèse (65). Cette oeuvre qui se voulait modeste, laisse cependant à supposer que les Carmélites disposaient de ressources artistiques, d'un « faible pinceau » pour reprendre leur expression.

Puisque la confiance était mutuelle, le Carmel du Mans et la Congrégation de Sainte-Croix, se dirigèrent naturellement, selon leurs affirmations, vers une « entente spirituelle » (66). Aucun des documents que nous avons pu retrouver ne nous livre d'informations sur cette entente dont nous ignorons, par conséquent, la teneur.

L'intégration des Carmélites au sein de la communauté catholique du diocèse du Mans ne se limita pas à quelques échanges privilégiés avec des Congrégations masculines.

A leur arrivée au Mans en 1830, les Dames du Sacré-Coeur leur avaient témoigné la plus vive sympathie. Elles-mêmes avaient été introduites dans le diocèse en 1822 par Monseigneur de la Myre-Mory avec pour mission de s'occuper de l'éducation des filles de la bourgeoisie et de la noblesse. Elles se réjouissaient de voir les Carmélites venir renforcer le nombre, déjà important, de communautés religieuses que comptait le diocèse du Mans. Les Carmélites n'oublièrent jamais la chaleur de cet accueil qui donna naissance d'ailleurs, entre les deux communautés, à une amitié sans faille (67).

Avec les Soeurs de la Providence, installées à Ruillé-sur-Loir dans le sud du département de la Sarthe, les liens étaient plus naturels encore. En effet, l'abbé Lottin, le bienveillant conseiller des Carmélites, entendait jouer le même rôle auprès des deux communautés. Ainsi écrivit-il à la Mère Supérieure des Soeurs de la Providence, Mère Marie Lecor, cent vingt huit lettres, du 16 juillet 1839 au 7 février 1866 (68). Il ne manquait

65 - A.C.S.C. Lettre de la Mère Prieure au Révérend Père Moreau. Le Mans, le 20 octobre 1850 [copie].

66 - A.C.S.C. Lettre de la Sous-Prieure au Révérend Père Moreau. Le Mans, le 14 décembre 1865 [copie].

67 - A.C.R. *Chroniques*. T.7

68 - Les copies des 128 lettres que le chanoine Lottin adressa à la Mère Supérieure des Soeurs de la Providence à Ruillé-sur-Loir sont aujourd'hui conservées dans les archives de la Congrégation au Mans. Nous tenons à cette occasion à adresser nos remerciements à Soeur Félicité, Secrétaire Générale de la Congrégation des Soeurs de la Providence qui a aimablement contribué à nous faciliter les recherches.

pas lorsque l'occasion se présentait de leur donner des nouvelles des Carmélites :

« Venons à nos Carmélites qui, elles, ne méconnaissent pas notre Saint Grégoire VII. Elles travaillent de tout coeur [...] pour que les vitraux soient parfaitement bien » (69).

Définitivement installé sur le domaine de Clairsigny, Route de Paris, dans des locaux encore partiellement inadaptés, mais plus en rapport avec son importance nouvelle, le Carmel du Mans pouvaient enfin remplir sa mission. Les abbés Lottin et Gautier, fidèles partisans de la jeune communauté, s'efforcèrent d'établir des connexions de tous ordres avec les autres établissements religieux sarthois, des plus prestigieux comme l'abbaye bénédictine de Solesmes, au plus modeste comme celui des Soeurs de la Providence à Ruillé-sur-Loir.

2 - De la théorie à la pratique

Au début du XIX^{ème} siècle, le vaste mouvement du renouveau de la foi catholique drâna une multitude d'initiatives qui tendaient toutes à rétablir la grandeur de l'Eglise. A ce titre, la construction de nouvelles églises apparut, souvent, comme étant une nécessité impérieuse, soit en raison de l'état de vétusté du précédent édifice, soit pour répondre au formidable essor démographique que connut la France durant la première moitié du XIX^{ème} siècle. Au Mans, l'architecte diocésain et départemental Pierre Félix Delarue se vit confier, en 1835, l'établissement de nouveaux plans pour l'église Saint-Martin de Pontlieue, petite commune adjacente à la ville du Mans. La lenteur des travaux, justifiée par des problèmes de financement, fit de cette église aux références architecturales classiques, un édifice passé de mode dès sa consécration officielle, survenue en septembre 1845. En effet, le diocèse du Mans s'était déjà doté, à cette date, de plusieurs lieux de culte d'inspiration néo-gothique qui offraient, avec leurs décors complets et leurs premiers vitraux notamment, un

69 - A.C.S.P. Lettre du chanoine Lottin à la Mère Marie Lecor. Le Mans, le 8 janvier 1858 [copie].

contraste saisissant avec les précédentes reconstructions qualifiées désormais de « granges à blé » (70).

- Construire des églises

L'enthousiasme intellectuel qui caractérisa l'engagement des premiers archéologues sarthois aux côtés d'Arcisse de Caumont, le fondateur de la *Société Française pour la Conservation des Monuments Historiques*, se doubla rapidement d'un véritable esprit d'initiative. Ainsi, en 1848, la subdivision mancelle toujours en quête d'une reconnaissance scientifique, pouvait déjà se prévaloir d'un véritable succès populaire. Elle avait doublé le nombre de ses adhérents en moins de dix ans. Figuraient désormais, aux côtés de leurs aînés, nombre de jeunes ecclésiastiques et d'ambitieux archéologues, tel Eugène Hucher, auxquels se mêlèrent notamment les peintres sur verre (71).

Une première synthèse des travaux de recherche entreprise par les membres de la subdivision mancelle de la *Société Française pour la Conservation des Monuments Historique* fut publiée en 1848, sous la forme d'un important volume (72). Les sujets abordés étaient nombreux : plans de restauration d'églises, étude des anciennes maisons du Mans et un important rapport sur « les travaux d'architecture religieuse exécutés depuis 10 ans dans les départements de la Sarthe et de la Mayenne » daté du 4 juin 1846. Son auteur, l'abbé Tournesac, toujours dynamique et entreprenant, commença par définir un mode de classement des édifices religieux du diocèse du Mans selon un intérêt artistique global ou partiel, puis tenta de caractériser, en quelques traits généraux, leur état de conservation :

« Généralement les églises sont propres à l'intérieur et négligées au dehors. Les couvertures ont besoin d'être renouvelées ; les tirans ou entrants corrompus auprès des sablières par l'infiltration des

70 - Triger (Robert) *Esquisse du mouvement scientifique, historique et artistique dans la Sarthe au XIX^{ème} siècle*. Monnoyer, Le Mans, 1894. p. 22.

71 - Edouard Bourdon, Antoine Lusson et Fialeix étaient membres, en 1848, de la subdivision mancelle de la *Société Française pour la Conservation des Monuments*.

72 - *Les Archives historiques de la Sarth*. Monnoyer, Le Mans, 1848.

eaux, ne retiennent plus la charpente qui s'écarte et chasse les murailles à l'extérieur. Les contreforts, seul soutien des voûtes, sont détruits par les pluies, qui des toitures, coulent sur le rempart des lainiers. Le pied des murs est dégradé par l'abaissement du sol extérieur à l'occasion d'un nivellement de place ou d'une suppression de cimetière, de là les lézardes aux cintres des fenêtres, aux voûtes et aux tours.

J'ajoute que quelques monuments sont obstrués par des propriétés dont les servitudes en compromettent la conservation, et d'autres sont menacés des conséquences de projets d'alignement au bénéfice d'intérêts particuliers.

Voici en résumé l'état dans lequel nous trouvons le plus communément les églises du diocèse, la plupart des travaux à entreprendre seraient en eux-mêmes peu dispendieux, et néanmoins en retarder l'exécution ce serait compromettre non seulement l'existence de l'édifice, mais encore la vie des habitants, comme il serait facile de le démontrer pour plusieurs localités (73).

Pour étayer ses affirmations, l'abbé Tournesac livra en annexe à son rapport, un volumineux tableau récapitulatif des travaux effectués durant les dix dernières années. Quatre-vingt dix édifices religieux sont ainsi répertoriés et classés :

- par entité administrative (arrondissement par arrondissement) pour les deux départements que comprenait alors le diocèse du Mans,
- selon le mode de financement des interventions (« monuments historiques réparés avec des subventions de la *Société Française*, ou de M. le Préfet sur les fonds de l'Etat, ou du Conseil Général, travaux exécutés en dehors de la subvention de la *Société Française* ou de M. le Préfet sur les fonds du Conseil Général »).

Le bilan chiffré témoigne de l'ampleur du mouvement amorcé (74). Son étude met en évidence un très net déséquilibre dans la répartition

73 - *Id. Ibid.*

74 - Cf. tableaux analytiques et graphiques p. 53 - 54.

**CONSTRUCTIONS D'EGLISES ET TRAVAUX
EXECUTES DANS LE DIOCESE DU MANS
(départements de la Sarthe et de la Mayenne)
A LA DATE DU 4 JUIN 1846**
(Source : *Les Archives historiques de la Sarthe*. Monnoyer, Le Mans, 1848)

	SARTHE	MAYENNE
Eglises neuves	8	3

	INTERVENTIONS DANS LA SARTHE	INTERVENTIONS DANS LA MAYENNE
Agrandissements	15	3
Tours nouvelles	4	5
Réparations générales	44	9

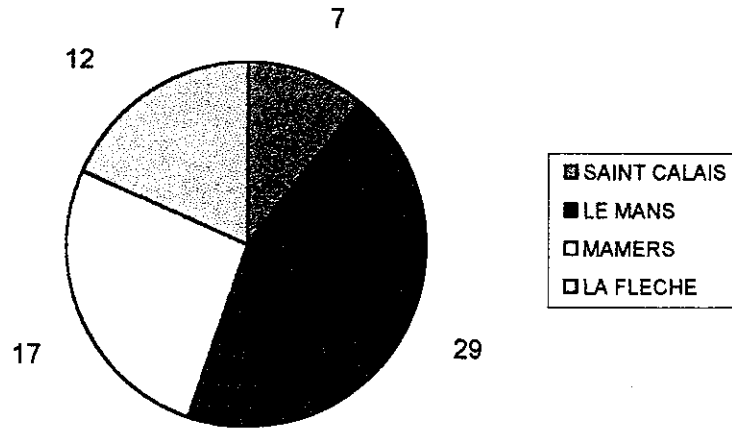
**TRAVAUX PROJETES DANS LE DIOCESE DU MANS
(départements de la Sarthe et de la Mayenne)
A LA DATE DU 4 JUIN 1846**
(Source : *Les Archives historiques de la Sarthe*. Monnoyer, Le Mans, 1848)

	SARTHE	MAYENNE
Eglises neuves		4

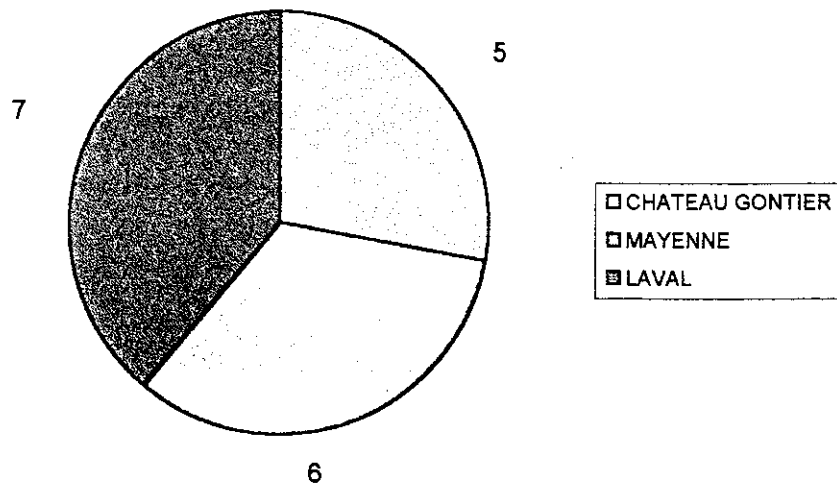
	SARTHE	MAYENNE
Agrandissements	9	10

**REPARTITION PAR DEPARTEMENT ET PAR ARRONDISSEMENT DES
INTERVENTIONS (AGRANDISSEMENTS, TOURS NOUVELLES, REPARATIONS
GENERALES) EXECUTEES DANS LE DIOCESE DU MANS
A LA DATE DU 4 JUIN 1846**

(Source : Archives historiques de la Sarthe. Monnoyer, Le Mans, 1848)



Département de la Sarthe



Département de la Mayenne

géographique de ces travaux : le département de la Sarthe bénéficia de quinze réparations générales contre neuf seulement pour le département de la Mayenne. Toutes les autres interventions confirment cette inégalité. De même, au sein du seul département de la Sarthe, la priorité fut accordée à l'arrondissement du Mans, au détriment de ceux de Saint-Calais, de Mamers et de la Flèche. Ces « inégalités » n'avaient pas échappé à la vigilante attention de l'abbé Tournesac qui, au fait des projets à venir, annonça un rééquilibrage des efforts financiers. En s'inscrivant ainsi dans la durée, le mouvement semblait définitivement enclenché.

Parmi les interventions réalisées durant cette période charnière, figure une vaste campagne de construction d'églises justifiée, selon les cas, par l'état de vétusté du précédent édifice ou par l'insuffisance de sa capacité d'accueil. Elle favorisa la mise en place progressive de nouvelles références architecturales édictées par un profond mouvement de redécouverte du moyen-âge, lui-même soutendu, en partie, par quelques oeuvres romanesques :

« Sur la face de cette vieille reine de nos cathédrales à côté d'une ride on trouve toujours une cicatrice. *Tempus edax, homo edacior*. Ce que je traduirais volontiers ainsi : le temps est aveugle, l'homme est stupide.

Si nous avons le loisir d'examiner une à une avec le lecteur les divers traces de destruction imprimées à l'antique église, la part du temps serait la moindre, la pire celle des hommes, surtout des hommes de l'art.

Et qui a mis de froides vitres blanches à la place de ces vitraux, « hauts en couleurs » qui faisaient hésiter l'oeil émerveillé de nos pères entre la rose du grand portail et les ogives de l'abside ? » (75).

Les huit églises neuves du département de la Sarthe, à savoir celles des communes de Mulsanne, Guécélard, Ecommoy, Saint-Gervais-En-Belin, Moulins-Le-Carbonnel, Louaille, Ballon et de la Congrégation de Sainte-Croix au Mans, ainsi que celles des communes de la Haie-de-

75 - Hugo (Victor) *Notre-Dame de Paris*. 1831.

Clermont, la Magdeleine-du-Port-Brillet et de Meslay-du-Maine dans le département de la Mayenne mentionnées par l'abbé Tournesac dans ses statistiques, illustrent, au plan local, la mutation architecturale opérée au plan national (76). Ainsi les premières églises sarthoises du XIX^{ème} siècle, ces « granges à blé » parmi lesquelles figure l'église de Ballon, étaient encore empreintes de réminiscences classiques. L'édification de l'église de la commune de Saint-Gervais-En-Belin marque, à ce niveau, une rupture. L'architecte en charge du projet, l'abbé Tournesac, puisa son inspiration aux sources de l'art du XII^{ème} siècle. Si l'église de Louaille fut bâtie selon les critères esthétiques et les préceptes architecturaux en vigueur au XVI^{ème} siècle, celle d'Ecommoy et celle de la Congrégation de Sainte-Croix au Mans offrent d'apparentes similitudes avec les édifices datant du XIII^{ème} siècle. L'oeuvre de l'architecte Delarue à Ecommoy, consacrée officiellement en 1843, fut longtemps considérée comme étant le premier édifice néo-gothique construit au XIX^{ème} siècle dans le diocèse du Mans :

« Les habitants d'Ecommoy (Sarthe) viennent de faire reconstruire leur église paroissiale. Tous, à la voix de leur zélé pasteur (M. l'abbé Fouquet), se sont empressés de concourir à cette reconstruction, chacun selon ses moyens. De son côté, M. Delarue, architecte du département de la Sarthe, a eu la sage pensée de revenir au style ogival, dont il est si regrettable que la France se soit éloignée si longtemps. Ce retour fait plaisir aux nombreux amis de notre vieille architecture nationale » (77).

En réalité, l'abbé Tournesac qui adopta les mêmes orientations pour l'église de la Congrégation de Sainte-Croix du Mans avait ouvert la voie, quelques temps auparavant :

« Après 1840, l'abbé Tournesac bâtit au Mans, à titre d'essai, la petite chapelle « gothique » de la rue Saint-Vincent » (78).

76 - Cf. tableaux analytiques p. 57 - 58.

77 - Lottin (Jean-François) *Verrières peintes de la nouvelle église d'Ecommoy*. Monnoyer, Le Mans, 1843.

78 - Triger (Robert) *Esquisse du mouvement scientifique, historique et artistique de la Sarthe au XVI^{ème} siècle*. Monnoyer, Le Mans, 1894.

**REPARTITION PAR DEPARTEMENT ET PAR
ARRONDISSEMENT DES CONSTRUCTIONS D'EGLISES
DANS LE DIOCESE DU MANS A LA DATE DU 4 JUIN 1846**

(Source : Les Archives historiques de la Sarthe. Monnoyer, Le Mans, 1848)

	CONSTRUCTIONS D'EGLISES
SARTHE	
Arrondissement du Mans	6
Arrondissement de Mamers	1
Arrondissement de Saint-Calais	1
Arrondissement de La Flèche	0
MAYENNE	
Arrondissement de Laval	2
Arrondissement de Mayenne	1
Arrondissement de Chateau-Gontier	0

EGLISES NEUVES CONSTRUITES DANS LE DIOCESE DU MANS
(Départements de la Sarthe et de la Mayenne)
A LA DATE DU 4 JUIN 1846

COMMUNE	ARCHITECTE	STYLE DE REFERENCE
Sainte-Croix (Eglise de la Congrégation)	Tournesac	XIII
Mulsanne		XII
Guécélard		XII
Ecommoy	Delarue	XIII
Saint-Gervais	Tournesac	XII
Moulins-le-Carbonnel		XII
Ballon	Héteau	« Grange à blé » ⁽¹⁾
Louailles		XVI
La Haie de Clermont	Tournesac	XIII
La Magdeleine-du-Port- Brillet		XIII
Meslay		XIII

(1) « Grange à blé » est une expression utilisée par les archéologues de la fin du XIX^{ème} siècle pour désigner les premières églises construites au siècle dernier, sans références architecturales particulières.

Une farouche rivalité opposa à l'époque l'architecte Delarue et l'abbé Tournesac, chacun multipliant les chantiers afin de se faire le chantre, dans le département de la Sarthe, de ce style néo-gothique qui commençait à s'imposer sur l'ensemble du territoire français. En 1844, l'architecte parisien Jean-Baptiste Lassus opta lui aussi pour le style néo-gothique lors du chantier de reconstruction de l'église Saint-Nicolas à Nantes (79). Pour le catholicisme à nouveau populaire et pour ses partisans à nouveau entreprenants, le XIII^{ème} siècle s'imposait comme étant la référence, le siècle du rayonnement de l'architecture religieuse. De plus, le style gothique dépouillé du XIII^{ème} siècle permettait la réalisation de voûtes élevées à l'aide de budgets qui, eux, ne l'étaient pas !

Loin de limiter leur action à la seule dimension architecturale du lieu de culte, les archéologues sarthois ambitionnaient aussi de participer à la mise en place d'un « nouvel Art Chrétien » (80). De cette remise au goût du jour du décor des églises sarthoises, l'abbé Tournesac se fit aussi le scrupuleux comptable. Trente-quatre édifices sarthois et mayennais bénéficièrent de cet effort d'embellissement. Autels, stalles, tabernacles, vitraux alors mis en place furent jugés dans leur ensemble :

« ...non pas sans défaut, mais bien dignes d'encouragements » (81).

D'après les indications fournies par l'abbé Tournesac, le vitrail apparaît comme étant à nouveau l'élément privilégié du décor des églises (82). Sa présence est ainsi attestée dans vingt-trois édifices parmi lesquels figurent neuf des douze églises récemment édifiées. A l'époque où les Sarthois eurent besoin de leurs premiers vitraux, seuls quelques ateliers étaient en mesure en France de répondre à cette attente. Il s'agissait notamment de la Manufacture Royale de Sèvres, de la Manufacture de Choisy-le-Roi, de la Manufacture de vitraux peints de Thibaud et

79 - Leniaud (Jean-Michel) *Jean-Baptiste Lassus (1807-1857) ou le temps retrouvé des cathédrales*. DROZ, Genève, 1980. p. 25.

80 - *Op. Cit.*

81 - *Op. Cit.*

82 - Cf. tableaux analytiques p. 60.

DECORS EXECUTES POUR DES EGLISES DU DIOCESE DU MANS
(départements de la Sarthe et de la Mayenne)
A LA DATE DU 4 JUIN 1846
 (Source : *Les Archives historiques de la Sarthe*. Monnoyer, Le Mans, 1848)

	NOMBRE MENTIONNE
Verrières	95
Stalles	39
Autels	22
Tabernacles	10

REPARTITION PAR DEPARTEMENT ET PAR
ARRONDISSEMENT DES EDIFICES CONCERNES
PAR LES DECORS EXECUTES DANS LE DIOCESE DU MANS
(départements de la Sarthe et de la Mayenne)
A LA DATE DU 4 JUIN 1846
 (Source : *Les Archives historiques de la Sarthe*. Monnoyer, Le Mans, 1848)

	DECOR COMPLET (avec vitraux)	DECOR SANS VITRAUX
SARTHE		
Arrondissement du Mans	7	4
Arrondissement de Mamers	3	2
Arrondissement de Saint-Calais	1	-
Arrondissement de La Flèche	4	2
MAYENNE		
Arrondissement de Laval	3	1
Arrondissement de Mayenne	1	1
Arrondissement de Château-Gontier	4	1

Thévenot à Clermont-Ferrand (83). Dans le diocèse du Mans, personne ne pouvait prétendre encore réaliser les quatre-vingt-quinze vitraux mentionnés par l'abbé Tournesac. La situation allait cependant évoluer très rapidement, avec la venue de Fialeix et l'installation du jeune Antoine Lusson.

- Confectionner des vitraux

La rivalité qui avait opposée Delarue à l'abbé Tournesac à chaque nouvelle construction d'église, les deux hommes la transposèrent dans le domaine des arts décoratifs. Ils furent ainsi les principaux artisans de la création et du développement des deux premières fabriques mancelles de vitraux peints.

Le premier des deux praticiens qui régnèrent en maître pendant une décennie sur le vitrail manceau, était étranger à la région. François Fialeix était né à Sèvres le 9 février 1818 (84). Il débuta sa carrière en tant que peintre de bordure dans l'atelier de peinture sur verre de la Manufacture Royale de Sèvres, un établissement prestigieux qui s'efforçait de faire renaître la pratique du vitrail, en empruntant la voie exclusive de la peinture sur verre (85). La venue au Mans de ce modeste employé fut motivée par un ambitieux projet muri par l'architecte diocésain Pierre Félix Delarue. Ce dernier, après avoir fait exécuter quelques travaux par la Manufacture de Choisy-Le-Roy, autre établissement précurseur dans le domaine du renouveau du vitrail, souhaitait procéder lui-même à la restauration de la verrière de saint Julien à la cathédrale du Mans. Disposant sur place d'une main-d'oeuvre dont les compétences se limitaient à la coupe des verres et à leur mise en plomb, Delarue fut contraint de solliciter Brongniart, directeur de la Manufacture Royale de Sèvres, pour disposer du concours d'un véritable peintre sur verre.

83 - Bouchon (Chantal) Brisac (Catherine) « Le vitrail » dans Bouchon (Chantal) Brisac (Catherine) Chaline (Nadine-Josette) Leniaud (Jean-Michel) *Ces églises du XIX^{ème} siècle*. Ed. Encrage/Le Courrier Picard, Amiens, 1993. p. 215.

84 - Postrzech (Sandrine) « Le vitrail en Sarthe au XIX^{ème} siècle : l'Atelier François Fialeix » dans *Revue de la S.H.A.M.* 1994. p. 75 - 80.

85 - Blondel (Nicole) Bracco (Patrick) « Un art retrouvé, le vitrail à Sèvres au XIX^{ème} siècle » dans *l'Estampille* n° 118, 1980. p. 10 - 19.

L'opération projetée était jugée d'autant plus importante que certains érudits locaux n'avaient pas hésité à qualifier les panneaux à restaurer de plus anciens témoignages français de la pratique de cet art. Ferdinand de Lasteyrie dans son ouvrage *Histoire de la peinture sur verre d'après ses monuments en France* publié avant exécution de la restauration, se fit le rapporteur prudent de cette présomptueuse affirmation :

« Toutefois, je dois rapporter ici qu'une des fenêtres du chœur étant tombée en 1822, on la remplaça avec les débris incomplets d'une verrière qui restait dans la nef ; cette verrière représente la légende de Saint-Julien, patron du lieu. Quelques personnes ont pensé que sa fondation pouvait être antérieure aux incendies du XII^{ème} siècle puisque cette partie de la nef où elle se trouvait avait été épargnée par le feu, et, dans ce cas, il ne resterait guère en France de plus ancien monument de la peinture sur verre. Mais avec cette opinion, que le style du dessin est loin de démentir, et le témoignage d'autres auteurs qui semblent impliquer la ruine totale de la vitrerie primitive, il reste un doute si complet, que je n'ai cru pouvoir me permettre de trancher la question. Je me borne donc à dire que cette vitre est la plus ancienne de l'église du Mans (86).

Conscient des enjeux liés à la réussite de cette opération et parmi lesquels figurait l'installation définitive au Mans d'un peintre sur verre, Delarue s'entoura d'une équipe pluridisciplinaire (87). A Fialeix, venu dans ce seul but de Sèvres, incombait la charge de peindre sur verre les pièces de complément des panneaux anciens ainsi que l'ensemble des onze panneaux de création destinés au rétablissement complet de l'oeuvre. L'abbé Lottin, conseiller zélé des Carmélites mancelles, et archéologue féru d'iconographie médiévale depuis son étude des vitraux de la cathédrale, sélectionna les scènes à représenter. Drouet, simple vitrier manceau se chargea de la coupe et du sertissage, tandis que

86 - de Lasteyrie (Ferdinand) *Histoire de la peinture sur verre d'après ses monuments en France*. Paris, 1839.

87 - « Procès-verbal de la séance générale tenue au Mans le 29 juin 1840 » dans *Bulletin Monumental*. 1840.

Richelet, en rédigeant et en éditant une notice relatant les faits, assurait la promotion de ce travail (88).

Les archéologues sarthois et l'abbé Tournesac, notamment, accordèrent, de bonne grâce, un satisfecit à cette étonnante équipe :

« Le premier travail sorti de l'atelier du Mans, est la grande verrière du bas de la nef de Saint-Julien. Une fenêtre qui se compose maintenant de 21 sujets relatifs au patron de notre Cathédrale, mais ne contenait que dix panneaux incomplets. M. Fialeix a dû composer les onze autres et refaire les pièces qui manquaient aux premiers. La fenêtre était du XII^{ème} siècle. Il fallut que l'artiste imitât sur des verres neufs le dépolissage et la vétusté des verres subsistants ; et il a si bien réussi dans cette imitation, que les parties nouvelles sont presque impossibles à distinguer des anciennes. Cette restauration est la première de ce genre qui ait été tentée depuis la renaissance de la peinture sur verre. Jusque là, on s'était borné à remplacer les parties absentes par de simples verres de couleurs, qui ne remplissaient pas le but désiré, et qui détruisaient en grande partie la verrière » (89).

Quelques années plus tard, Eugène Hucher qui était à l'époque des faits un jeune archéologue admiratif de l'audace de ses aînés dans un domaine qui déjà retenait son attention, reconnut volontiers que seuls l'inexpérience et le manque d'érudition avaient pu autoriser une telle euphorie :

« Avant de quitter la cathédrale le Congrès regrette que les anciens panneaux de la verrière de saint Julien au-dessus de la porte d'entrée soient noyés dans une ornementation d'une crudité désespérante. Disons que cette verrière fut restaurée en 1841 et à une époque

88 - Richelet *Restauration d'une verrière de la cathédrale du Mans offrant la légende de saint Julien*. Richelet, Le Mans, 1841.

89 - *Op. Cit.*

où les peintres verriers n'avaient ni l'expérience, ni les matières premières nécessaires pour faire de beaux vitraux » (90).

Fort de ce qui apparaissait à l'époque comme étant une franche et brillante réussite, l'équipe qui entourait l'architecte Delarue et à laquelle s'intégra l'abbé Tournesac, se remit à l'ouvrage. La baie 208 du chœur de la cathédrale du Mans réclamait une nouvelle verrière (91). En 1858, un violent orage de grêle rendit à nouveau cette baie orpheline de toute vitrerie. L'oeuvre destructrice de grêlons gros comme « des oeufs » suscita quelques interrogations sur l'efficacité et la qualité des travaux réalisés entre 1840 et 1843 :

« Nous avons entendu faire à ce sujet deux observations qui nous semblent assez justes. Le vitrail moderne ayant été plus maltraité; sans comparaison, que tous les magnifiques vitraux du XIII^{ème} siècle dont notre cathédrale est fière à si juste titre, n'en faudrait-il pas conclure que les peintres verriers de cette époque employaient un verre plus résistant que celui dont se servent les peintres d'aujourd'hui ? L'autre observation est celle-ci : tous les vitraux de notre cathédrale ont pu être conservés intacts jusqu'à ce jour, et il y en a tout autour de l'édifice. Ce fait ne prouverait-il pas que jamais peut-être depuis le XIII^{ème} siècle une pareille grêle n'a passé sur Le Mans » (92).

Toutefois les besoins qui se faisaient chaque jour plus importants dans le diocèse du Mans et la confiance que lui accordait l'architecte Delarue, laissaient entrevoir à Fialeix un brillant avenir. Il prit, par conséquent, la décision qui s'imposait : Fialeix ne retourna pas à la Manufacture Royale de Sèvres, mais fonda sa propre fabrique symboliquement baptisée Manufacture du Mans. L'entreprise mit à profit un monopole de fait pour se développer. Fialeix et son associé Chatel, un

90 - Hucher (Eugène) « Visite de la cathédrale du Mans » dans *Congrès Archéologique de France*. 1878. p. 180 - 200.

91 - BM Le Mans *L'Union de la Sarthe*. Article du 24 janvier 1843.

92 - BM Le Mans *L'Union de la Sarthe*. Article du 19 août 1858.



Verrière de saint Julien restaurée en 1841
Cathédrale du Mans
(Cliché : Didier Alliou)

professeur de dessin devenu cartonnier, quittèrent rapidement leurs premiers locaux situés au domicile de l'architecte Delarue :

« L'établissement de MM. Chatel et Fialeix, qui ne date que de 1840, a déjà pris une grande extension ; il occupe aujourd'hui 12 dessinateurs sans pouvoir satisfaire à toutes les commandes qui lui sont adressées de toutes parts, soit dans le département de la Sarthe, soit dans les départements voisins » (93).

Quatre ans après l'ouverture officielle de son établissement, Fialeix avait déjà réalisé soixante et onze des quatre-vingt-quinze verrières mentionnées par l'abbé Tournesac dans sa statistique de 1846. L'atelier d'Antoine Lusson aurait réalisé les vingt-quatre autres verrières recensées. Si ce chiffre peut paraître modeste en comparaison de la production de la fabrique de Fialeix et Chatel, il illustre toutefois l'ascension fulgurante du second peintre sur verre installé au Mans (94).

A la différence de Fialeix, Antoine Lusson était d'origine sarthoise. Son père, également prénommé Antoine, modeste entrepreneur installé à Sainte-Croix, petite commune proche du Mans, avait participé aux premières interventions réalisées, au XIX^{ème} siècle, sur les vitraux à la cathédrale du Mans. Peut-être furent-elles à l'origine de la vocation de son fils dont nous ignorons tout de l'initiation ou de la formation à l'art du vitrail. Quoiqu'il en soit, ses compétences relevaient tout autant, semble-t-il, du domaine des sciences que de celui des arts :

« Enfin, plus près de nous, les Lusson, les Chatel, les Fialeix et les Hucher créèrent dans notre région des ateliers d'où sortirent des oeuvres destinées aux quatre coins du monde. Saluons en passant cet artiste du nom de Lusson qui, après la longue décadence du vitrail en France le fit renaître par ses études personnelles. Savant, chimiste et artiste tout à la fois Antoine Lusson, grâce à de patientes recherches

93 - BM Le Mans *L'Union de la Sarthe*. Article du 16 avril 1844.

94 - Cf. tableau analytique p. 70 - 71 et illustrations p. 67.



Verrière de Fialeix
église de Bonnétable (Sarthe)
(détail)



Verrière d'Antoine Lusson
église de Nogent-le-Bernard (Sarthe)
(détail)

retrouva tout au moins une partie des secrets de nos peintres verriers du Moyen-Age et de la Renaissance » (95).

Sa participation effective à la confection d'une verrière se limitait généralement à la cuisson des pièces peintes. Lorsqu'il prenait lui-même le pinceau, le fait était suffisamment rare pour être mentionné :

« L'exposition de M. Lusson se compose [...] d'un autre vitrail, du XIV^{ème} siècle, représentant Sainte Catherine, dessiné par M. Ledoux et fort bien peint par M. Lusson lui-même » (96).

En temps ordinaire, le travail de peinture incombait à Edouard Bourdon, le beau-frère d'Antoine Lusson, information fournie par certaines inscriptions portées sur des verrières comme celle de la baie numéro 0 de l'église de Ballon (Sarthe) sur laquelle nous pouvons lire « F^{ct} H.G. P^{re} E.B. ».

Si Fialeix bénéficia du soutien de l'architecte départemental et diocésain Pierre Félix Delarue, Antoine Lusson se trouva lui aussi un bienveillant protecteur en la personne du plus actif des archéologues sarthois de l'époque, l'abbé Tournesac. Pour le prêtre sacristain de Notre-Dame-de-la-Couture au Mans, cette « collaboration » était l'aboutissement d'une démarche personnelle entreprise dès 1836. A cette date, il avait présenté à Arcisse de Caumont, qui effectuait alors l'un de ses tous premiers séjours au Mans, le résultat concret de ses premières expériences en matière de fabrication de vitraux peints (97). Il collabora ensuite avec l'équipe formée autour de Delarue pour les travaux à la cathédrale Saint-Julien (98), avant de participer en compagnie de l'abbé Lottin au projet ambitieux d'un jeune archéologue manceau, Eugène Hucher. Celui-ci projetait, avec l'aide d'un simple vitrier, Drouet, de

95 - Echivard (Albert) *Les vitraux de la cathédrale du Mans XI, XII, XIII^{èmes} siècles*. Fleury Danzin, Mamers, 1913.

96 - BM Le Mans *L'Union de la Sarthe*. Article du 30 août 1855.

97 - « Procès-verbal de la séance extraordinaire tenue au Mans le 7 septembre 1836 » dans *Bulletin Monumental*. 1836.

98 - BM Le Mans *L'Union de la Sarthe*. Article du 24 janvier 1843.

confectionner des verrières pour les baies hautes du choeur de l'église que desservait l'abbé Tournesac (99).

Après cette série d'expériences sans suite et aux succès aléatoires, l'abbé Tournesac trouva enfin en la personne d'Antoine Lusson, un interlocuteur compétent pour entreprendre des projets d'une toute autre envergure.

L'étude du corpus que constituent les 45 verrières toujours existantes sur les 95 mentionnées par l'abbé Tournesac dans sa statistique de 1846 met en évidence l'identité picturale de chacune de ces fabriques (100). Fialeix et Lusson firent en effet des choix différents en matière de technique de peinture pour transcrire sur verre des compositions qui se voulaient parfois similaires.

Le style gothique du XIII^{ème} siècle était devenu la référence de la France catholique. Le vitrail, architecture de verre, se devait de transcrire cette sensibilité propre au XIX^{ème} siècle qui s'inscrivait déjà dans la pierre des nouvelles églises. Afin d'épouser les aspirations de leurs contemporains, Fialeix et Lusson se consacrèrent à l'étude des oeuvres de leurs prestigieux prédécesseurs. L'enseignement qu'ils purent en retirer était soit d'ordre technique, soit d'ordre iconographique, ou se limitait à une simple exploration du répertoire décoratif :

« [...] 4 - Vie de Saint Thomas

église Saint-Thomas de la Flèche, Mosaïque et bordure exécutées d'après les vitraux de Bourges » (101).

« Dans sa déclaration de principes M. Lusson dit : « Le peintre verrier doit, à notre époque de renaissance de l'art chrétien, imiter le style des beaux vitraux de nos cathédrales. Il apprend dans les études archéologiques, à reproduire le vitrage du XIII^{ème} siècle, avec sa composition savante d'architecture, de décoration, de théologie. Il ne doit négliger aucun des

99 - Hucher (Eugène) *Notice sur les nouvelles verrières colorées de l'église de la Couture du Mans*. Monnoyer, Le Mans, 1842.

100 - Cf. tableau analytique p.70 - 71.

101 - B.M. Le Mans, *L'Union de la Sarthe*. Article du 28 mai 1842.

**VITRAUX REALISES POUR
DES EGLISES DU DIOCESE DU MANS
(départements de la Sarthe et de la Mayenne)
A LA DATE DU 4 JUIN 1846**

COMMUNE	ATELIER	NOMBRE DE VERRIERES	STYLE DE REFERENCE
St Mars-sous-Ballon	Lusson	2	XIII
Ecommoy	Fialeix	3 15	XIII vitrierie
Vallon-sur-Gée	Fialeix	4	XIII
Notre-Dame-de-la-Couture (Le Mans)	Lusson	3	XIII
Sainte-Croix (Eglise de la Congrégation)	Les Pères de Sainte-Croix	9	XIII
Sacré-Coeur (Communauté du)	Fialeix	?	XVI
Pontlieue	Fialeix	1	XVI
La Chapelle Gaugain	Fialeix	2	XVI
Poille	Fialeix	1	XII
La Flèche	Fialeix	4	XIII
Précigné	Fialeix	6	XIII
Bonnétable	Fialeix	5	XIII
Nogent-le-Bernard	Lusson	3	XVI

Moulins le Carbonnel	Fialeix	5	XIII
Mayenne (N.D.)	Lusson	?	XIII
Laval Trinité S ^t Vénérand	Fialeix Fialeix	11	XVI
Meslay	Fialeix	3	XIII
Château-Gontier	Lusson	?	XII
Menil	Fialeix	7	XIII
Bouere	Lusson ?	?	XIII
Saint-Charles-la-Forêt	Lusson ?	?	XVI

moyens mis en pratique par ses devanciers pour arriver aux heureux résultats qui furent chez eux le fruit d'une longue expérience. Ce fut l'innovation, l'ignorance des traditions qui, au XVI^{ème} siècle, amenèrent la décadence des vitraux d'église et de l'architecture chrétienne, et qui causèrent leur ruine. Il est donc dans l'intérêt de la conservation de l'art chrétien, ou national, de respecter les traditions et de ne rien innover dans la peinture sur verre (102).

Des publications de références comme celles des Pères Cahier et Martin concernant les vitraux de la cathédrale de Bourges, fournissaient des modèles aux peintres sur verre (103). Les praticiens manceaux disposaient, en plus, de la cathédrale Saint-Julien et de ses nombreuses verrières médiévales. L'étude historique et iconographique de ces oeuvres devait « nourrir » la création et provoqua par conséquent de nouveaux conflits. Ainsi, Delarue fit réaliser des calques des vitraux de la cathédrale par Fialeix, afin de préparer, officiellement, de futures restaurations, tandis que l'abbé Tournesac prétendait faire de même pour compléter sa statistique monumentale du département de la Sarthe. Chacun défendait en réalité les intérêts de « son » peintre sur verre. Les dénonciations répondirent aux conspirations. Informé par le Préfet, le Ministre de la Justice et des Cultes trancha cette rivalité par un jugement digne de Salomon :

« M. Delarue fait connaître que les précieux vitraux de cette église sont pour la plupart en mauvais état, et qu'on ne peut y toucher sans de grandes précautions. Il pense donc que l'on s'exposerait à de grands dangers et à des pertes irréparables si on les démontraient pour les copier et les remettre ensuite en place.

Je ne puis que partager l'opinion de l'architecte sur les inconvénients qui en résulteraient, et je crois, conformément à votre avis qu'il n'y a pas lieu d'y

102 - Didron « Peinture sur verre » dans *Annales Archéologiques*. 1844. p. 147 - 153.

103 - Martin, Cahier *Monographie de la cathédrale de Bourges - Les vitraux du XIII^{ème} siècle*. Paris, 1844.

donner suite, et je vous prie d'en informer cet ecclésiastique.

J'ajouterais du reste qu'il est venu à ma connaissance que M. Delarue lui-même aurait plusieurs fois, sans nécessité réelle, fait déposer des vitraux de la cathédrale du Mans pour les calquer et en faire une collection graphique. Cette attention est sans doute louable mais M. Delarue comprendra qu'il s'expose à tous les dangers que lui-même reconnaissait dans une semblable opération et qu'il n'y aurait pas motifs pour qu'il se permit ce que l'on refusait à d'autres archéologues » (104).

L'ambition contrariée des tandems Delarue-Fialeix, Tournesac-Lusson, concernait le détournement des modèles médiévaux de la peinture sur verre au profit de la création de ces vitraux communément appelés vitraux archéologiques néo-gothiques (105). Toutefois, ces oeuvres ne se comprenaient déjà plus comme étant de simples reproductions :

« Les vitraux peints d'Ecommoy sont donc, non pas une copie servile mais une imitation libre et raisonnée des vitraux du XIII^{ème} siècle et s'ils sont inférieurs en quelque chose à leurs originaux, nous croyons aussi qu'ils leur sont supérieurs sous plus d'un rapport » (106).

Cependant, pour une fraction d'archéologues revendiquant clairement leur préférence, les copies les plus fidèles étaient jugées les mieux réussies. C'est dans cette voie que s'engouffra avec succès Antoine Lusson. L'une de ses premières oeuvres, la verrière de la *Vie de la Vierge* pour l'église de Notre-Dame-de-la-Couture au Mans, que l'abbé

104 - A.D.S. V. 30-4 Lettre du Ministre de la Justice et des Cultes au Préfet de la Sarthe. Paris, le 7 avril 1845.

105 - Brisac (Catherine) « Le vitrail au XIX^{ème} siècle, modèles et transpositions » dans *Il neogotico in Europa nei secoli XIX^{ème} XX^{ème} s.* (Colloque, Pavie, 1985). Milan, Mazzeta, 1989. p. 201 - 211.

106 - Lottin (Jean-François) *Verrières peintes de la nouvelle église d'Ecommoy*. Monnoyer, Le Mans, 1843.

Tournesac avait intégrée à sa statistique de 1846, illustre parfaitement les aspirations d'archéologues comme Didron l'Aîné.

Le fondateur de la revue des *Annales Archéologiques*, véritable théoricien de ce courant néo-gothique (107), n'hésita pas à faire l'éloge du travail d'Antoine Lusson :

« Celui que nous mettons à la tête de tous, et qui a été déjà loué dans les « Annales » est celui là précisément dont nous donnons aujourd'hui la gravure : il a été exécuté au Mans, dans une pauvre fabrique de province, d'après les cartons d'un jeune homme, M. Henri Gérente, et sous la direction d'un simple prêtre, M. Tournesac, correspondant du Comité Historique des arts et monuments ; c'est M. Edouard Bourdon qui l'a peint et M. Lusson fils qui l'a cuit » (108).

La réussite d'Antoine Lusson dans le cas précis de cette verrière de la *Vie de la Vierge* était à mettre au crédit d'un artiste anglais, à la carrière prometteuse, Henri Gérente, futur lauréat du concours pour la restauration des vitraux de la Sainte-Chapelle à Paris. Il avait quelque temps auparavant découvert la ville du Mans et la richesse des vitraux de sa cathédrale :

« Il [Gérente] était employé par les autorités de la cathédrale du Mans à réparer et à restaurer quelques unes des belles verrières pour lesquelles cette église est célèbre [...] » (109).

Son expérience et ses compétences lui permirent de détecter dans le désordre de la vitrerie de la cathédrale du Mans, deux panneaux qu'il jugeait particulièrement intéressants. Il s'agit des panneaux de la verrière de l'Ascension reconnue aujourd'hui comme étant la plus ancienne conservée en France dans l'édifice. Henri Gérente s'empessa d'en

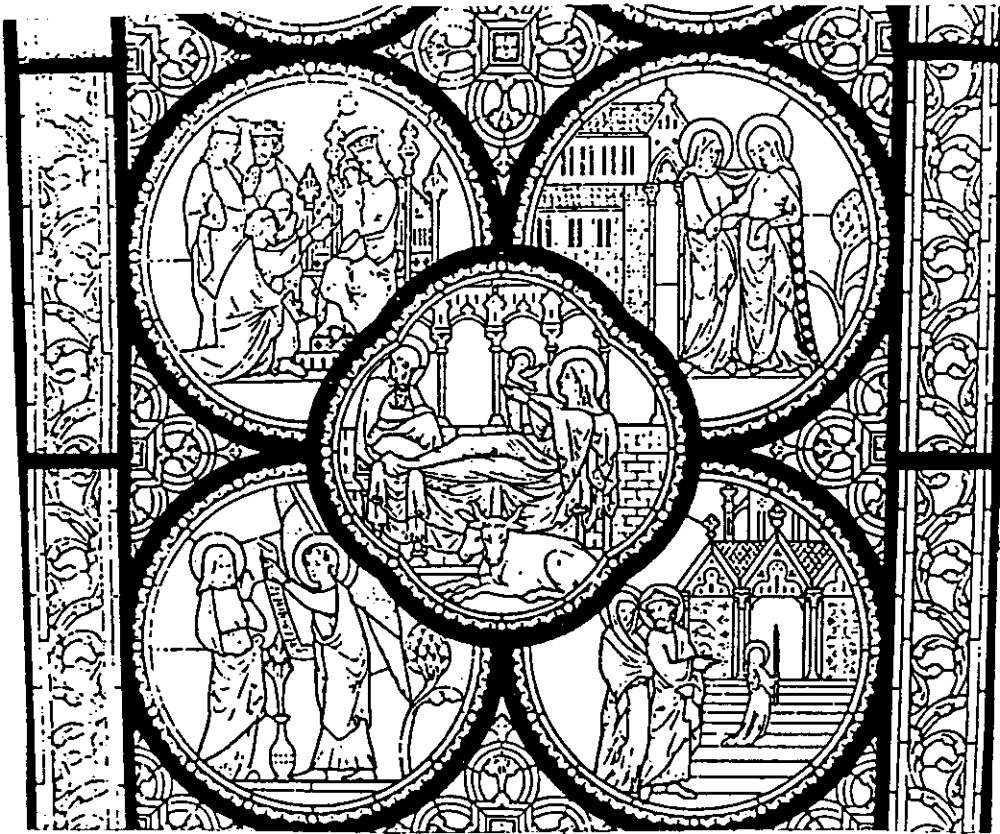
107 - Brisac (Catherine) Leniaud (Jean-Michel) « Adolphe Napoléon Didron ou les médias au service de l'art chrétien » dans *Revue de l'Art*. n° 77. 1987. p. 33 - 42.

108 - Didron « Peinture sur verre » dans *Annales Archéologiques*. 1844. p. 147 - 153.

109 - Hucher (Eugène) *Calques des vitraux peints de la cathédrale du Mans*. Monnoyer, Le Mans, 1865.



Verrière de la *Vie de la Vierge*
église Notre-Dame-de-la-Couture - Le Mans (Sarthe)
Antoine Lusson - 1844
(Cliché : Didier Alliou)



Carton de la verrière de la *Vie de la Vierge*
dessiné par l'anglais Henri Gérente pour
l'église Notre-Dame-de-la-Couture - Le Mans (Sarthe)
(Source : *Annales Archéologiques*)
(Cliché : Didier Alliou)

Tournesac, de son côté, offrit à tous les archevêques et à tous les évêques de France une version « colorée » (115) dont un exemplaire est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Municipale de la ville du Mans. Bénéficiant d'une si large diffusion, l'oeuvre de l'anglais Henri Gérente se trouva reproduite à travers toute la France et par un grand nombre de peintres sur verre. Ainsi, peut-on voir Julien Léopold Lobin, installé à Tours, en livrer sa propre interprétation pour l'église de Montfort-le-Rotrou en Sarthe, en 1856.

Fialeix et Lusson connurent des fortunes différentes. Le premier régnait en maître dans sa région, et le second n'obtenait que des louanges à chaque nouvelle présentation de ses travaux. Les deux peintres sur verre manœuvres devaient, cependant, composer avec la même réalité, celle d'un art qui se redressait, mais qui souffrait encore de l'abandon qui fut le sien au XVII et au XVIII^{èmes} siècles. Un verre teint dans la masse de bonne qualité faisait encore défaut. Il existait dans le département de la Sarthe d'importantes verreries comme celles de Coudrecieux et du Plessis-Dorin à Montmirail, mais ces établissements florissants étaient spécialisés dans le « verre creux » et ne réalisaient pas de « verres plats » (116). La question de la fabrication du verre que l'on nomme désormais verre antique (117) fut l'un des enjeux majeurs des recherches menées au nom de l'art, par les chimistes au début du XIX^{ème} siècle ; sans verre pas de vitrail. La Fabrique de Choisy-le-Roi obtint ses premiers succès dans ce domaine dès 1826, mais Léopold Charles, un érudit sarthois passionné de peinture sur verre, déplorait encore en 1858 le niveau de la qualité des productions des grandes verreries françaises :

« Qu'on ne dise pas que la fabrication du verre a progressé depuis le Moyen-Age, et que l'on ne doit pas faire retourner l'industrie en arrière. Le verre moderne, comme glace transparente et clôture des fenêtres des maisons, est plus translucide et plus beau qu'autrefois ; c'est incontestable ; mais en tant que

115 - B.M. Le Mans, *La Province du Maine*. Article du 26 avril 1845.

116 - Durand (Philippe) « La verrerie » dans *Maine*. (ouvrage collectif) Christine Bonneton Editeur, Paris, 1988. p. 196.

117 - Blondel (Nicole) *Le vitrail, vocabulaire typologique et technique*. Paris, 1993. p. 159.



Verrière de la *Vie de la Vierge*
église de Montfort-le-Rotrou (Sarthe)
Atelier Lobin (Tours) 1856

destiné à la peinture, il est loin de valoir celui qu'il a remplacé. On ne saurait mieux faire que d'imiter celui-ci, et de suivre exactement les vieux procédés pour l'art tout entier, c'est-à-dire pour la fabrication du verre de couleur lui-même, comme pour la composition et l'application des émaux » (118).

Hucher lorsqu'il réalisa en 1842 les verrières des fenêtres hautes du chœur de l'église Notre-Dame-de-la-Couture au Mans utilisa un verre de mauvaise coloration, des verres « S.N.C.F. » (119). Fialeix alla chercher dans les différentes verreries de France un verre de meilleure qualité (120), ce que fit également Antoine Lusson sans que le résultat soit à la hauteur des espérances des uns et des autres et surtout de celle de Didron l'Aîné :

« La première surtout [la fabrique d'Antoine Lusson] a envoyé un vitrail extrêmement remarquable par le style, ainsi que par la fermeté et la pureté d'exécution : avec du verre convenable le succès eut été évident et complet » (121).

L'engouement intellectuel pour le concept archéologique dont Arcisse de Caumont fut l'un des premiers théoriciens, se doubla donc rapidement d'une phase expérimentale d'application. Celle-ci apparut aux yeux des archéologues sarthois, au premier rang desquels figuraient l'architecte Delarue et l'abbé Tournesac, comme devant être la priorité de leur action. Porté par un climat de franche rivalité, ces deux précurseurs en matière d'architecture s'enthousiasmèrent rapidement pour la peinture sur verre et ses représentants. Dans le contexte religieux et savant de l'époque, marqué par le renouveau de la foi catholique et la redécouverte du moyen-âge, cet art était appelé à connaître un brillant essor. Au Mans,

118 - Charles (Léopold) *De la conservation et de la restauration des anciens vitraux*. Paris, Derache, 1858.

119 - Cette expression est communément usitée par les professionnels pour désigner des verres à la coloration trop soutenue.

120 - A.D.S. 20 125 Copies des devis présentés par l'architecte Delarue le 28 mars 1840.

121 - Didron « Peinture sur verre » dans *Annales Archéologiques*. 1844. p. 147 - 153.

l'association des compétences et la conjugaison des talents permirent d'initier, par quelques premières réalisations, un mouvement de grande ampleur. De nombreuses vocations n'allèrent pas tarder à s'affirmer.

C - L'ENGOUEMENT COLLECTIF POUR LA PEINTURE SUR VERRE

Au milieu du XIX^{ème} siècle, l'art du vitrail n'avait plus aucun secret pour une toute nouvelle génération de peintres sur verre avides de succès. On plaçait, de façon quasi systématique, des vitraux dans les églises neuves, et les verrières anciennes étaient l'objet de vastes campagnes de restauration savamment orchestrée, comme ce fut le cas pour la Sainte-Chapelle à Paris. Au Mans, le vaste mouvement initié par Fialeix et Lusson n'avait pas tardé à prendre de toutes autres proportions. Le nombre de fabriques ne cessait de se multiplier. Tout le monde voulait faire de la peinture sur verre, par ambition personnelle ou par intérêt commercial. Les Congrégations religieuses ne furent pas épargnées par cette vogue, mais leurs motivations étaient d'une toute autre nature.

1 - Création d'un Office de vitraux peints

Le déménagement de 1833 et l'installation à Clairsigny n'avaient pas permis aux Carmélites de régler définitivement leur problème de locaux. La seule solution consistait à entreprendre une importante campagne de travaux que devait clore, de façon symbolique, la construction d'une chapelle. Seul bâtiment visible de l'extérieur, elle devait être la figure de proue architecturale de ce vaste ensemble. Les sacrifices à consentir, de toute nature, étaient immenses, mais les Carmélites ne renoncèrent pas. En 1853, à la fin du chantier, certains manceaux purent pénétrer à l'intérieur du monastère mais s'attardèrent surtout dans la chapelle :

« Nous voudrions pouvoir décrire en détail toutes ses parties : ses fenêtres divisées par de frêles meneaux, contournés de lignes délicates ; ses vitraux

dont les légendes ont été empruntées à l'histoire du Carmel, et qui sont un heureux essai des Religieuses elles-mêmes [...] » (122).

Non seulement les Carmélites avaient trouvé les ressources financières nécessaires à l'aménagement de leur monastère et à l'édification d'une chapelle, mais elles avaient aussi trouvé au sein de la communauté les ressources artistiques suffisantes pour réaliser leurs propres vitraux. Le fait est rare, mais pas unique. En agissant de la sorte, le Carmel du Mans ne faisait que reproduire l'expérience menée par la Congrégation de Sainte-Croix.

- Un modèle à suivre

De l'aveu même de l'abbé Lottin, entreprendre la construction d'un édifice cultuel revenait à s'exposer à de nombreuses contrariétés, une opinion dont il fit part, en 1858, à la Mère Supérieure des Soeurs de la Providence à Ruillé-sur-Loir :

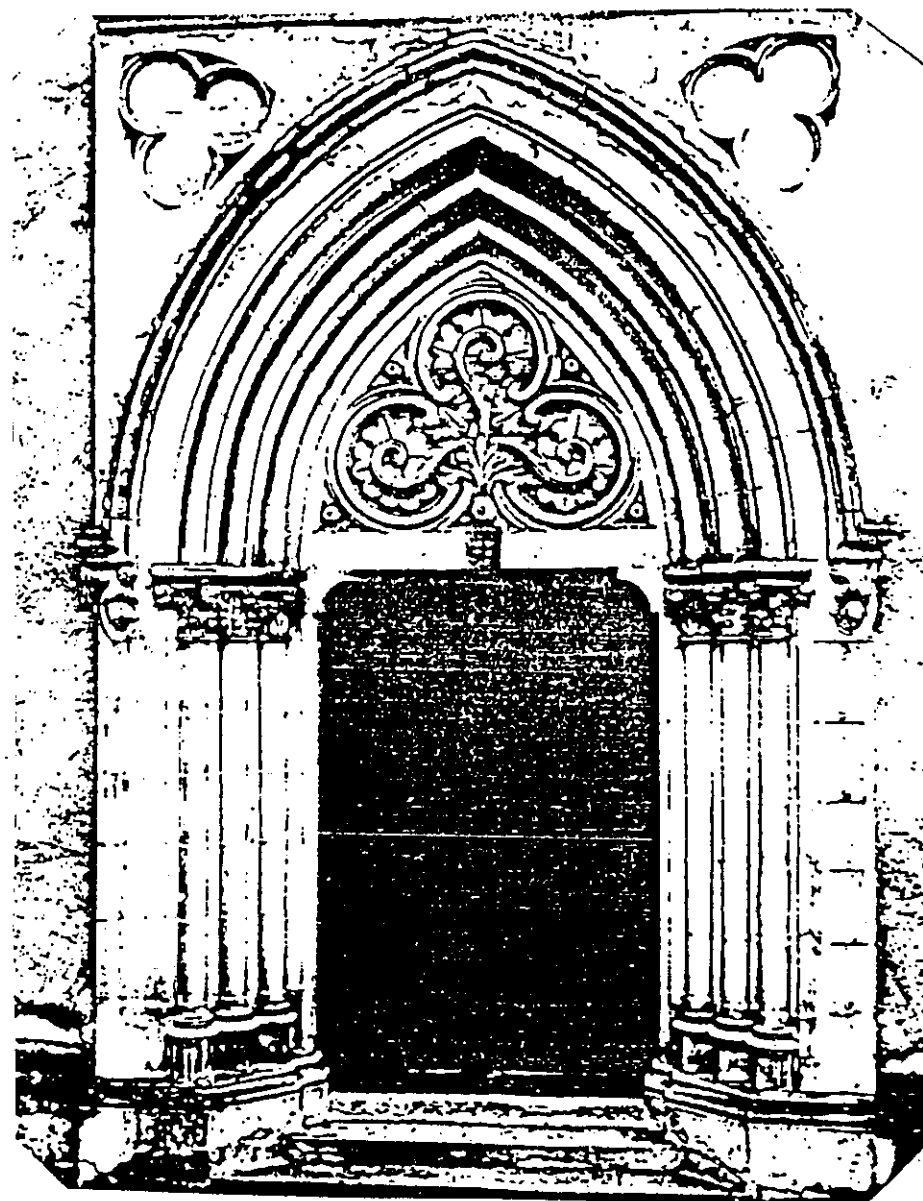
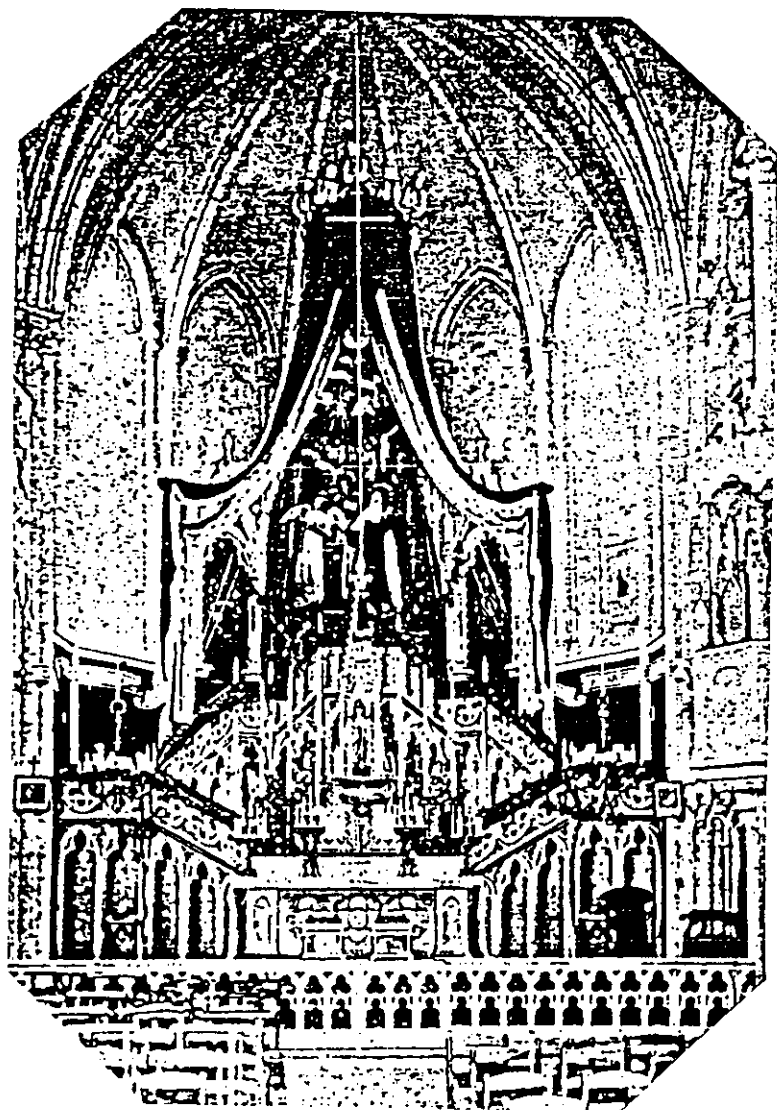
« Je plains sincèrement les Prêtres, Religieux et Religieuses qui font bâtir. On dépense un argent fou, et le plus souvent on ne recueille que des contrariétés. Il y a un tel conflit entre le monde et nous que nous ne pouvons guère nous tirer de la mêlée qu'en abandonnant quelqu'un de nos membres » (123).

Le bienveillant conseiller des Carmélites avait pu constater les sacrifices et les privations quotidiennes qu'entraînaient de tels projets. Généralement, les moyens financiers faisaient défaut ; souvent le coût des travaux dépassait le montant des devis.

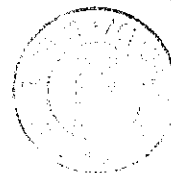
Les représentants de tous les corps de métiers liés au bâtiment pénétrèrent à l'intérieur du monastère, mais jamais, cependant, les Carmélites ne furent plus en retrait du monde extérieur. De la Seconde

122 - *Les Carmélites du Mans*. Gallienne, Le Mans, 1853.

123 - A.C.S.P. Lettre du chanoine Lottin à la Mère Marie Lecor. Le Mans, le 28 juin 1858.



La chapelle du Carmel du Mans édifée en 1853
(Source : A.C.R. Chroniques)



République, elles ne conservèrent que le souvenir d'une crise économique qui freina la progression de leur chantier. Quant au coup d'état de décembre 1851 qui permit à Napoléon III de prendre le pouvoir, ce n'était qu'un événement qui précédait celui qu'elles attendaient si impatiemment : la consécration de leur chapelle en août 1854.

Pour cette chapelle, les Carmélites avaient nourri les plus grandes ambitions. Le dessin des plans de l'édifice fut confié à l'architecte David. Sobre, mais élégante, la chapelle devait être dans le plus pur style néo-gothique (124). La construction fut laborieuse. Les ressources des Carmélites diminuaient à mesure que se multipliaient les factures. Dans ces circonstances le recours à des professionnels pour l'exécution du décor intérieur de la chapelle qui demeurait la véritable « clef de voûte » de l'ensemble de la campagne d'édification, n'était pas envisageable. Par ailleurs, il n'était plus d'usage de contempler dans les lieux de culte d'austères murs vierges de toutes oeuvres d'art, éclairées par la lumière crue de simples vitreries. En effet, la production de vitraux encore timide et hésitante dix ans auparavant, était désormais en plein essor. Le vitrail affublé de nouvelles vertus didactiques tendait à devenir, ou plus précisément, à redevenir l'élément majeur du décor des églises. A ces considérations générales venait s'ajouter le voeu, plus personnel, de l'abbé Lottin. Le fidèle et dévoué conseiller des Carmélites n'avait pas cessé, depuis la première intervention réalisée au Mans, de se passionner pour cet art qui offrait à ses yeux l'indéniable avantage de développer par l'image une pensée théologique. L'absence de vitraux peints dans la chapelle de « ses » Carmélites était donc inconcevable.

A cette situation, inextricable en apparence, il existait toutefois une solution. Les Carmélites devaient réaliser elles-mêmes leurs vitraux.

Aussi enthousiasmant soit-il, un projet d'une telle envergure peut sembler irréaliste. Si, avec un peu de temps et beaucoup de patience, couper du verre est à la portée du plus grand nombre, l'opération devient nettement plus délicate lorsque les formes du calibre s'arrondissent et impliquent une parfaite association avec les autres. Sans évoquer l'extrême difficulté d'une « mise en chef d'oeuvre », un quelconque sertissage réclame plus de dextérité manuelle qu'il n'y paraît de prime abord.

124 - L'architecte David reprit les plans de la chapelle du Carmel du Mans, lorsque les Soeurs de la Providence, à Ruillé-sur-Loir, le sollicitèrent à leur tour.

Si, avec un peu de talent et beaucoup de sensibilité artistique, la reproduction sur verre, par transparence, des traits de contours d'un carton est légitimement envisageable, l'entreprise devient beaucoup plus hasardeuse lorsque les applications successives de grisailles doivent suggérer le drappé d'une étoffe, l'anatomie d'un personnage. Sans évoquer l'emploi de la gravure à l'acide ou du « jaune d'argent », peindre sur verre nécessite un long apprentissage (125).

A ces contraintes techniques propres à la pratique de tous les arts, viennent s'ajouter, dans le cas particulier de la peinture sur verre, les conditions matérielles inhérentes à sa mise en oeuvre. Le four permettant la cuisson des pièces peintes constitue un investissement coûteux et indispensable, tout comme l'achat du verre teint dans la masse. Autant d'arguments qui plaident en faveur d'un échec prévisible d'un atelier dont le fonctionnement ne serait que pure improvisation !

En bravant toutes les difficultés matérielles et techniques liées à l'exécution de verrières, les Carmélites du Mans entreprenaient une action qui n'était ni irréfléchie, ni même novatrice. Elles ne faisaient, en réalité, que reproduire la démarche suivie par une autre congrégation religieuse mancelle qui, quelques années auparavant, chercha elle aussi à s'approprier les savoirs et le savoir-faire des peintres sur verre. En effet, la Congrégation de Sainte-Croix fut confrontée en 1842 à un problème similaire à celui rencontré par les Carmélites en 1853. Le fondateur, Basile-Antoine Moreau, encouragé par le succès de son entreprise souhaitait disposer d'une église conventuelle digne de ses ambitions (126). Monseigneur Bouvier, hostile depuis le Grand Séminaire Saint-Vincent aux idées de Moreau et fort réservé à l'égard du bien fondé de son oeuvre naissante, vint toutefois, le 30 mars 1842, bénir la première pierre du futur édifice. Les travaux furent longs et souvent pénibles avant que ne puisse avoir lieu, en 1857, la cérémonie de consécration solennelle. Les dimensions imposantes et le décor extérieur sobre ne manquèrent pas d'impressionner les nombreux invités. Les mésaventures

125 - L'apprentissage des techniques du vitrail que nous avons effectué sous la direction amicale mais exigeante de Didier Alliou, maître-verrier manceau, nous a permis de prendre pleinement conscience de la difficulté de toutes ces tâches.

126 - Catta (Etienne) Catta (Tony) *le T.R.P. Basile Antoine Moreau et les origines de la Congrégation de Sainte-Croix*. Files, 1951. p. 126.

qui jalonnèrent la progression du chantier n'avaient laissé aucune trace :

« La nef de l'église conventuelle devait être terminée, cette année [1842] : les petites voûtes étaient faites, la grande fut commencée au mois de juin et bien que, dans le commencement une petite partie fut tombée, à cause de l'inexpérience des ouvriers, elle s'acheva heureusement et solidement [...] » (127).

Les connaissances de l'abbé Tournesac qui militait de plus en plus activement pour obtenir la reconnaissance de ses compétences d'architecte, pallièrent l'inexpérience des ouvriers. L'adhésion du fervent archéologue au projet de Basile Antoine Moreau avait été d'autant plus facile à obtenir que de solides liens amicaux, renforcés par de précédentes collaborations, unissaient les deux hommes (128). A l'époque de la construction de cette église conventuelle, le courant néo-gothique avait triomphé des dernières réticences. L'abbé Tournesac qui en fut l'un des premiers avocats, l'adopta de bonne grâce.

Comme pour de nombreux autres chantiers, de sérieuses difficultés financières ne tardèrent pas à interférer sur le cours des événements. Elles ne furent pas en mesure d'altérer l'enthousiasme de l'architecte et du Supérieur Général de la Congrégation de Sainte-Croix. Elles furent jugées cependant suffisamment importantes pour hypothéquer, dès 1842, tout projet de décor intérieur alors même que se posait le problème de la clôture des baies.

La peinture sur verre à Paris comme en Province était redevenue l'art chrétien par excellence. Elle envahissait les édifices anciens et contemporains en leur conférant l'indispensable aura lumineuse propre à la spiritualité catholique. Le phénomène bénéficiait au Mans d'une ampleur exceptionnelle illustrée par le nombre sans cesse croissant de praticiens faisant commerce de leur art (129). Sans rester étranger à ce

127 - Voisin « Histoire de l'origine et des progrès de la Congrégation de Sainte-Croix » dans *Chroniques de la Congrégation de Sainte-Croix*. 1862.

128 - En 1833, le Révérend Père Moreau avait déjà fait appel à son ami l'abbé Tournesac pour la transformation d'un hôtel particulier, situé rue des Arènes du Mans, en demeure conventuelle.

129 - Cf. tableau des peintres sur verre sarthois du XIX^{ème} siècle, en annexe p. 569.

vaste courant, la Congrégation de Sainte-Croix ne pouvait pas, pour des raisons financières, s'y intégrer en tant que commanditaires. Un instant évoqué, le projet de la réalisation d'un tel décor vitré fut ajourné et on lui préféra celui, plus réaliste, de l'exécution de simples panneaux de verres blancs. Le Père Philibert, économe de la Congrégation, devait négocier cette transaction commerciale avec un modeste « vitrier » manceau, Drouet. En apparence fort simple à mener, les négociations donnèrent lieu à d'incroyables surenchères qui entraînèrent les membres de la Congrégation de Sainte-Croix dans l'une des plus exceptionnelles et des plus radicales aventures que connut, au cours du XIX^{ème} siècle, l'art de la peinture sur verre.

Le dépouillement systématique des *Annales Générales de l'Association et de la Maison Notre-Dame-de-Sainte-Croix* (130), seule source relative à cette expérience, permet de reconstituer les grandes étapes, les principales réalisations et le mode de fonctionnement de cet atelier de peinture sur verre qui ne fut pas sans influencer les tentatives menées ultérieurement par d'autres Congrégations et notamment celle des Carmélites du Mans (131).

130 - Le Père Voisin, alors professeur à la Congrégation de Sainte-Croix, a rédigé, en 1853, une « Histoire de l'origine et des Progrès de la Congrégation de Sainte-Croix » publiée en 1862 dans les *Chroniques de la Congrégation de Sainte-Croix* que l'on peut consulter à la Bibliothèque Municipale du Mans (Médiathèque).

Les Archives Générales de la Congrégation de Sainte-Croix, désormais installées à Rome, possèdent une transcription dactylographiée du manuscrit du Père Voisin, réalisée entre 1926 et 1950 sous la direction du Père Vannier alors Archiviste Général de la Congrégation pour les *Annales Générales de l'Association et de la Maison Notre-Dame-de-Sainte-Croix*.

Au Père Proust du Mans et au Père Grisé, Archiviste Général de la Congrégation à Rome, nous tenons à exprimer, une fois encore, notre sincère reconnaissance pour leur concours bienveillant lors du dépouillement de ces sources.

131 - La Fabrique de vitraux du Carmel du Mans est sans doute l'exemple le plus célèbre d'une communauté religieuse du XIX^{ème} siècle ayant réalisé elle-même ses vitraux. Il faut cependant rappeler que le Père Antonin Danzas et les dominicains lyonnais réalisèrent, selon toute vraisemblance, les vitraux de leur église du Saint-Nom de Jésus, à Lyon entre 1866 et 1887. L'abbé Deligny est resté célèbre pour avoir confectionné des vitraux pour les églises de Jonquières et de Rémy (Oise), où il exerça son ministère entre 1836 et 1883, travaux qui lui valurent un siècle plus tard le surnom de « Douanier Rousseau du vitrail ».

Lorsque le Père Philibert sollicita Drouet pour l'exécution de simples panneaux de verres blancs destinés à orner les baies de la future église de la Congrégation, celui-ci lui suggéra de leur préférer des panneaux en mosaïque de verres de couleurs. La proposition fut accueillie avec enthousiasme par l'abbé Tournesac. Sa passion pour cet art et les connaissances historiques dont il avait déjà fait maintes fois la démonstration, conjuguées aux compétences de ce vitrier, ancien employé du prestigieux atelier Luson, devaient permettre l'exécution de bordures peintes. Fort de cet appui inespéré, Drouet fit une seconde proposition : exécuter immédiatement des verrières historiées dont la confection n'était alors envisagée que pour les années à venir.

La Congrégation de Sainte-Croix sensible aux arguments exposés ne se laissa pas entraîner si loin. Elle accepta cependant de reconsidérer sa position. Il fut décidé, en dernier ressort, que seuls les oculi des baies disposeraient d'ornements de grisailles.

Le projet définitivement arrêté, les efforts se concentrèrent sur l'organisation matérielle. Les économies que représentaient une exécution *in situ* incitèrent la Congrégation à engager des frais pour la construction d'un bâtiment destiné à accueillir l'atelier :

« Ce fut dans le courant de novembre 1845 qu'on se mit en devoir de construire à droite de la porte du nord, en sortant par le chemin de l'éventail, un atelier assez mal organisé » (132).

Les travaux débutèrent en novembre 1845 et le Révérend Père Moreau procéda lui-même, quelques mois plus tard, à la bénédiction du fourneau. Conscient de sa réussite, Drouet crut pouvoir imposer toutes ses conditions, à savoir, bénéficier obligatoirement de la commande de l'ensemble des verrières, et disposer d'un apprenti, recruté à la charge de la Congrégation. Celle-ci, toujours lucide quant à ses possibilités financières, refusa ce diktat tout en concédant qu'un homme seul ne pouvait assumer une telle charge de travail. La décision fut prise de lui octroyer, non pas un apprenti rémunéré, mais plusieurs apprentis bénévoles recrutés parmi les Frères et des Pères de Sainte-Croix ! Si la motivation des membres de la Congrégation ne pouvait être remise en

cause, elle ne suffisait pas à combler leurs lacunes. De l'art du vitrail, ils ignoraient tout. Le travail qu'on leur confia concernait la phase de conception des cartons et leur transcription sur verre (133). Aucun d'eux n'avait de prédisposition pour le dessin et une initiation s'avéra rapidement indispensable :

« Le frère Robert et M. Vivant allèrent à la Bibliothèque du Séminaire du Mans copier les arabesques du style du XIII^{ème} siècle, dans la Monographie des vitraux de Bourges, par le Père Arthur Martin, jésuite, [...] » (134).

Drouet limitait ses interventions aux opérations les plus techniques, à savoir : la coupe, la mise en plomb et les cuissons des pièces peintes. Pour ce travail, il percevait la somme de 18 francs par mètre carré réalisé, à laquelle venait s'ajouter le coût de la fourniture des émaux, du « plomb tiré » et de la « soudure ». Le Père Philibert abandonna son poste d'économiste de la Congrégation pour assumer les responsabilités de directeur de l'atelier. Il veillait en particulier à l'achat de verres de couleurs.

Les premières réalisations furent décevantes, mais la Congrégation ne voulait pas renoncer à son projet. Une réorganisation partielle fut envisagée dans l'espoir de trouver un personnel, c'est-à-dire des Frères et des Pères de la Congrégation de Sainte-Croix plus compétents. L'abbé Tournesac apporta son soutien à l'entreprise en déléguant l'un de ses élèves pour le dessin des cartons. Ainsi restructuré, l'atelier fit preuve d'un tel enthousiasme que la réalisation de médaillons historiés fut à nouveau envisagée et, cette fois-ci, retenue.

Les premiers succès enregistrés par l'atelier de peinture sur verre de la Congrégation de Sainte-Croix vinrent nourrir les plus folles espérances. De plus en plus actifs et responsables au sein de l'atelier, les Frères et les Pères arrivèrent à la conclusion que les connaissances de Drouet n'étaient pas aussi indispensables qu'il l'affirmait, tandis que ses services étaient eux réellement coûteux. La décision fut donc prise de se séparer du seul professionnel que comprenait la structure de production.

133 - Cf. tableau p. 90.

134 - *Op. Cit*

**ORGANISATION DE L'ATELIER DE PEINTURE SUR VERRE
DE LA CONGREGATION DE SAINTE-CROIX**

(D'après Annales Générales de l'Association et de la Maison Notre-Dame de Sainte-Croix)

	ORGANISATION LORS DE LA FONDATION DE L'ATELIER (1846)	PREMIERE REORGANISATION (au cours de l'année 1846)	DEUXIEME REORGANISATION (avant 1850)
OPERATIONS DE DESSIN (cartons, calques)	Frère ROBERT Frère EULOGE	Frère ROBERT Frère EULOGE Frère PHILIPPE, élève de l'abbé TOURNESAC	Frère ROBERT
COUPE	DROUET	DROUET	Frères de Sainte-Croix
GRAVURE PEINTURE	MONPETIT (postulant broyeur) Frère MARIE-ANTOINE (peintre d'ornement)	MONPETIT (postulant broyeur) Frère MARIE-ANTOINE (peintre d'ornement)	Frère ROBERT (médaillons historiés)
CUISSON	DROUET	DROUET	Frère ELZEAR Frère MARIE-CONSTANTIN Charles MOREAU Abbé LEGENDRE
SERTISSAGE	DROUET	DROUET	Frères de Sainte-Croix

Directeur de l'atelier : Père PHILIBERT (1846).

Les membres de la Congrégation de Sainte-Croix envisagèrent une autre économie. Puisque lors de la réalisation d'une verrière pour leur église conventuelle, les deux principales dépenses étaient, d'une part, la rémunération de Drouet et, d'autre part, l'achat du verre, il suffisait de fabriquer son propre verre pour réduire les coûts.

Pour atteindre un tel résultat, il fallait résoudre des difficultés techniques autrement plus ardues que celles précédemment surmontées. Des connaissances en chimie étaient indispensables pour parvenir à maîtriser correctement la coloration d'une masse vitreuse. La mobilisation fut générale et toutes les compétences attestées ou présumées furent réquisitionnées. Charles Moreau, neveu du Révérend Père Moreau, et le Frère Marie Constantin, secondés par l'abbé Legendre, aux conseils avisés (135), se lancèrent, de façon expérimentale et à partir d'un savoir empirique, dans cette aventure scientifique. Après quelques essais infructueux, ils parvinrent à faire sortir de leurs creusets quelques teintes, y compris le fameux verre rouge (136) ! Dans le même temps, des résultats tout aussi encourageants furent enregistrés dans la fabrication de couleurs vitrifiables :

« Enfin le Frère Elzéar, aidé des lumières de l'abbé Legendre, chimiste distingué, parvint à fabriquer toute espèce d'émaux, et à purifier nos couleurs » (137).

Insuffisante pour couvrir l'ensemble des besoins de l'atelier, la production de la Congrégation de Sainte-Croix lui permettait cependant de réaliser de nouvelles économies. L'objectif initial, à savoir vitrer du mieux possible et à moindre coût l'église conventuelle, semblait atteint. Selon leurs propres calculs, le prix de revient d'une verrière d'une

135 - Dans les *Annales Générales de l'Association et de la Maison Notre-Dame-de-Sainte-Croix*, l'abbé Legendre est présenté comme étant un « chimiste distingué ». A ce stade de nos recherches, nous n'avons retrouvé aucune autre information biographique concernant ce personnage.

136 - Le verre rouge, un verre plaqué, est sans conteste le plus délicat à réaliser. La redécouverte des dosages et autres « savoirs » permettant une telle réussite avait conditionné le renouveau du vitrail, en France, au début du XIX^{ème} siècle. (Cf. Bouchon (Chantal) Brisac (Catherine) « Le vitrail » dans Bouchon (Chantal), Brisac (Catherine), Chaline (Nadine-Josette), Leniaud (Jean-Michel) *Ces églises du XIX^{ème} siècle*. Ed. Encrege/Le Courrier Picard, Amiens, 1993.)

137 - *Op. Cit.*

superficie de 7,60 mètres carrés était de 280 francs et 60 centimes, soit un coût au mètre carré de 37 francs, tarif qu'aucun professionnel ne pouvait pratiquer (138).

La rentabilité exceptionnelle de son atelier de peinture sur verre renforça la détermination de la Congrégation de Sainte-Croix. Il fallait désormais transposer sous forme de médaillon l'ensemble du programme iconographique qu'avait défini le Révérend Père Moreau et qui offrait un résumé complet de l'histoire de l'Église de la Création du Monde au Jugement Dernier sans oublier l'histoire des diocèses locaux et celle de la Congrégation (139).

Durant les quatre premières années de son fonctionnement, l'atelier confectionna tous les médaillons destinés aux baies de la nef, à une seule exception. De cette production, il ne reste aucune trace. Lorsque les Jésuites se portèrent acquéreurs, en 1868, des locaux de la Congrégation en proie à une crise profonde, ils firent appel à la Fabrique de vitraux du Carmel du Mans qui substitua à ces oeuvres, ses propres créations (140). Cependant, l'atelier de la Congrégation du Père Moreau avait, en certaines occasions, outrepassé ses attributions initiales, en réalisant des vitraux pour des édifices tels que l'église de Coulaines, la chapelle funéraire de la famille Cauvin, la chapelle des Soeurs Marianites, et l'église Saint-Martin de Laigné-en-Belin. Il ne s'agissait pas de transactions commerciales, mais de gestes de reconnaissance : l'abbé Tournesac était l'architecte chargé de diriger les travaux de restauration de l'église Saint-Nicolas de Coulaines, petite commune proche du Mans ; Thomas Cauvin fut l'un des généreux bienfaiteurs de l'oeuvre de Moreau et il finança notamment l'exécution de certaines verrières de l'église conventuelle ; les Soeurs Marianites étaient membres à part entière de la Congrégation tripartite de Sainte-Croix qui regroupait sous l'autorité du

138 - Cf. tableaux comparatifs des coûts de production des verrières p. 93 - 94.

139 - L'ensemble du programme iconographique des verrières de l'église de la Congrégation de Sainte-Croix, rédigé par le Révérend Père Moreau, est reproduit en annexe p. 573.

140 - Les vitraux du Carmel du Mans furent « soufflés » par une explosion, lors de la Seconde Guerre Mondiale.

Aujourd'hui, les baies de l'église paroissiale de Sainte-Croix sont ornées de vitraux réalisés par Rault, maître verrier rennais.

**TABLEAU COMPARATIF DES COUTS
DE REVIENT D'UNE VERRIERE EN 1846**

	ATELIER DE LA CONGREGATION DE SAINTE-CROIX <i>(d'après : Annales Générales de l'Association et de la Maison de Notre-Dame de Sainte-Croix)</i>	« LA CONCURRENCE » <i>(selon la Congrégation de Sainte-Croix)</i>	FIALEIX <i>(Tarifs publiés le 28 mai 1842 dans l'Union de la Sarthe)</i>
Prix au m ² d'une verrière archéologique néo-gothique (en francs)	37	150	100 à 120
Total pour une verrière de 7,6 m ² (en francs)	280,60	1 140	760 à 912

**CALCUL, POSTE PAR POSTE, DU COUT DE FABRICATION
D'UNE VERRIERE D'UNE SUPERFICIE DE 7,60 M² PAR L'ATELIER DE LA
CONGREGATION DE SAINTE-CROIX - 1846**
(d'après Annales Générales de l'Association et de la Maison Notre-Dame de Sainte-Croix)

POSTES	COUT (en francs)
Verre	60,00
Plomb et soudure	43,80
Coupe et montage en plomb	136,80
Usages des outils, essence, couleurs, pinceaux et crayons	20,00
	280,60

Révérénd Père Moreau, des prêtres, les Salvatoristes, des Frères, les Joséphistes, et les Soeurs Marianites (141).

Le cas de l'église de Laigné-en-Belin est encore différent. En effet, le fondateur de la Congrégation de Sainte-Croix, natif de cette petite commune sarthoise, fit, en octobre 1847, la proposition suivante au Conseil de Fabrique :

« [...] laquelle proposition consiste à offrir à la Fabrique du dit Laigné-en-Belin, trois vitraux peints pour remplir les croisés du fond du choeur, à la charge de la Fabrique de faire célébrer chaque année à partir du jour du décès du dit Sieur Moreau, à son intention et à perpétuité, une Messe Basse qui sera annoncée le Dimanche précédant au Prône de la Messe paroissiale » (142).

Trois verrières consacrées à la vie de saint Martin et confectionnées « En souvenir de la première messe célébrée en 1821 par Basile Antoine Moreau dans cette église » (143) furent placées dans le choeur gothique de l'édifice. Lorsque celui-ci fut remplacé par une église néo-romane, Basile Antoine Moreau n'était déjà plus le Supérieur Général de la prestigieuse Congrégation de Sainte-Croix. Ses vitraux bénéficièrent de plus de respect que sa propre personne. Ils furent replacés, avec quelques aménagements, dans deux baies du transept tandis que les ouvertures néo-romanes du nouveau choeur accueillait six verrières réalisées par le Carmel du Mans ! Les vitraux de l'atelier de peinture sur verre de la Congrégation de Sainte-Croix furent ainsi sauvegardés, tout comme ceux, jamais menacés, de l'église de Coulaines et de la Chapelle des Soeurs Marianites.

L'analyse des précieux témoignages de l'activité de l'un des plus étonnants ateliers français du XIX^{ème} siècle fait apparaître des constantes

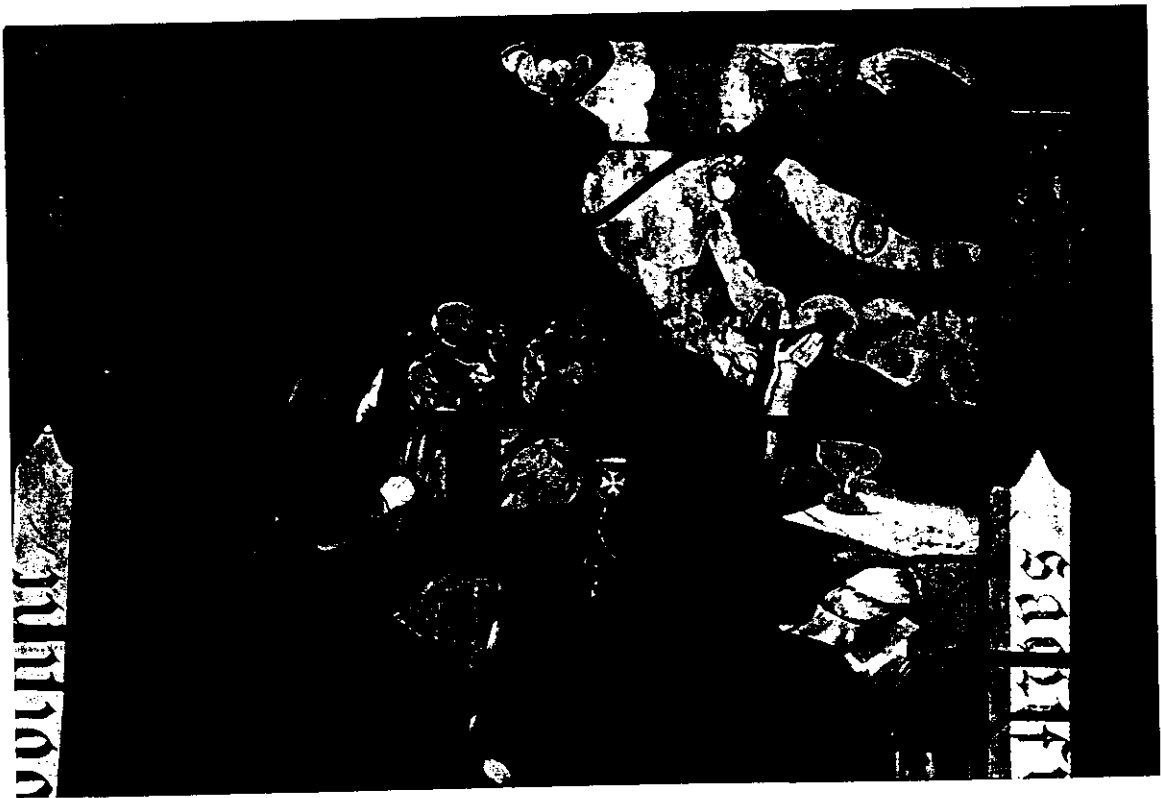
141 - Cf. tableau des productions de l'atelier de la Congrégation de Sainte-Croix, p.96.

142 - Archives de la Paroisse de Laigné-en-Belin. Délibération du Conseil de Fabrique de Laigné-en-Belin, du premier dimanche d'octobre 1847.

143 - Cette mention est inscrite sur les panneaux des verriers, toujours en place dans l'église de Laigné-en-Belin.

**ACTIVITE DE L'ATELIER DE LA CONGREGATION
DE SAINTE-CROIX DE 1846 A 1852**
(d'après *Annales Générales de l'Association et de la Maison Notre-Dame de Sainte-Croix*)

DATE EXECUTION DES VERRIERES	EDIFICE	NOMBRE DE VERRIERES	SUJETS
De 1846 à 1849	L'église de Sainte-Croix	9	histoire de l'Eglise histoire des diocèses locaux histoire de la Congrégation
Avant 1847	L'église de Coulaines	1	saint Nicolas
Avant 1847	Chapelle funéraire de M. Cauvin	3	la Sainte Vierge saint Thomas saint Louis
Octobre 1847	L'église de Laigné-en-Belin	3	vie de saint Martin
Septembre 1851	Chapelle du Cimetière de la Communauté	3	- les âmes du purgatoire au milieu des flammes - la messe - J.C. apparaît aux captifs
	La Trinité de Vendôme		restauration



Verrière de l'Atelier de la Congrégation de Sainte-Croix - 1847
église de Laigné-en-Belin (Sarthe)
Détail : Messe de saint Martin

en matière de schéma de composition, mais un très net manque d'homogénéité quant à la qualité du traitement pictural.

Les scènes regroupant souvent plusieurs personnages évoluant dans de somptueux décors se détachent habituellement sur un fond vierge mettant en valeur un verre coloré de bonne qualité mais de faible « raisonance » (144). L'exécution des scènes est de qualité très variable, phénomène lié, selon toutes vraisemblance, à la présence de plusieurs peintres au sein de l'atelier. Habiles ou non, ces praticiens mirent en oeuvre l'ensemble des solutions techniques dont pouvait disposer tout véritable peintre sur verre : grisaille, émaux, jaune d'argent, gravure à l'acide...

Parvenu, après bien des déboires, à une relative maîtrise technique, l'atelier de peinture sur verre de la Congrégation de Sainte-Croix cessa brutalement son activité. Le décor vitré de l'église conventuelle ne fut jamais achevé. Les uns après les autres, les membres de l'atelier quittèrent provisoirement ou définitivement la Congrégation. Leur initiation à la technique de la peinture sur verre avait été si longue et laborieuse qu'il paraissait difficile de leur chercher des successeurs. Mais, avant de fermer ses portes et de mettre un terme définitif à cette étonnante aventure, l'atelier réalisa une dernière, et plus surprenante encore, intervention :

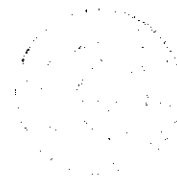
« Le Robert restaura aussi, de la manière la plus heureuse, plusieurs panneaux des verrières de l'église de la Trinité, à Vendôme » (145).

Si les motivations de la création de l'atelier de la Congrégation de Sainte-Croix illustrent l'importance nouvelle accordée en France, au siècle dernier, à la peinture sur verre, les vestiges de sa production nous offrent l'expression singulière d'une sensibilité commune. Son existence eut également le mérite d'ouvrir une voie dans laquelle s'engouffra notamment le Père Philibert.

L'ancien économiste, devenu directeur de l'atelier de peinture sur verre à sa création, quitta rapidement la Congrégation mais resta fidèle au

144 - Cette observation et ce terme ont été communiqués par Didier Alliou qui a eu l'occasion de restaurer certains des vitraux confectionnés par l'atelier de la Congrégation de Sainte-Croix.

145 - *Op. Cit.*



vitrail. Son rôle au sein d'un vaste mouvement manceau est aujourd'hui encore difficile à cerner (146). Son aventure canadienne est plus connue. Il oeuvra notamment à l'église Saint Patrick de Montréal et à la cathédrale de Toronto, pour le plus grand bonheur de Monseigneur de Charbonnel (147).

Outre cette vocation individuelle qu'elle sut révéler, l'expérience des Pères de Sainte-Croix motiva surtout une aventure similaire mais dont les prolongements marquèrent l'histoire du vitrail français du XIX^{ème} siècle. En effet, comme la Congrégation de Sainte-Croix, le Carmel du Mans voulut réaliser ces vitraux qu'il désirait pour sa chapelle mais que des difficultés financières énormes ne lui permettaient pas de s'offrir.

- Une transposition délicate

De la vaste campagne de travaux destinée à transformer leurs locaux de Clairsigny en véritable monastère, les Carmélites attendaient en priorité un résultat concret : disposer d'une chapelle. Le projet fut mené à son terme mais ruina la communauté (148) :

« Le Carmel élevait à Dieu une modeste chapelle, au cours des années 1851 et 1852. Cette

146 - Le Père Philibert est sorti de la Congrégation de Sainte-Croix en septembre 1846, mais poursuit sa carrière dans le domaine du décor et de la construction d'églises. Ainsi réalisa-t-il, en 1853, les vitraux de l'église de Saint-Hilaire-sur-Orne (Orne) comme l'atteste certains documents conservés dans les Archives Paroissiales. A Saint-Didier-sous-Ecouves, également dans le département de l'Orne, son oeuvre fut encore plus importante, selon l'inscription portée sur la verrière de la baie n° 1 : « cette église a été bâtie et décorée par M. Sargeuil, dit Philibert, Prêtre au Mans en l'an 1852 sous l'Épiscopat de Mgr. Charles Rousselet Evq. de Sées par les dons de M^{elle} Sophie et Marie Roulée et par le zèle de Mr Blars, Curé ».

L'abbé Sargeuil alias le Père Philibert avait installé son atelier au numéro 3 de la rue du Petit Saint-Pierre au Mans.

147 - En 1858, le Père Philibert se rend au Canada. Monseigneur de Charbonnel le sollicite pour décorer sa cathédrale à Toronto (réalisation de vitraux). A la fin de l'année 1859, le Père Philibert est à Montréal et s'occupe du décor de l'église de Saint-Patrick. Il est une nouvelle fois question de vitraux.

148 - Selon la copie de la note demandée par Monseigneur Labouré, sur la situation du temporel de la C^{te} (sic) au moment de la fondation d'Alençon conservée aujourd'hui par le nouveau Carmel de Rouillon (Sarthe), les Carmélites mancelles devaient encore, en 1854, 21 678 Frs pour la construction de leur monastère.

construction lui coûta bien des sollicitudes et bien des sacrifices. Le gros oeuvre était à peine achevé, et déjà toutes les petites économies étaient plus qu'épuisées » (149).

Ayant déjà contractées d'énormes dettes pour l'édification du gros oeuvre, les Carmélites ne pouvaient rien espérer de plus. Si elles désiraient réellement orner leur chapelle de vitraux peints, il n'existait aucune alternative : elles devaient les confectionner elles-mêmes.

L'abbé Lottin, passionné de peinture sur verre, était l'ami personnel du Supérieur Général de la Congrégation de Sainte-Croix, depuis leur rencontre au Grand Séminaire où l'un enseignait les écritures saintes et l'autre la philosophie. Témoin attentif de l'expérience originale des Pères et des Frères, et conseiller bienveillant des Carmélites, il était l'intermédiaire idéal. Ce qui avait fonctionné avec une congrégation d'hommes, devait être aisément transposable au sein d'une communauté de femmes. De plus, les Carmélites disposaient de cette sensibilité artistique qui fit tant défaut aux Pères et aux Frères, et qui leur avait permis de confectionner avec succès des bannières ; autant d'arguments crédibles mais dont aucun n'avait force de garantie.

La conception iconographique des vitraux de la chapelle du Carmel du Mans ne devait présenter aucune difficulté. Le thème de la vie et de l'oeuvre de sainte Thérèse s'imposait avec force et l'abbé Lottin, passé maître en la matière, était disposé à en livrer tous les développements souhaités. La situation sur le plan technique semblait moins favorable. A ce stade de nos recherches, nous ne sommes pas parvenus à définir les conditions matérielles exactes qui présidèrent à la mise en oeuvre de cette expérience. Nous ignorons si dans cette entreprise, les Carmélites furent livrées à elles-mêmes, ou si elles eurent recours à une aide extérieure similaire à celle que Drouet fournit aux Pères et aux Frères de Sainte-Croix.

De l'expérience avortée de leurs voisins, les Carmélites ne retirèrent pas seulement un enseignement théorique :

« Sur la demande de Madame la Supérieure des

Carmélites, sa révérence met à la disposition des religieuses du Carmel, le fourneau des vitraux de notre maison, à la condition que le dit fourneau sera entretenu et rendu par les soeurs en bon état de réparation.

[signé]

Moreau » (150).

A l'absence de sources relatives à la première expérience des Carmélites dans le domaine de la peinture sur verre vient s'ajouter la disparition des oeuvres elles-mêmes. En effet, durant la guerre de 1870, alors que les religieuses faisaient commerce de leur art et manquaient alors de commandes, elles décidèrent de renouveler le décor vitré de leur chapelle afin de fournir du travail à leur personnel (151). De leur premier essai, nous ne connaissons donc que deux descriptions, celle volontiers admirative de ce manseau qui visita le monastère des Carmélites et publia ses impressions en 1853 (152), et celle, moins objective encore, du chanoine Lottin :

« Le début, tout le monde le reconnaît, a été habile, supérieur même à tout ce qui était permis d'espérer. Les huit verrières de la chapelle des Carmélites du Mans resteront comme la tentative la plus heureuse qui ait été faite, depuis longtemps, dans le sens d'une reproduction aussi approchée que possible des riches effets de couleurs qu'on admire dans les vitraux du XIII^{ème} siècle » (153).

A la même époque, les Carmélites réalisèrent, semble-t-il, une autre verrière toujours en place dans l'église de Laigné-en-Belin (Sarthe). Si l'oeuvre n'est ni datée, ni signée, et si, par conséquent, nous devons demeurer prudent en ce qui concerne une éventuelle attribution, de

150 - A.C.S.C. Registre du Conseil Général du 08.10.1844 au 15.10.1856

151 - La seconde série de vitraux réalisée par les Carmélites a elle aussi disparu, victime de la démolition de la chapelle du monastère au XX^{ème} siècle.

152 - *Les Carmélites du Mans*. Gallienne, Le Mans, 1853.

153 - Lottin (Jean-François) *Vitraux peints Carmel du Mans*. Julien Lanier, Le Mans, 1855.

nombreux éléments laissent à penser que cette verrière matérialise la reconnaissance des Carmélites à l'égard de la Congrégation de Sainte-Croix et de son supérieur ; sans fourneau, pas de vitraux ! Le choix de l'édifice où se trouve cette verrière semble symbolique. Laigné-en-Belin est en effet le village natal du Révérend Père Moreau. Le Supérieur de la Congrégation de Sainte-Croix avait lui-même offert trois verrières pour orner une église gothique, reconstruite en 1864 dans le style néo-roman. La verrière, oeuvre supposée des Carmélites, de par sa composition, se veut résolument néo-gothique et sa mise en place dans la baie située au-dessus du porche d'entrée de l'édifice apparaît laborieuse (154) : elle fut, selon toute vraisemblance, confectionnée pour le précédent édifice.

L'iconographie de cette verrière renforce l'hypothèse d'un hommage rendu à Basile Antoine Moreau. En effet, les six médaillons relatent les principaux épisodes des vies des saints Basile et Antoine.

Un document, conservé dans les Archives du Conseil de Fabrique de la paroisse de Laigné-en-Belin, nous livre quelques informations complémentaires et notamment une date, celle de 1854. A cette époque, les Carmélites avaient achevé la confection des vitraux destinés à leur chapelle et pouvaient remercier de son concours Basile Antoine Moreau en lui offrant une oeuvre d'art comme elles l'avaient déjà fait quelques années auparavant dans des circonstances analogues (155). Le document renferme également une série impressionnante d'informations, de consignes et de recommandations pour la transcription graphique de six épisodes de la vie de saint Basile et de la vie de saint Antoine :

« Arrivé à l'âge de 105 malgré les grandes austérités, il [saint Antoine] fit son testament, léguant ses deux peaux de brebis, l'une à l'évêque S. Sérapion et l'autre avec son Ependite [sic] (manteau de laine brune sur lequel il couchait) à S. Athanase et enfin son cilice à ses deux fidèles disciples S. Macaire et Amathas qui ne le quittaient pas depuis 15 ans. Puis, il rendit son âme à Dieu avec la plus grande tranquillité.

154 - Cette observation nous a été communiquée par le maître-verrier Didier Alliou lors de la préparation des visites inscrites au programme des journées d'études du Groupe de Recherche en Iconographie Moderne et Contemporaine de l'Ouest, organisées à l'Université du Mans les 23 et 24 Octobre 1992.

155 - Cf. note 65 p. 49.

Mort de S. Antoine, dans sa cellule entre ses deux fidèles disciples dont un seul (S. Macaire) doit être nimbé. On doit voir en outre les deux peaux de brebis. Le manteau de laine brune et surtout la croix de S. Antoine (ou le signe T) légende : S. ANTON. COENOBITAR. PATRIARCHA » (156).

Le rapport entre ce document et la verrière peut être établi aisément par une étude comparative, mais de nombreuses questions demeurent en suspens (157). Qui est l'auteur de ce document ? S'agit-il d'un original ou d'une copie ? Une mention supplémentaire et vraisemblablement postérieure renforce encore la confusion :

« M. Piolin l'a composé » (158).

Les différents répertoires, dictionnaires biographiques, et autres sources n'ont conservé le souvenir que de deux Piolin vivant à cette époque dans la région mancelle. L'un était un modeste ecclésiastique, l'autre un prestigieux pensionnaire de l'abbaye de Solesmes. Furent-ils, l'un ou l'autre, le Piolin de Laigné-en-Belin ? De même, le terme « composé » se réfère-t-il à la rédaction manuscrite du document, à la sélection, fort savante au demeurant, de scènes et de leur contenu, ou à leur transposition graphique ?

Toute attribution de la verrière de l'église de Laigné-en-Belin à un atelier de peinture sur verre ne peut être que simple hypothèse, trop de questions demeurent à l'heure actuelle sans réponse. Il semble néanmoins qu'il existe un faisceau de présomption à l'égard de l'Office de vitraux peints du Carmel du Mans. Si tel était le cas, ces traits de contours secs, parfois grossiers et souvent hésitants, seraient les seuls et uniques témoignages de la maîtrise, somme toute maladroite, dont firent preuve les Carmélites, à leurs débuts, en matière de peinture sur verre.

156 - Archives de la Paroisse de Laigné-en-Belin. Vitraux de l'église de Laigné-en-Belin exécutés en 1854.

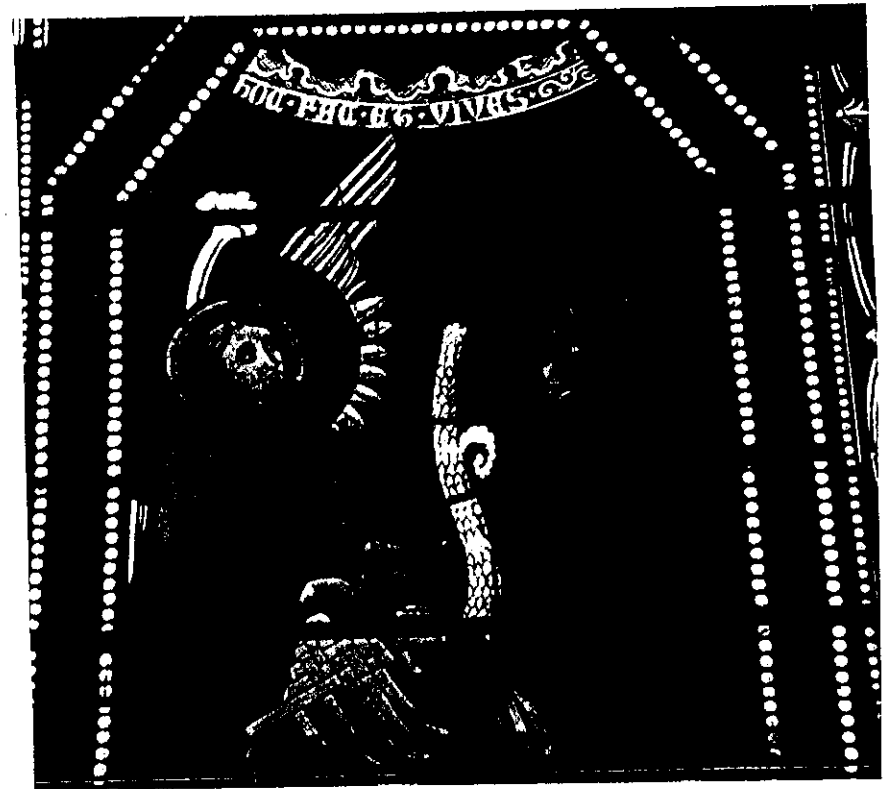
157 - Cf. reproduction p. 104.

158 - *Op. Cit.*

S. Antoine l'Ermite

1. S. Antoine naquit en 351, et mourut, en 356. On fait comment il abandonna le monde, et les grandes richesses qu'il y avoit, pour se retirer dans la solitude et se livrer à toutes les austerités de la vie la plus mortifiée. Sur le mont Colzim, il cultivoit un petit jardin de ses propres mains, et faisoit, en outre, des matras de feuilles de palmier. Un jour, il s'assit de ne pas penser le livre sans interruption au saint exercice de la Contemplation. Un ange lui apparut, et se mit à faire devant lui des matras, ne interrompant de temps en temps son travail, pour s'entretenir avec Dieu par l'oraison, et il lui dit :
" faites de même, et vous serez saint."

L'ange travaillant et priant, devant S. Antoine, qui regarde avec attention. Légende de S. FA. ET VIVES. Si l'on voit quelque chose, représente un jardin avec rochers, une loge de bois, etc.,



(Source : Archives de la Paroisse de Laigné-en-Belin.
Vitraux de Laigné-en-Belin exécutés en 1854)

Verrière attribuée au Carmel du Mans - 1854
église de Laigné-en-Belin (Sarthe)
Détail : saint Antoine l'Ermite

Concevoir et confectionner elles-mêmes les vitraux destinés à la chapelle de leur monastère, apparaissait aux yeux des Carmélites comme étant la seule alternative possible face à une situation financière catastrophique. Surprenant, le projet n'en était pas moins rationnel comme en avait déjà fait la démonstration la Congrégation de Sainte-Croix au Mans. Stimulées par l'exemple de cette apparente réussite, encouragées par le zélé et passionné abbé Lottin, les Carmélites concrétisèrent, dans des circonstances encore mal définies, leurs intentions. Un premier essai jugé encourageant par leurs plus fidèles amis, fit naître la plus folle des espérances. Puisque l'époque était encline à redonner ses lettres de noblesse à un art éminemment chrétien, les religieuses qui avaient su, du moins le croyaient-elles, en percer les secrets, pouvaient espérer en faire commerce...

2) Les expositions

La demande croissante en matière de peinture sur verre avait fait naître, au XIX^{ème} siècle, bien des vocations intéressées. Aussi la concurrence entre les nombreuses fabriques ne tarda guère à s'affirmer. Il fallait impérativement séduire le commanditaire hésitant, faire la démonstration de la supériorité de sa production. Les expositions qui florissaient alors dans la capitale française et dans toutes les villes de province, y compris au Mans, eurent rapidement les faveurs de ces nouveaux commerçants. Les contacts directs étaient fort prisés tandis que la presse locale ou nationale se faisaient volontiers l'écho de leurs propres discours (159).

- Des vitriers aux peintres sur verre

En 1836, alors que le renouveau archéologique, sous l'impulsion d'Arcisse de Caumont, relayée au plan local par des personnalités telles que Cauvin, Richelet, l'abbé Tournesac et l'architecte Delarue, commençait à mobiliser les énergies, une exposition fut organisée au Mans (160). La principale innovation de cette manifestation qui ouvrit ses

159 - Brisac (Catherine) *Le vitrail*. Nathan, Paris, 1985. p. 157.

160 - *Catalogue des objets d'art et d'industrie exposés dans les salles de la préfecture du Mans*. Monnoyer, Le Mans, 1836.

portes le 24 mai à l'Hôtel de la Préfecture de la Sarthe, résidait dans la création d'une septième section, entièrement consacrée au dessin, à la peinture, à la sculpture, et baptisée section des Beaux-Arts. De recrutement et de prétention locale, cette septième section recelait toutefois des oeuvres d'artistes de qualité au premier rang desquels figurait Chatel, futur dessinateur de cartons de vitraux pour le compte de Fialeix :

« M. Chatel, dans son tableau représentant le directeur de la salle d'Asile entouré de ses petits enfants s'est un peu trop laissé aller à la couleur, ce qui nuit à l'ensemble de sa composition fort remarquable pour l'expression et la disposition des figures.

Une réduction d'une descente de croix du Guide par M. Chatel est une excellente production largement traitée. M. Chatel est un dessinateur habile dont le talent est au-dessus des oeuvres exposées » (161).

Sans susciter d'enthousiasme excessif, ses tableaux rapportèrent à Chatel les honneurs d'une distinction : une médaille d'argent Petit Module.

L'architecte Delarue avait également accepté d'exposer certains de ces travaux :

« Delarue

Architecte du département de la sarthe :

42 - Paysage d'après Watelet » (162).

Bien qu'ouverte aux Beaux-Arts, cette exposition restait majoritairement consacrée aux produits de l'industrie. Ce fut justement dans la cinquième section de l'Industrie, celle réservée aux arts chimiques

161 - *Ibid.*

162 - *Ibid.*

et domestiques que s'inscrivit Pierre Liégois, peintre vitrier au Mans :

« M. Liégois Pierre
peintre-vitrier rue du Marché aux Boeufs au
Mans.
122 - Une croisée d'église en verre de
couleurs » (163).

Ses travaux ne retinrent pas l'attention des membres du jury, mais furent mentionnés dans le *Rapport Général sur l'exposition de l'Industrie et des Arts* :

« Enfin nous croyons devoir citer [...] et M.
Liégois pour ses essais de vitraux en couleurs » (164).

A cette époque, la peinture sur verre n'était encore, en France, que l'apanage d'un petit nombre de praticiens, souvent plus préoccupés par l'état de leurs connaissances scientifiques que par des considérations esthétiques (165). La ville du Mans, avec Liégois et ses collègues vitriers, sans oublier l'abbé Tournesac qui réalisait alors ses premiers essais en matière de peinture sur verre, offrait déjà quelques prédispositions importantes pour accueillir les futurs développements de la pratique de cet art.

En 1842, six ans après l'exposition de 1836, une nouvelle manifestation consacrée aux produits de l'Industrie, de l'horticulture et des Arts fut organisée au Mans. L'essor du mouvement archéologique avait participé à la régénérescence des activités culturelles et artistiques. La place accordée à chacun des secteurs d'activités reflétait cette évolution : 368 références pour l'industrie et l'horticulture, 156 références pour les Arts et 551 pour les objets d'Arts et curiosités (166).

163 - *Ibid.*

164 - *Ibid.*

165 - *Bontemps (Georges) Peinture sur verre au XIX^{ème} siècle, les secrets de cet art sont-ils retrouvés ?* Paris, 1845.

166 - *Revue de l'Exposition Publique des produits de l'Industrie, de l'Horticulture et des Arts, au Mans (1842).*

La peinture sur verre avait trouvé en la personne de Fialeix un digne représentant, tandis qu'Antoine Lusson, au mois de mai 1842, date de l'ouverture de l'exposition, n'avait pas encore offert aux yeux des spectateurs le résultat de ses premières recherches (167). La participation de l'ancien employé de la Manufacture Royale de Sèvres s'avérait seule possible. Les sept oeuvres qu'il présenta cotoyèrent celles de représentants d'une tradition mancelle en matière d'activité verrière :

- « Il a enrichi notre exposition, de cette année, de 7 vitraux qui attestent la vérité de son talent :
- 1 - Baptême du Christ par Saint Jean-Baptiste,
dessin de Chatel
vitrail de l'église Saint-Thomas de la Flèche.
 - 2 et 3 - Vie de Saint Jean-Baptiste
vitrail donné par l'évêque du Mans à Saint-Charles la Forêt (Mayenne).
 - 4 - Vie de Saint Thomas
Eglise Saint-Thomas de la Flèche.
Mosaïque et bordure exécutées d'après les vitraux de Bourges.
 - 5 - Grisaille dessinée par M. Chatel d'après Chenavard pour M. le Vicomte de Derroy.
Vitrail civil armoirié.
 - 6 - Médaillon qui représente la Sarthe pour le salon de Mancel préfet.
 - 7 - La Petite Sybille dans le goût allemand.

MM. Drouet et Allaine, vitriers dans cette ville, ont exposé deux panneaux de verres de couleurs qui nous ont paru habilement montés en plomb, nous citerons surtout la rosace de M. Drouet, où la taille des verres a dû offrir quelques difficultés » (168).

167 - L'atelier d'Antoine Lusson fut créé en 1842. Il n'était pas encore en mesure, au mois de mai, d'exposer ses premiers travaux. (Cf. BM Le Mans *L'Union de la Sarthe*. Article du 16 mai 1844).

168 - *Ibid.*

L'occasion fut jugée opportune par Henri Richelet, auteur de la *Revue de l'exposition Publique des produits de l'industrie, de l'horticulture et des Arts au Mans*, véritable compilation de ses articles publiés par le journal *l'Union*, pour retracer les grandes étapes du renouveau de la peinture sur verre en France, au travers de l'exemple de Fialeix :

« Nous devons aux verrières de M. Fialeix une mention spéciale. L'établissement qu'il a fondé dans notre ville lui donne ce droit. C'est à la fois un art nouveau et une industrie nouvelle qu'il a apportés dans nos murs » (169).

Selon son analyse, la pratique de cet art avait certes connu une éclipse au cours des siècles, mais pas de réel abandon :

« Nous relèverons, seulement une erreur encore accréditée au sujet de la peinture sur verre, c'est que les secrets des anciens peintres verriers auraient été, depuis un ou deux siècles, ensevelis dans un oubli profond et qu'ils auraient été retrouvés à grand peine dans ces derniers temps.

Les traditions de la peinture sur verre n'ont point été interrompues, elles ont été obscurcies seulement » (170).

Dès que la peinture sur verre eut à nouveau les faveurs du plus grand nombre, son renouveau dut s'opérer naturellement, mais la nouvelle génération de praticiens avait pour obligation d'explorer des voies nouvelles :

« Dans un temps où l'art du dessin est passé au plus haut niveau de perfection, et où la chimie s'est élevée à la dignité de science, les nouveaux peintres verriers ne pouvaient pas se borner à une imitation

169 - *Ibid.*

170 - *Ibid.*

servile d'un art long-temps [sic] éclipsé, cet art devait grandir entre leurs mains, et la nouvelle peinture sur verre en effet est de beaucoup supérieure à l'ancienne » (171).

Richelet exposa ensuite, époque par époque, les principales caractéristiques techniques de cet art. Les peintres sur verre de son siècle bénéficiaient, à son sens, de l'apport majeur de Brongniart, le directeur de la Manufacture Royale de Sèvres :

« Les peintres verriers actuels ont été bien plus loin, et grâce à des découvertes auxquelles se rattache surtout le nom du savant Brongniart, directeur de la Manufacture de Sèvres. Ils font ce qu'aucun de leurs devanciers n'était capable de faire, ils appliquent sur le verre blanc toute sorte de couleurs, et avec les ressources de leur palette ils peuvent sur une seule feuille de verre rendre un sujet quelconque, avec la même exactitude que les peintres à l'huile le rendent sur une toile » (172).

Fialeix formé à la Manufacture Royale de Sèvres était resté fidèle à cette école de peinture sur verre. Même lorsqu'il s'essaie au vitrail archéologique néo-gothique, l'ancien élève de Brongniart resta prisonnier d'un savoir-faire pictural qui privilégiait l'emploi, parfois excessif, d'émaux sur verre blanc, au détriment de la grisaille appliquée sur des verres colorés. La verrière du Baptême du Christ qu'il présenta à l'exposition de 1842 illustre ce parti pris :

« Le premier qui frappe les yeux en entrant dans le local [...], représente le Baptême du Christ par Saint Jean Baptiste ; il a été peint avec des couleurs d'application et passé plusieurs fois au feu ; le dessin est dû à Monsieur Chatel, l'auxiliaire fidèle et habile de Monsieur Fialeix sous ce rapport. Ce vitrail appartient à

171 - *Ibid.*

172 - *Ibid.*

l'église Saint-Thomas de la Flèche, il montre la puissance de l'art moderne ; les peintres-verriers anciens n'auraient pas pu tracer des figures de cette dimension ; c'est exécuté comme un tableau à l'huile, avec un éclat de couleurs qui n'est pas donné à l'art de Raphaël et de Rubens, la tête de saint Jean nous paraît un peu jaune, mais celle du Christ est d'un effet charmant. Les plombs sont habilement dissimulés dans les contours des figures, dans les draperies, et, loin de nuire à l'effet du tableau, ils servent à en accuser le dessin. On remarque la dimension du verre où est peint le Saint-Esprit, elle est de cinquante centimètres, on n'en trouve pas de pareilles dans les anciennes verrières » (173).

Récompensé par une médaille d'argent petit module à cette exposition publique des produits de l'Industrie, de l'Horticulture et des Arts organisée au Mans en 1842, Fialeix pouvait s'enorgueillir d'un honorable succès.

Le filage et le tissage du chanvre et plus généralement, la commercialisation des produits agricoles, avaient permis à la ville du Mans de renforcer son image de ville de négoce. Aussi, en 1839, toutes les énergies locales s'étaient-elles mobilisées pour obtenir la création d'un port fluvial, un atout supplémentaire pour la poursuite du développement de la ville. Rapidement, Le Mans élargit ses ambitions aux marchés nationaux. Elle se découvrit alors une vocation de cité régionale et se devait, par conséquent, d'être desservie par une ligne de chemin de fer. Placée en concurrence avec d'autres communes, la lutte pour obtenir une gare ferroviaire fut âpre, mais néanmoins victorieuse. En 1854, dans l'euphorie de ce nouveau succès, on décida d'organiser une exposition destinée à marquer l'évènement :

« La Commission Municipale chargée d'organiser les fêtes d'inauguration du chemin de fer de Paris au Mans, a décidé de faire une exposition de

tableaux et objets d'art tant anciens que modernes, français et étrangers » (174).

Parmi les membres de la commission mise en place par la Municipalité figuraient de nombreux partisans de la peinture sur verre : Chatel, Delarue, Hucher. Le vitrail ne pouvait, dans ces circonstances, être absent de la manifestation. La difficulté résidait, désormais, dans le choix des exposants. En effet le nombre de peintres sur verre oeuvrant au Mans était désormais élevé (175). En réalité, ce fut l'un des membres de la commission qui prit part à l'exposition, assurant de la sorte la promotion de sa jeune fabrique :

« M. Chatel peintre au Mans

302 - vitrail représentant onze sujets de la vie de Jésus Christ.

[...] Ce vitrail commandé par M. le curé de Saint Michel de Chavaignes sera placé dans l'église de cette commune » (176).

Chatel et Fialeix ne travaillaient plus de concert. Leur association ne put survivre à l'affirmation des ambitions de Chatel qui souhaitait voir son nom accolé à celui de Fialeix en bas de chaque verrière réalisée par leur entreprise. Fialeix saisit l'opportunité de cette querelle pour quitter Le Mans et s'installer, tant pour des raisons personnelles que commerciales, à Mayet, petite commune du sud du département de la Sarthe. Chatel ne renonça pas à la pratique de son art. Au Mans ou à la Suze-sur-Sarthe, son village natal où il installa un temps son atelier, il entendait livrer une concurrence farouche à son ancien associé et commença par lui interdire toute participation à l'exposition de 1854.

Antoine Lusson aurait pu participer à l'exposition. Mais s'il disposait toujours d'un atelier au Mans, au numéro 3 de la rue Erpell, il était devenu un véritable parisien. C'est pour lui que Viollet-le-Duc

174 - *Catalogue de tableaux et objets d'art tant anciens que modernes, français et étrangers, exposés dans la salle du Conseil Général, hôtel de la Préfecture.* Monnoyer, Le Mans, 1854.

175 - Cf. tableau des peintres sur verre sarthois au XIX^{ème} siècle, en annexe p. 569.

176 - *Ibid.*

dessina les cartons des verrières à confectionner pour l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris. Un concours de circonstances fit d'Antoine Lusson le restaurateur des vitraux du XIII^{ème} siècle de la Sainte-Chapelle de Paris. En effet, le lauréat du concours de sélection, Henri Gérente, décéda en 1849 avant même d'avoir pu entreprendre le travail. Son dauphin et ancien employeur, Antoine Lusson hérita de la lourde charge de mener à bien cette tâche délicate. L'ampleur du travail et l'importance du chantier l'incitèrent, pour plus de commodités, à ouvrir un second atelier à Paris. Exploitant cette réussite, Antoine Lusson ouvrit un troisième établissement à Rouen. Seules l'intéressaient désormais les grandes manifestations, telles que les expositions universelles (177). Il prit part avec deux confrères manceaux, la Maison Fialeix et l'Office de vitraux peints du Carmel du Mans, à celle organisée en 1855 à Paris. Lors de l'édition précédente à Londres, en 1851, seul Fialeix représentait cette « industrie nouvelle » qui tentait de s'implanter au Mans.

Unique représentant de la profession lors de l'exposition organisée au Mans en 1854 en l'honneur de l'arrivée du chemin de fer en terres sarthoises, Chatel n'eut pas à souffrir d'une éventuelle comparaison avec la production de ses confrères. L'engouement pour cet art avait atteint de tels sommets que ses vitraux ne furent pas les seuls témoignages de peinture sur verre livrés à la sagacité des visiteurs de l'exposition. En effet, les initiatives artistiques, intellectuelles et mêmes techniques ne cessaient de se multiplier. Ainsi, Gaumé, peintre manceau, présenta, lors de cette opération de prestige pour la ville du Mans, douze photographies réalisées « d'après vitraux peints », ceux de la cathédrale. Ces essais photographiques furent regroupés et publiés l'année suivante par la Maison Monnoyer. L'ouvrage connut à l'époque un réel succès. Aucun exemplaire ne semble malheureusement parvenu jusqu'à nous.

- Une première récompense pour l'atelier des « Dames Carmélites »

L'année 1857 offrit aux amateurs d'art manceaux, mais aussi à tous ceux de la région, l'occasion de se réjouir. On organisait au Mans une exposition nouvelle ; c'était une Exposition Régionale doublée d'un

177 - Arrondeau (Stéphane) *La peinture sur verre au XIX^{ème} siècle dans le département de la Sarthe*. Mém. DEA Histoire, Le Mans, 1989.

concours. La peinture sur verre y fut traitée avec plus d'égards qu'à l'accoutumée. En effet ses représentants purent s'inscrire dans la catégorie Beaux-Arts et non plus dans celle de l'Industrie où ils étaient cantonnés habituellement, comme ce fut le cas à l'Exposition Universelle de 1855 :

« On a pu remarquer à l'Exposition Universelle de Paris en 1855 que la peinture sur verre y jouait un rôle douteux. La commission d'organisation ne savait d'abord où lui trouver sa place. Repoussée des Beaux-Arts, classée parmi les produits de l'Industrie, elle rappelait, dans son vaste palais, ces exilés sur la terre étrangère, à peine aperçus de ceux parmi lesquels les sorts les a jetés » (178).

Chatel et Hucher, membres du jury, ne pouvaient, selon les termes du règlement, prendre part au concours, mais présentèrent cependant leurs travaux en cours :

« M. Hucher, qui se trouve dans les mêmes conditions que les artistes que nous venons de citer, nous a envoyé deux lithographies, inscrites sous les numéros 97 et 98. Elles font partie d'un grand ouvrage intitulé *Calques des vitraux peints de la cathédrale du Mans*, qui est en cours de publication. Ces magnifiques planches sont précieuses parce qu'elles reproduisent, avec une exactitude mathématique, des verrières qu'un accident pourrait détruire, et qu'elles facilitent aux artistes l'étude d'oeuvres fort intéressantes » (179).

Les principales fabriques sarthoises, à l'exception, devenue coutumière, de celle d'Antoine Lusson, furent placées en concurrence.

178 - Charles (Léopold) *La peinture sur verre au XVI^{ème} siècle et à notre époque*. Monnoyer, Le Mans, 1860.

179 - Chevreau (Léon) *Le Mans, Exposition régionale, 1857. Rapports du jury d'examen*. Monnoyer, Le Mans, 1857.

La Maison Fialeix, la plus ancienne, fut aussi la plus mal récompensée. Elle ne reçut qu'une médaille de bronze, un résultat qui la plaçait dans le palmarès du concours au même niveau que deux de ses employés. En effet, Leblond et Defas avaient confectionné, à l'insu de leur employeur mais avec le concours de Chatel, une verrière en mosaïque de verres de couleurs. Le peintre verrier de Mayet disposait encore cependant de quelques partisans sensibles à son mode d'expression, sans doute plus technique que réellement artistique :

« Il me semble qu'on a traité un peu sévèrement les peintures sur verre de M. Fialeix. Sans doute sa grande verrière représentant les divers épisodes de la vie de Saint Pierre laisse à désirer sous le rapport du dessin, mais à part cette défectuosité que je ne cherche pas à cacher, cette peinture a d'incontestables qualités comme distribution, comme harmonie des couleurs » (180).

La plus haute récompense, une médaille de vermeil, fut attribuée par l'intermédiaire de ses deux collaborateurs, Carl et Frédéric Kuchelbecher, à l'atelier des Dames Carmélites :

« Nous signalons tout d'abord comme oeuvre capitale un vitrail envoyé par les Dames Carmélites du Mans et inscrit sous le numéro 189. Le vitrail exécuté d'après un très beau carton de M. de Rohdin par MM. Karl et Frédéric Kuchelbecher est remarquablement réussi, il est d'un grand style, brillant et harmonieux, malgré les difficultés que présentait le ton général des vêtements.

Le jury, en raison de l'importance et de la beauté de cette oeuvre, leur a décerné une médaille de Vermeil » (181).

De 1854 à 1857 (date de l'obtention de la médaille), les Carmélites avaient transformé leur premier essai dans le domaine de la peinture sur

180 - B.M. Le Mans *L'Union de la Sarthe*. Article du 18 juillet 1857.

181 - *Ibid*.

verre en une véritable activité commerciale. Elles avaient dû, dans un premier temps, convaincre l'évêque du bien fondé de leur intention. L'abbé Lottin, l'instigateur du projet, en fut aussi l'avocat :

« Oh ! qui nous rendra nos admirables Madones du Moyen-Age, qu'on contemple avec une si délicieuse sécurité, devant lesquelles on aime tant à s'agenouiller, parce qu'à leur vue, on se sent meilleur, ou au moins on se sent le désir de devenir meilleur ! Enfin, concluait-on, puisque, derrière la grille du Carmel du Mans, il se trouve des mains capables de manier le pinceau, pourquoi n'en pas profiter, pour hâter la restauration si ardemment désirée de l'imagerie de nos pieux ancêtres ? Ce sera du moins une petite pierre pour le magnifique édifice qu'il s'agit de relever » (182).

Après avoir obtenu l'accord de Monseigneur Bouvier, l'abbé Lottin chercha à recruter un collaborateur de renom afin de rendre plus crédible encore la démarche commerciale des Carmélites. Hucher, l'un de ses amis archéologues, accepta de jouer le rôle :

« Le programme liturgique, hagiographique et historique est toujours fixé par des ecclésiastiques, qui sont versés dans ces sortes de matières et dont la compétence n'est pas contestée. Quant à la direction générale de l'établissement, sous le double rapport de l'Esthétique et de l'Archéologie, elle est confiée à des savants qui ont fait une étude particulière de la technique des anciens Vitraux, et que recommandent des publications sur ce sujet » (183).

Il ne demeurait qu'un seul problème, mais il était crucial : comment exécuter les éventuelles commandes. Si la première expérience des Carmélites en ce domaine avait été jugée « prometteuse », elles ne pouvaient assumer seules une charge de travail plus importante. Le

182 - Lottin (Jean-François) *Vitraux peints Carmel du Mans*. Julien Lanier, Le Mans, 1855.

183 - *Id. Ibid.*

recours à des professionnels s'imposait :

« M. H. [sic] admirait le courage de ses élèves et les initia à ce qu'il savait de la Peinture sur verre, mais tout cela était insuffisant : la coupe du verre, la mise en plomb [sic], toute la partie matérielle se faisait en ville et dans des conditions extrêmement onéreuses [...] » (184).

Ainsi constitué, l'Office de vitraux peints du Carmel du Mans put débiter son activité. L'avenir demeurait incertain, mais le pouvoir attractif de cette entreprise hors normes était tel que rapidement de nombreux commanditaires lui firent confiance, tandis qu'une main-d'oeuvre spécialisée vint spontanément proposer ses services.

En 1857 la médaille de Vermeil obtenue lors de l'Exposition Régionale n'était déjà plus un simple encouragement. Il s'agissait d'une consécration locale : Le Mans figurait parmi les villes de province les plus dynamiques dans le domaine de la peinture sur verre.

Le renouveau de la foi catholique au XIX^{ème} siècle engendra des besoins nouveaux en matière de construction de lieux de culte et de renouvellement des décors intérieurs. Le vitrail et son industrie profitèrent pleinement de ce phénomène que venait renforcer la redécouverte du Moyen-Age. Les premiers succès engendrèrent bien des convoitises. Les fabriques de vitraux peints ne cessèrent de se multiplier à Paris comme en Province. L'inévitable rivalité commerciale s'exprima parfois avec virulence. Chacun tentait de promouvoir son propre intérêt notamment lors des expositions, manifestations fort prisées par les peintres sur verre et leurs commanditaires. Au Mans, comme ailleurs, ses querelles d'ambitions opposèrent des fabriques, des hommes, des styles.

Les Carmélites fondèrent à leur tour, en 1853, leur office de vitraux peints. L'époque était favorable puisque durant le Second Empire le mouvement de construction d'églises s'intensifia encore (185). Les religieuses ne nourrissaient d'ailleurs aucune ambition excessive. Elles souhaitaient seulement rembourser les dettes contractées lors des travaux d'aménagement de leur monastère et apporter un concours qui se voulait artistique à l'enseignement de la religion catholique...

184 - A.C.R. *Notes sur l'Office des vitraux 1853.*

185 - Bouchon (Chantal), Brisac (Catherine), Chaline (Nicole-Josette), Leniaud (Jean-Michel) *Ces églises du XIX^{ème} siècle* Encrage, Amiens, 1993. p. 17.